



**Max Billancourt**

# **Comme pollens**



Max Billancourt

Comme pollens

© Max Billancourt, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8784-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les miens  
Je dis à la vôtre !

« Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept  
mille ans qu'il y a des hommes qui pensent. »

**La Bruyère** *Les caractères*

« Comme pollen

Ta peine

Capitaine

Dans le grand tumulte des cieux »

**Gérard Manset** *Capitaine courageux*

## CHAPITRE PREMIER

La journée avait été rude pour tout le monde, moi en particulier, à bout de forces, lessivé, râpé, « cuit comme une rave » comme disait mon père et il était temps d'aller se reposer un peu. On n'avait pourtant pas beaucoup avancé dans notre enquête, nous agitant dans tous les sens sans véritable résultat. J'étais très insatisfait mais que faire ? Rendre, comme bien d'autres le font, mes collaborateurs responsables de notre impéritie ? Ce serait trop facile. Tous les équipiers ont fait le maximum, le commandant, les deux capitaines, les deux lieutenants, les agents, hommes et femmes, tous compétents, courageux et dévoués. C'est peut-être moi qui n'ai pas été à la hauteur, qui ne leur a pas fait suivre les bonnes pistes, moi et moi seul fautif, en manque d'inspiration, démunie de mon pif habituel.

— Vous pouvez rentrer chez vous, les enfants. Allez prendre un peu de repos. Merci pour tout ce que vous faites. Il fera jour demain. On les retrouvera ces salopards ! Je vous le promets. Bonne nuit à tous !

— Merci commissaire et bonne nuit à vous. À demain.

— À demain commandant.

C'est le commandant Edouard Dussardier, dit Doudou, qui me répond. Un sacré bon flic, Dussardier, pugnace, précis, intelligent et en plus un type sympathique et bienveillant que son équipe adore.

Pendant que tout le monde s'éloigne pour rejoindre ses pénates, désormais seul dans mon bureau, j'ouvre tout grand la fenêtre pour m'aérer les poumons et surtout la tronche et j'allume une Marlboro. J'essaie de ne pas trop fumer mais bon, j'aime bien en griller une de temps en temps, histoire de mieux me concentrer et de m'accorder quelques minutes de plaisir. Ceux qui luttent contre le tabagisme en dénoncent les graves dangers et, de leur point de vue, ils ont parfaitement raison, mais ils ignorent le point de vue du fumeur et ils se mettent le doigt dans l'œil jusqu'au coude, ne se rendant pas compte du plaisir que procurent les clopes ; ils ne savent pas et ne sauront probablement jamais. Or, le plaisir dans la vie, même addictif, est aussi indispensable que le boire, le manger ou le baiser, aussi vital que l'air qu'on respire ou que l'eau qu'on boit, bien plus

important que des tas de choses que l'on pense indispensables et qui ne sont que subalternes voire insignifiantes. Alors, de grâce, qu'on me foute la paix et qu'on me laisse fumer à mon aise quelques cigarettes. Comme disait Maximilien Robespierre, le révolutionnaire, à qui certains jaloux haineux reprochaient sa coquetterie vestimentaire: « Je n'ai pas de vice, qu'on me laisse mes défauts ! ».

Assis dans mon fauteuil, les coudes sur le bureau, je repense à tous les événements qui se sont déroulés depuis quelques jours, à ces horribles crimes, à ces assassins en liberté, des malades, probablement des désaxés, à coup sûr des barbares, et ça me fout la trouille, une sacrée trouille. J'en ai vu des saloperies depuis que je suis flic ; ça fait bientôt vingt ans que je suis devenu commissaire. Mais des comme ça jamais. Une telle atrocité. Des victimes affreusement mutilées, du sang partout et puis le nombre de cadavres, treize dans la même pièce, des balles plein le corps, entassées les unes sur les autres, hommes et femmes mélangés, tous à poil ou presque, les yeux exorbités, les bouches tordues. On aurait dit *Guernica*, le fameux tableau de Picasso. Mais en pire parce que les cadavres, en chair et en os, ça pue, ça fouette dur ! C'est pas un tableau, même de Picasso ! En voyant cet hallucinant spectacle, tout à trac, j'ai failli dégueuler mon petit déjeuner. Dussardier aussi. On s'est regardés, horrifiés, sans dire un mot, complètement tétanisés.

Dans le métro qui me ramène chez moi, j'ai l'impression que tout le monde me regarde. Je dois avoir une putain de sale gueule. Je vérifierai tout à l'heure dans le miroir. Mais, à vrai dire, je m'en fous un peu. Je vis seul et, *at home*, je ne ferai peur à personne. Et oui, j'ai bientôt quarante-neuf piges et je vis seul, « en vieux garçon » comme on disait naguère. Je n'ai jamais pu vivre longtemps avec une femme. Incompatibilité d'humeur pourrait-on dire. Le matin au petit déjeuner j'aime avoir la paix, une paix totale, pour me remettre tout doucement dans la réalité. Je n'ai connu que des femmes qui n'arrêtaient pas de causer dès un pied à terre. Insupportable. Et des femmes qui causaient de trucs à la noix, en plus, de coiffeur, de parfum, de robes ou de godasses. Putain, je m'en fous un peu de ça, surtout le matin au réveil ! Et puis je suis très indépendant et j'ai horreur qu'on me dise ce que je dois faire, ce que je dois penser, ce que je dois aimer. Je suis un grand garçon et les femmes n'aiment que les enfants. Enfin, du moins celles que j'ai connues. J'en ai connu pas mal. De toutes les couleurs. Des brunes, des blondes, une rousse. Plus d'une dizaine sont venues vivre avec moi. Je ne sais plus exactement. Il faudrait que je me creuse un peu le cigare et que je les compte, pour être sûr. Ah non ! Je suis trop crevé pour compter. Quelle

importance après tout. On verra demain. Les conneries, ça suffit pour aujourd'hui ! Je pense que les femmes je ne sais pas les aimer. Point à la ligne ! Peut-être que je m'aime trop ? Oh là, mon ami, vas te pioncer s'il te plait, on verra demain pour la philosophie ! Voilà que je me parle maintenant. Il est vraiment temps d'aller mettre la viande dans les torchons ! Ce qu'*illico* je fais.



## CHAPITRE DEUXIÈME

Je me sens mieux après une bonne nuit de sommeil. J'ai la chance de pouvoir fort bien dormir même si j'ai des gros problèmes, des tas d'ennuis, d'énormes emmerdements, ce qui, sans prétention, est le cas en ce moment avec notre horrible affaire à résoudre et tous les autres dossiers en cours qui, nonobstant, ne peuvent pas attendre.

Une douche fraîche un peu vive, un rasage de près au coupe-chou et un coup d'eau de toilette de chez Guerlain – même si c'est un gros con raciste, Guerlain est un parfumeur de première bourre, le meilleur à coup sûr ! – un litre de café bien fort avec des tartines lourdement beurrées recouvertes de confiture d'abricots et hop, l'homme est à nouveau en pleine forme, prêt à affronter tous les problèmes, prêt à tout bouffer, du moins l'espère-t-il. On va les retrouver ces assassins et ils seront punis comme ils le méritent. Non mais !

Moi j'ai dormi comme un bébé mais visiblement le commandant Doudou Dussardier pas trop. Il a l'air paumé grave ce matin, pas en forme du tout. Il fait la tronche, Doudou, et n'a pas envie de causer. C'est à peine s'il répond à mon amical salut, par une sorte de grognement bien peu amène, le visage tendu, le regard noir. J'ai l'impression qu'il pourrait mordre, Dussardier, si on avait l'idée de taquiner ! Bon, je n'insiste pas. Il y a des jours comme ça. Comme dirait l'autre ça lui passera avant que ça me reprenne ! Ca n'apporte rien à personne de faire une tronche d'enterrement dès potron-minet. Mais j'admets que, dans ce domaine comme dans bien d'autres, chacun fait comme il peut.

Je réunis toute l'équipe dans mon bureau pour faire le point et surtout fixer les objectifs de la journée. Il faut qu'on avance et vite. Le divisionnaire Malissard, dans le couloir, il y a trois minutes à peine, vient de me mettre un peu la pression, *because* les supérieurs qui lui demandent des comptes, le sous-directeur et le directeur au ministère, le conseiller et le directeur de cabinet du ministre, bref tout le monde...et son père, comme on dit !

Je l'aime bien le divisionnaire, mon patron direct qui est aussi un bon copain. On est de la même promotion de commissaire mais il a grimpé plus vite que moi. Pas vraiment qu'il est meilleur flic, plus fortiche dans les enquêtes, mais surtout

parce qu'il accepte des choses que moi, du genre indépendant au caractère plutôt vif, ne tolère pas. Il a l'échine souple, quoi, pour dire les choses comme elles sont. Et puis il aime bien s'occuper de paperasserie alors que ça me sort par les yeux, la paperasserie. J'aime le terrain. Lui il aime le bureau. Voilà la différence. Mais ça me va. J'ai choisi. Lui aussi. Il sait tout ça le divisionnaire Malissard. On en a souvent parlé, très librement. On se comprend à la perfection. Il n'empêche que tout à l'heure il m'a un peu cassé les roustons, mon copain Malissard.

— Tu comprends, Dudu – je me prénomme Claudius mais on m'appelle Dudu depuis que je suis tout petit, c'est comme ça – on est dans une sale affaire et tu ne peux pas te loucher. Le cabinet du ministre t'a à l'œil depuis l'affaire Chevallier, tu le sais aussi bien que moi. Alors on est sur des charbons ardents. Il faut que tu avances vite, Dudu et que je calme tout ce petit monde ! Avec du biscuit ! Tu comprends ?

— Je comprends Gus – Malissard se prénomme Gustave mais on l'appelle Gus depuis qu'il est tout petit – je comprends parfaitement. On fait le maximum mais pour le moment je n'ai rien, rien de chez rien. Tu comprends ? On va trouver, putain ! On a toujours trouvé, Gus, toujours. Tu le sais aussi bien que moi ! Plus ou moins vite, plus ou moins bien mais on a toujours trouvé. Alors te bile pas trop ! Tu sais faire avec les patrons, bon sang ! Alors gagne du temps. Enfume-les comme tu veux. Je te promets des résultats. Bientôt !

— D'accord Dudu, d'accord. Je te fais confiance mais il me faut des résultats et vite !

— OK Gus, OK et merci. Je te souhaite une bonne journée. Sinon tout va bien ? Simone, les enfants ?

— Oui, oui, tout va bien...

— À la bonne heure !

Il me fait confiance mon pote le divisionnaire mais j'ai bien senti qu'il ne fallait pas que je me loupe. L'affaire Chevallier m'a mis le cabinet du ministre à dos. Je sais bien. Une sale affaire de magouille financière bénéficiant à des hommes et femmes politiques de haut niveau qui se sont grassement servis. Je ne supporte pas les corrompus et les corrupteurs. La corruption est un véritable cancer qui appauvrit les contribuables et les consommateurs – qui sont souvent

les mêmes – et met à mal tout le système des pouvoirs publics, toutes les règles de droit, toute la démocratie. Pour moi, la corruption est une immonde saloperie qui doit être combattue avec une extrême vigueur, sans relâche et sans sentimentalité...Mais je vois bien que je suis un peu seul à penser cela. Il y a en France, depuis toujours, beaucoup de complaisance sur le sujet, comme si les gens se disaient qu'ils se rempliraient aussi les poches s'ils étaient en situation de le faire ! L'invraisemblable hommage rendu par la République à l'ancien président Chirac est à cet égard édifiant. Chirac est probablement un des hommes politiques les plus corrompus et les plus corrupteurs de l'histoire récente de notre pays. Il s'est beaucoup plus servi de la République qu'il ne l'a servie, que ce soit comme ministre, comme Premier ministre, comme patron du RPR, comme maire de Paris – où d'invraisemblables sommets furent atteints, comme un pont de chez Bouygues, pourtant très habitué aux finances occultes, me l'avait avoué – et, bien sûr, comme Président. Eh bien, mesdames et messieurs, tout le monde s'en fout ! Il était sympathique et serrait des mains avec le sourire, le sieur Chirac. Alors c'était un homme merveilleux. C'était un roi fainéant qui n'a rien fait pour la France – à part peut-être supprimer l'inutile service militaire – mais il était drôle ! C'était un cynique impitoyable avec ses adversaires, mais il tapait sur le cul des vaches ! C'était un homme de droite qu'on appelait « facho-Chirac » au début de sa carrière, mais quel contact avec les paysans de Corrèze ! Il trompait sa femme avec régularité, avec la moitié des journalistes femmes de la place, mais l'Eglise de France en fait quasiment un saint ! C'est hallucinant de connerie, de complaisance et de démagogie. Le président Macron a organisé cet hommage pour essayer de se rendre lui-même plus populaire, tentant de capter un peu, par une tentative assez pitoyable de récupération, de la popularité de Saint Chirac ! Quelle indigne dérision ! Et les Français qui tombent dans le panneau ! Ils gueulent comme des veaux lorsque tel député exagère un peu avec ses frais de déplacement. Ils vouent aux gémonies le président de l'Assemblée Nationale parce qu'il organise, dans le cadre de ses fonctions, quelques repas un peu luxueux avec du homard au menu ! Ils font chier des tas de gens pour des histoires de cornecul, des broutilles, des enfantillages ! Parce que c'est à leur niveau. Mais pour Chirac, qui a dévalisé la France à coup de valoches remplies de gros billets, qui a bénéficié illégalement de tout ce que l'on peut imaginer, venant même de l'étranger, du Liban en particulier, de la famille Harriri plus précisément, ce n'est pas grave. C'est quand même désespérant, non ? On sait depuis fort longtemps, qu'en grosse majorité, en France comme ailleurs, les gens sont d'abord des cons, mais là on repousse

encore les limites de la connerie ! Même Cahuzac, qui s'est fait, à juste titre, massacrer par la justice et l'opinion publique, avait fait des choses autrement moins graves ! Le pognon qu'il avait caché à l'étranger lui appartenait ! Et lui il a été mis vite fait en cabane et pour longtemps. Et à sa sortie de tôle, on l'a empêché de pratiquer son métier, la médecine, en Corse même à titre bénévole ! Le père Chirac a été lui, rudement gâté : deux ans de prison avec sursis sans que personne ou à peu près n'en sache rien grâce à la complicité d'une presse complice ou lâche ou les deux ! Un véritable cadeau. Une coupable complaisance. J'arrête là ma diatribe parce que je sens que je vais m'énerver.

Dans l'affaire Chevallier-Daihon, célèbre avocat d'affaires, magouilleur de première bourre, corrupteur pour le compte de personnalités politiques, éhonté truqueur de marchés publics, j'avais fait mon boulot avec la plus grande honnêteté...mais j'avais été le seul. Il y avait tout de même un cadavre et pas un petit cadavre, si je puis dire...encore qu'à bien réfléchir tous les cadavres, au bout du compte, se valent !

Le patron d'une entreprise d'armement qui travaillait pour l'Etat et dont Chevallier-Daihon était l'avocat avait été retrouvé avec deux balles dans la tronche ! Je ne saurai probablement jamais ce qui s'est réellement passé, après ma brutale éviction de l'enquête, mais je me doute. On avait refilé le pan financier de l'affaire à la brigade financière, considérant que le crime était lié à la vie personnelle de la victime – une vie passablement agitée il est vrai – et non à ses activités professionnelles. L'aspect criminel avait été confié à Bondaud, un collègue assez veule et tout à fait courbé devant le pouvoir, le menton touchant carrément les genoux ! Tout cela était de la foutaise, bien sûr, mais j'avais dû ravalier ma rancœur et fermer ma gueule sauf à avoir de gros ennuis, de très gros ennuis, ce que, comme tout un chacun, je déteste parce que je considère ne pas le mériter. Je ne faisais pas le poids et le divisionnaire Malissard, qui avait dû obtempérer, non plus. Tout était piloté d'en haut, de très haut. J'avais fait savoir que je n'étais pas dupe et que tout cela était scandaleux mais personne ne s'intéressa à mes états d'âme. On me proposa très aimablement en haut lieu, de démissionner si je n'étais pas content de mon sort. Mais pour qui me prenais-je ? Le divisionnaire Malissard, mon pote, me conseilla amicalement de n'en rien faire et de plutôt prendre des congés pour tenter d'oublier un peu, de prendre du recul, de me reposer, de me refaire calmement la cerise.

Ce que je fis.



Putain, le métier de flic ce n'est pas une sinécure par les temps qui courent et même par les temps qui ne courent pas ! Les collègues ont défilé dans la rue l'autre jour à Paris pour faire savoir au Gouvernement et à l'opinion que la situation des policiers est grave. C'est extrêmement rare une manif de flics. On n'a pas le droit de grève dans la police. Et on ne peut manifester qu'en dehors des heures de service, ce qui n'est pas simple. Et pourtant ils étaient 27000 à battre le pavé de Paris. Une première depuis vingt ans ! Chapeau les gars ! Je n'ai, hélas, pas défilé moi-même compte tenu de la fragilité de ma situation. Je pense que le cabinet du ministre n'aurait pas apprécié du tout de voir ma tronche parmi les manifestants sur les photos prises par les services de renseignements qui sont bien obligés de faire leur boulot, même si c'est à l'encontre d'autres policiers. Mais le cœur y était vous pouvez me croire.

Et puis, il y a eu avant-hier cette tuerie à la Préfecture de police. Un agent du service de renseignement a buté au couteau quatre de ses collègues avant de se faire descendre par un autre. On a appris depuis que l'assassin était un islamiste radicalisé et que ses crimes ont été perpétrés au nom de Daesch. Un attentat terroriste quoi ! Incroyable ! Hallucinant ! Ca fout les boules cette histoire. Comment a-t-on pu ne pas voir la radicalisation de ce mec ? Au sein même du service dont le métier est de s'en occuper à temps plein ! C'est d'une rare incompétence. À moins que ce soit encore beaucoup plus grave et que la Préfecture de Police de Paris, comme toute la police, soit totalement minée de l'intérieur par un nombre considérable de policiers plus ou moins radicalisés complices des terroristes que personne, évidemment, ne dénonce ? On ne se dénonce pas soi-même ! Et si c'était pareil dans toute la fonction publique et dans toutes les organisations du pays, dans les entreprises, partout ?

Je deviens dingue ou quoi ? Moi, le flic dit de gauche, l'humaniste, le mec ouvert et généreux, le chevalier blanc, je me mets à trouver qu'un enfoiré comme Zemmour a peut-être raison depuis le début. Et si comme des millions d'autres je m'étais fait avoir, par naïveté, par compassion, par croyance dans les hommes ? Et si l'Islam, en tant que tel, n'était pas compatible avec la République qu'elle fait tout pour déstabiliser ? Alors la pouffe blonde aurait raison et son vieux schnock de père aussi et lui depuis plus de quarante ans ?

Nom de Dieu ! Ces sombres pensées me traversent le cigare à toute berzingue ! Je me fais peur. Je dois être un peu fatigué quand même, là d'un coup, pour dévisser comme ça. Il faut que je me reprenne. Mais il faut aussi que

le gouvernement se reprenne et le jeune et bien décevant Président encore plus.

Sinon tout ça finira mal ! Très mal !

\*

Bon, allez, trêve de réflexion politico-policières à trois balles, je réunis toute l'équipe dans mon bureau et on se met au boulot.

On réfléchit, tous ensemble.

Tout le monde est d'accord avec moi pour penser qu'on est surement en présence d'une partouze qui a mal tourné. Un ou des jaloux sont venu buter tout le monde parce que sa ou leurs gonzesses venait baiser en groupe ? Peu probable. Comment se seraient-ils procuré une ou des kalachnikovs ? On attend les résultats de la balistique mais il y a gros à parier que les victimes sont mortes sous des balles de kalach. En plus des balles dans le corps, les cadavres ont presque tous reçu des coups de couteau ou de poignard ou autre, d'engins coupants en tous cas. On a émasculé plusieurs mecs et coupé le bout des seins de plusieurs femmes, probablement après leur mort. Le légiste, le docteur Humant – qu'on appelle entre nous doc Humant, ce qui nous fait marrer – nous dira ça un peu plus tard. Putain, rien que d'en parler devant l'équipe, j'ai envie de gerber. Dussardier aussi et si je regarde bien, tout le monde. La capitaine Amrouche est blanche comme un linge, à la limite du malaise. Elle se tient à son fauteuil, la tête sur le côté, le regard vide. Le visage du lieutenant Plisson est quasiment vert. Les autres, pas en grande forme non plus, essaient de ne pas craquer. Je demande qu'on interroge à nouveau et scrupuleusement tous les gens du voisinage pour essayer de trouver quelque chose, un détail qui nous mette sur une piste, quelque chose de concret, merde ça doit pouvoir se trouver ! Je demande aussi qu'on secoue tous nos indics, plein pot pour qu'ils crachent quelque chose, ces cons. Qu'ils se rendent utiles, pour une fois ! Parce que pour le moment on a que dalle, mais alors que dalle de chez que dalle : on ne sait rien des victimes, rien de rien. Leurs habits ont disparu, ainsi que les sacs, les portefeuilles, les téléphones. Les bagnoles avec lesquelles elles sont arrivées aussi. Les assassins ont totalement nettoyé la scène de crime, avec un professionnalisme accompli. Il n'y a pas d'empreintes et on attend les résultats des analyses des ADN retrouvés sur place. Mais si aucune victime et aucun

assassin n'est fiché, ça donnera peau de balle. Les mecs qui ont fait ça, ce ne sont pas des amateurs. Ce sont des gens de métier extrêmement méticuleux et ça me fout les boules et à toute l'équipe aussi, ça nous angoisse sérieusement. Les questions se bousculent. Mais c'est qui ces gens et pourquoi cette horrible tuerie ? Des terroristes inféodés à Daesh ? Des fachos d'extrême droite ? Des barges d'extrême gauche ? Et les victimes, c'est qui ? Des gros bourges dépravés ? Des gens attirés dans un piège ? Avec quelle motivation ? Visait-on seulement une ou deux personnes, camouflant leur disparition sous celle des autres ? Je n'en sais rien, rien de rien et Dussardier non plus. Pas plus que la miss Amrouche ou Plisson ou les autres. On ne sait rien, on ne comprend rien. On est dans le *schwartz* le plus total, le plus épais qui soit ! Nom d'un chien, j'ai promis à Malissard, il y a moins d'une heure, qu'on allait avancer...eh bien j'ai avancé là une belle connerie, une considérable connerie ! Je sais bien que, pour les politiques tout au moins, les promesses n'engagent que ceux qui les croient. Mais moi j'ai horreur de dire des âneries et de ne pas tenir parole. Alors je m'en veux. Je suis là tout penaud pour terminer la réunion. Mais l'équipe est au trente sixième dessous et ne voit pas ma détresse en quittant le bureau. Ils pensent tous que je suis inaltérable et infaillible, enfin je crois. S'ils savaient les malheureux ! À moins qu'ils sachent et qu'ils fassent semblant.

Je vais voir Malissard dans son bureau pour lui dire, bien modestement, en regardant mes godasses, ce qu'on va faire en attendant les résultats de la scientifique. Il trouve, évidemment, « que ça ne va pas pisser bien loin » mais a l'air de s'en contenter. Il me regarde avec compassion, avec gentillesse. Bon, c'est toujours ça. Il me dit que le parquet antiterroriste refuse pour le moment de se saisir de l'affaire, manque d'éléments concrets, manque de mobile, manque de tout quoi !

Je retourne dans mon bureau, à pas lents, la tronche complètement embrumée. Je m'assieds et réfléchis. J'ai le sentiment que cette fois on n'y arrivera pas. Je n'y arriverai pas. Je me sens impuissant, usé, fatigué. Et ces gens du ministère qui ne peuvent pas me blairer et m'attendent au tournant. Et Malissard qui me fait confiance. Et mes équipiers qui m'admirent. Putain, cette fois, je vais les décevoir grave.

Et si j'arrêtais tout, là, maintenant, séance tenante ? Si je me barrais avant le désastre ? Si je les laissais se démerder seuls, tous autant qu'ils sont ?

Brutalement tout me tombe sur les épaules, tout défile dans la tronche. Un peu

comme le type qui est en train de se noyer et qui voit, à ce qu'il paraît, défiler tous les moments importants de sa vie, des flashes par ordre chronologique. Je me rends bien compte que je suis en train de craquer mais j'ai l'impression confuse et étrange que j'ai bien raison de le faire. Contrairement à ce qui serait logique et conforme à mon caractère habituellement plutôt très combattif, je me complais dans ce craquage, si je puis dire. Je suis, en quelque sorte, en train de craquer avec ma propre autorisation, mon intime consentement. Parce que trop c'est trop. On peut supporter plein de choses pénibles et s'en sortir, on peut traverser des épreuves difficiles et en venir à bout. Tout ça je le sais. Mais on a probablement tous ses limites. J'ai peut-être atteint les miennes, tout simplement. Je suis probablement au bout de mon rouleau, quoi, et puis c'est tout !

C'est, comme l'écrit Hugo dans *Les Misérables*, une tempête sous un crâne, sous mon crâne pour le coup et pas sous celui de Valjean. Lui se demandait s'il devait se dénoncer pour sauver de la prison un brave homme que l'on prenait pour lui. Ça tournait dur dans sa tête, à Valjean. Il pensait à l'inévitable et horrible retour au bagne, à l'impossibilité ensuite de sauver la petite Cosette en esclavage chez les Thénardier malgré la promesse faite à Fantine, sa maman, au choix de la droiture et de l'honnêteté plutôt que celui du mensonge et de la fuite, tout se mélangeait, tout se percutait. Comme l'écrivait alors Hugo, « il n'y a pas plus de possibilité d'empêcher les pensées de revenir au cerveau que d'empêcher la mer de revenir au rivage ».

Je suis là, en cet instant, exactement comme Jean Valjean. Dois-je continuer ma chienne de route de flic honnête et sauver ce qui peut l'être, chaque jour, modestement, à ma place de policier républicain, malgré les difficultés et les humiliations ? Ou bien dois-je tout envoyer balader, tout balancer par-dessus bord, me contrefoutre du sort des humains et m'occuper de moi, vivre ma vie sans plus jamais me préoccuper des assassins et des victimes, des corrompus et des corrupteurs, des méchants et des bons ?

Je me mets à transpirer, le cerveau en feu. Je dois être rouge comme une écrevisse, les yeux hagards, de la sueur au front et sur les joues. C'est la première fois de ma vie que je me retrouve dans cette extrême situation. J'ai du bol que personne ne vienne dans mon bureau. Je serai bien démuni pour dire ce qui m'arrive. Il faut que je me reprenne, que je pense à autre chose, à du positif. Alors je pense à la femme à laquelle j'ai donné rendez-vous ce soir pour dîner. Je me force à penser intensément. Elle est belle Gina, très brune, très belle et j'ai



très envie d'elle depuis des semaines, sa bouche, ses seins, tout, depuis le jour où je l'ai vue, agenouillée, des jambes sublimes, dans la vitrine de son magasin de fringues de la rue de la Victoire et en suis tombé subitement raide dingue, fou amoureux, le coup de foudre intégral, comme dans les bouquins à l'eau de rose. Cette sublime Gina, je l'ai immédiatement draguée un peu lourdement dois-je le dire, prenant même le risque de la harceler un brin, un pied plus ou moins dans l'illégalité. Elle s'est montrée d'emblée rétive mais sans me repousser définitivement. Une gonzesse quoi ! Et puis j'ai longuement insisté, sans désespérer. Alors, qu'elle ait, enfin, accepté de dîner ce soir est rudement encourageant. Je me force à penser à ça, intensément et ça me libère un peu. Je sens que la pression redescend et que les mauvaises et sombres idées refluent. Je sens même que je bandoche gentiment.

Mes pensées quittent la belle Gina en lui promettant – et pour le coup en me promettant – de bien belles choses pour ce soir. Je me remets à réfléchir, mais cette fois plus calmement, plus posément.

Il y a des moments comme ça où l'on est à la croisée des chemins. Plusieurs solutions s'offrent à nous mais on ne sait pas quelle décision prendre, par insuffisance de connaissance du sujet, par manque de recul sur l'évènement, par manque de réflexion.

Le père d'un très bon copain à moi, récemment, a appris qu'il était atteint d'un début de cancer de la prostate. Le dépistage par son médecin traitant habituel, qui le soigne depuis plus de trente ans et dans lequel il a toute confiance, a débouché sur une biopsie, laquelle a détecté une tumeur localisée. Le cancérologue-urologue-chirurgien recommande fortement, appuyé par le médecin traitant, une prostatectomie c'est-à-dire l'ablation radicale de la prostate afin d'éviter tout risque d'extension du foyer cancéreux. Pour ces deux praticiens, l'opération est quasiment sans risque et la guérison est sans problème assurée mais le patient doit savoir qu'il a des chances assez sérieuses de devenir impuissant et incontinent.

Alors, François, cet homme de 71ans, en pleine forme jusque-là, hésite. Il se renseigne puis creuse le sujet grâce à des amis qui s'y connaissent un peu et à internet. Puis, muni de tas d'informations, d'articles, de vidéos, de courbes statistiques, de tableaux, de rapports etc...il se retrouve face à un terrible dilemme. En effet, selon toutes les sources médicales, plus de 80% des hommes de son âge auraient un cancer de la prostate mais plus de la moitié ne le saurait

pas, parce que le dépistage systématique, que la Haute Autorité de la Santé ne recommande pas, n'a pas été utilisé. De nombreux cancers de la prostate, tout à fait localisés, sont considérés comme « non agressifs », c'est-à-dire qu'ils n'évolueront pas ou peu – le cancer de la prostate est dit « la tortue des cancers » – et la plupart des patients qui en sont atteints mourront finalement, bien des années après, d'autre chose.

Le cancer de François est parfaitement localisé et, au vu des résultats de la biopsie, si toutefois, bien sûr, ils sont correctement interprétés, il en serait au premier stade. Dans une telle situation, les solutions envisagées divergent, en fonction des sites de santé, des revues médicales et des rapports des sommités : des urologues- cancérologues recommandent une simple surveillance. D'autres conseillent l'opération chirurgicale de prostatectomie. D'autres des traitements médicamenteux, comme la prise de vitamine D à haute dose... De plus, certains hôpitaux disposent de techniques très sophistiquées, telles le laser et la robotique pour intervenir sur la prostate. C'est le cas de l'hôpital Foch à Suresnes ou de l'hôpital Cochin à Paris. Doit-on aller dans ces établissements faire un contre-diagnostic, au risque d'indisposer le cancérologue traitant ?

François ne sait pas ce qu'il doit faire. Accepter l'ablation totale et définitive, ce qui règlera le problème du foyer cancéreux mais en lui faisant courir le risque d'être impuissant et incontinent ? Choisir une autre solution, préservant de l'impuissance et de l'incontinence mais en risquant une progressive et sournoise extension du cancer ?

S'il s'agissait de la tumeur d'un inconnu, voire d'une connaissance, voire même d'un ami, il a l'impression, François, qu'il saurait faire, en croisant avec soin toutes les informations qu'il a pu recueillir et en adoptant un raisonnement logique l'amenant à la décision la plus adéquate. Enarque, il a été haut fonctionnaire des finances pendant plus de trente ans et était apprécié pour la sûreté de son jugement et la rapidité avec laquelle il savait décider. Mais là il est personnellement concerné. Sa santé est en jeu, son avenir, sa vie peut-être. Alors, bien sûr, ce n'est plus du tout la même limonade !

Comme pour moi en ce moment, c'est une tempête sous son crâne depuis qu'il se sait malade.

Lorsque la décision définitive aura été prise – il y en aura forcément une ! – elle sera assumée et on oubliera peu ou prou la tempête sous le crâne, les

hésitations terribles, les affres du doute, les craintes, les angoisses, la peur...

J'en suis là moi aussi. Je n'ai pas, a priori, de cancer de la prostate – ni d'autre chose d'ailleurs – mais je m'interroge sur la suite à donner à ma vie. Ce n'est pas rien parce qu'une vie, on n'en a qu'une. C'est banal de dire ce genre de chose, mais il n'empêche, mine de rien, que c'est vrai !

On ne pourra pas recommencer l'exercice en effaçant le brouillon d'aujourd'hui. On peut faire plus ou moins semblant de croire que l'on aura d'autres vies. Mais, honnêtement, personne ne nous a encore dit qu'il avait déjà vécu des vies antérieures, je veux dire sérieusement. Il y a bien de temps en temps un charlatan un peu allumé pour nous raconter des balivernes de ce type, comme le comte de Saint Germain, un amant de Dalida, il y a quelques années ou des guignols de cet acabit. Mais on voit tout de suite qu'il y a supercherie. C'est d'ailleurs tout à fait dommage parce que ce serait rudement commode d'avoir plusieurs vies à disposition. Ah tiens, je trouve que j'ai un peu loupé ma vie actuelle. Ben oui, je ne suis qu'à moitié heureux. Y a des trucs dans mon existence qui ne me plaisent pas trop. Bon. Qu'à cela ne tienne ! Je tacherai de faire mieux dans ma vie d'après ! Pas de panique ! Et si ça ne va pas mieux dans la prochaine, on vivra encore un coup ou deux ou plus, pour enfin aboutir à la vie parfaite dont on a rêvé depuis si longtemps, en fait depuis toujours, depuis une éternité.

Tout ça c'est de la foutaise et ça ne fait pas avancer mon schmilblick ! Je vais appeler mon pote pour voir quel avenir son paternel a réservé à sa prostate. Peut-être que ça va éclairer, sinon ma vessie, mais au moins ma pauvre lanterne.

— Salut mon Anselme. C'est Claudius. Tu vas bien ?

— Salut Dudu, oui je vais plutôt bien. Et toi ?

— Oui ça va. Dis-moi, tu sais si ton père a pris une décision pour son cancer ?

— Ca te fait du souci ? Tu le connais à peine mon papa...

— C'est vrai mais tu m'en as souvent parlé de ton père énarque et puis je trouve qu'il est confronté à un sacré dilemme humain. Alors ça m'intéresse de savoir comment il va s'en sortir.

— Et bien il a décidé la prostatectomie, c'est-à-dire la solution la plus radicale : l'ablation pure et simple de la prostate.

— D'accord, d'accord. Et il a expliqué pourquoi ?

— Ah oui ! Il a dit que c'était, tout bien pesé, la seule solution médicalement rationnelle puisqu'elle éliminait par nature la tumeur maligne et donc tout risque d'extension du cancer. Dès lors l'opération allait le libérer d'un énorme poids et lui permettre de reprendre et poursuivre une vie normale...

— Avec quand même le risque de devenir impuissant et incontinent...

— Peut-être mais ce risque, que les médecins relativisent pour les septuagénaires en bonne forme, ce qui est son cas, lui apparaît bien moindre que le risque d'extension du cancer à toute la sphère pelvienne puis aux os etc...avec les conséquences que l'on imagine et qui seraient autrement plus invalidantes que de bander mou et de pisser un peu dans son slip !

— Il doit être soulagé d'avoir tranché ?

— Oh oui, il a même dit à ma maman qu'après avoir fixé une date avec le chirurgien, il avait l'impression d'être en vacances.

— Super. Tu lui feras part de mes amitiés. Dis-donc, heureusement qu'il n'a pas été sensible aux discours de tous ces charlatans qui expliquent aux hommes de son âge de ne surtout pas se préoccuper de savoir s'ils ont un cancer de la prostate sous prétexte que ce cancer n'évoluera peut-être jamais. Ces gens, dont certains sont médecins, et même cancérologues, me paraissent être de dangereux irresponsables...

— C'est exactement ce que pense mon père. Il est désormais très sévère avec eux. Il les compare à des sortes de « complotistes » qui pensent que la médecine officielle guérit, en opérant à tour de bras, de faux cancers, tout ça pour gagner plein de pognon et améliorer les statistiques ! Il se demande même si on ne devrait pas tout simplement les foutre en prison tous ces gens, pour les empêcher de nuire, tout comme ceux qui sont contre les vaccins et empêchent par exemple leurs gamins de se faire vacciner contre la poliomyélite, la diphtérie ou la tuberculose. Pour lui, ce sont des obscurantistes dangereux, des graines de criminels que l'on devrait poursuivre devant la justice pour mise en danger de la vie d'autrui ou non- assistance à personne en danger !

— Tu vois que j'avais bien raison de m'intéresser à cette histoire vécue par ton paternel parce que tu nous a toujours dit, à moi et aux copains, que c'était un mec qui tenait sacrément la route et qui était exactement le contraire de ces hauts



fonctionnaires technocrates, si loin des gens dans leurs palais nationaux parisiens, imbus d'eux-mêmes et fermés aux autres, que l'on critique partout, à la télé, dans les journaux, dans les manifs. À tel point que Macron a décidé de supprimer l'ENA tellement les fonctionnaires qui en sortent sont détestés et trainés dans la boue par les gens du soi-disant peuple, gilets jaunes et compagnie...

— Eh oui, l'ENA dont il est pourtant issu lui-même, Macron ! Il faut croire que la pression est grande...

— Peut-être mais surtout les énarques vont devenir ainsi d'excellents boucs-émissaires, responsables de tous les malheurs de notre pauvre pays. C'est de la politique politicienne de la pire espèce et de la pure démagogie ! Et on s'en fout un peu. On a d'autres chats et surtout d'autres chattes à fouetter, tu ne crois pas ?

— Oh que si, et même un sacré pacson de jolies chattes !

— Tu l'as dit, bouffi ! Salut mon Anselme. Je t'embrasse.

— Salut Dudu, moi aussi je t'embrasse.

La solution la plus radicale.

Il a choisi le père François, sans se bercer d'illusions, lucide et logique, avec un objectif prioritaire, sauver sa vie et s'assurer un avenir, tout le reste devenant alors, par conséquence, subalterne voire insignifiant.

Putain, monsieur, respect et chapeau bas ! Ca au moins c'est clair et net. Il faut aller à l'essentiel. Il y a toujours quelque chose d'essentiel par rapport au reste, une chose plus fondamentale que les autres, un truc de base, de la base de la base. Pour le papa d'Anselme c'est tout simplement se donner un avenir, c'est à dire vivre encore quelques belles années sans souci.

Ce serait quoi, pour moi, ce truc fondamental, cette base de la base ? Et si, au fond, c'était la même chose que le père François. Oui, tout simplement me donner un avenir, vivre encore quelques belles années sans souci. Je n'ai pas de cancer de la prostate mais j'ai une sorte de cancer de la vie : je me fais du souci pour tout, je m'investis à fond dans mon boulot, j'y passe de douze à quinze heures par jour, j'ai mon équipe à diriger et à protéger, j'ai le chef et les autorités sur le râble toute la sainte journée, je vois des choses affreuses, des victimes

assassinées, violées, mutilées, torturées. Je vois des familles éplorées. Et je vois des juges qui nous cassent les couilles avec des détails de procédure et qui font passer les droits des assassins avant ceux des victimes. Et pas qu'une fois. Et le procureur par ci et le juge d'instruction par là et encore le juge des libertés, et les avocats dont une bonne partie sont des enfoirés sans morale qui ne pensent qu'au pognon et à leur image, et la presse avec tous ces minus chercheurs de scoops et tout le barnum qui va avec tout ça, le cirque médiatique, les radios, les chaînes d'infos continues ! Et des mecs comme moi qui doivent arrêter les coupables, impérativement et vite, tout en marchant sur des œufs, en faisant gaffe à tout et à tout le monde. Comme le dit monsieur Edmond, joué par Louis Jovet dans *Hôtel du Nord* : « Ma vie n'est pas une existence ! ». Et madame Raymonde, jouée par Arletty, lui répond : « Eh bien, tu crois que mon existence est une vie... ».

J'ai le sentiment d'être à la fois Edmond et Raymonde, Jovet et Arletty, et il me paraît, là, séance tenante, en récapitulant bien tout, en me creusant la cervelle, que je n'ai ni vraie vie ni réelle existence. Je suis devenu une sorte d'esclave du système – un système que lucidement je déteste ! – une manière de robot, manipulé par ceux qui, tout là-haut, dirigent la société. Je ne suis au fond qu'une marionnette dont on tire les fils ! Un guignol quoi ! Et mal payé, en plus ! !

Alors il me faut trancher et vite, comme le père François l'a fait pour son cancer !

Allez, go, je décide : je vais arrêter les conneries !

Je dis STOP !

Je me barre, je me tire, je m'enfuis.

Allez tous vous faire voir, les équipiers, les chefs, les autorités, les juges, les victimes et les assassins ! De grâce, à partir de maintenant, je vous prie bien fermement de me foutre la paix ! Et même, tous autant que vous êtes, je vous le dis bien posément : « Je vous balaie de ma mémoire ! Je vous conchie ! »

Et, comme le père François, d'un seul coup d'un seul, je me sens en vacances.

Je me lève de mon fauteuil en souriant.

Je suis libre, soulagé, léger comme une plume.

Putain, ça me plait grave ! Je suis à nouveau à la limite de la bandaison.

Je vais aller annoncer la chose à mon ami le divisionnaire et lui écrire une belle lettre pour la hiérarchie demandant ma mise en disponibilité. Il va être surpris le Gus et va probablement tenter de me retenir, par amitié, un peu et par intérêt, beaucoup. Mais rien n'y fera et dès ce soir j'aurai définitivement quitté l'équipe, le service, la police.

Fini, terminé, *fertig* !

Sans regrets et sans amertume.

Le départ brutal et définitif.

Pas de pot de départ, pas de faux-semblant, pas de discours, pas de jérémiades, pas de ridicules larmes à l'œil, rien de rien.

Pas de bal des faux culs !

Salut à tous.

J'ai été bien content de bosser avec vous.

Portez-vous bien et bonjour chez vous.

Et basta !

## CHAPITRE TROISIÈME

C'est ainsi que le commissaire Claudius Dupeyron quitta la police, à la mi-avril 2019, sans regrets et sans remords, au beau milieu d'une enquête difficile dans laquelle il pataugeait allègrement, à la stupéfaction générale, délaissant son bureau sur lequel s'empilaient des tas de dossiers, sans même faire un minimum de rangement, sans rien emporter, pas même son beau stylo à plume *Mont Blanc* qui lui avait été offert par une femme aimante, il y a bien longtemps et qui ne représentait plus rien aujourd'hui ; pas même quelques belles photos avec ses collègues ; pas même son vieux sous-main en cuir vert qu'il avait pourtant emporté partout avec lui.

Rien.

Il repartait sans rien, les deux mains dans les poches, totalement démuni, léger comme l'hélium, libre, dépouillé, nu comme un vers, comme à sa naissance, prêt à renaître pour une autre vie.

Il était désormais, en ce printemps, comme le capitaine courageux du grand Gérard Manset, « comme pollen dans le grand tumulte des cieux. »

Il mit en vente son appartement parisien de 75 mètres carrés hérité de ses parents ce qui, compte tenu des prix supersoniques de l'immobilier dans la capitale, lui rapporta très rapidement une véritable petite – pourquoi petite ? – fortune. Avec l'argent il acheta une jolie maison en Sologne, dans le petit village de Souvigny-en-Sologne, dans le Loir et Cher, ainsi que deux beaux appartements à Orléans, distant d'une trentaine de kilomètres, qu'il put louer sans difficulté, une agence s'occupant de la gestion des loyers. Cela lui procura une rente bien suffisante pour vivre décemment en attendant que sa retraite lui soit versée, plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il aurait un peu plus de soixante ans, il ne savait pas trop dans quelles conditions avec les réformes sur le feu qui lui paraissaient bien alambiquées, bien fumeuses, bien technocratiques, bien « macroniennes » si l'on peut dire.

Il quitta Paris sans trop de regrets, même s'il savait que l'animation de la grande ville, ses lumières, ses monuments, ses cinémas, ses jolies places, ses petits bistrots, ses belles brasseries, ses magasins achalandés, ses quais de Seine,

ses jolies parisiennes court vêtues, allaient lui manquer, au moins au début.

Et puis il laissait la belle Gina décider du sort de leur amour. On verrait bien si elle l'aimait comme elle le proclamait et comme lui paraissait l'aimer, c'est-à-dire pour toute la vie et même au-delà. Il prenait le risque de façon parfaitement lucide, sachant qu'il lâchait peut-être ainsi la proie pour l'ombre. On verra bien ! *Inch Allah* comme dit régulièrement son pote Hakim, le kabyle patron de son bistrot préféré !

Il tournait ainsi une page de sa vie, définitivement. C'est ce qu'il escomptait. Une autre vie, une nouvelle vie, une existence fort différente, presque à l'opposé de celle d'autrefois, dans laquelle il s'occuperait d'abord de lui, tel était son unique projet.

L'aménagement de sa nouvelle maison fut pour Claudius une occasion de s'intéresser à des choses concrètes, la place des meubles dans chaque pièce, la recherche de la commodité et même du confort, une jolie cuisine pleine de ressources où l'on pourra faire de bons repas, une bibliothèque, une chambre d'amis, un salon douillet, une chambre confortable. La maison qu'il avait achetée était moderne, grande et spacieuse, tout en étant de style solognot, avec, à l'extérieur des briques rouges et des colombages en épis et, à l'intérieur, des poutres apparentes aux plafonds.

Le déménagement de Paris se limita à quelques meubles qu'il aimait, son grand bureau de bois clair, une jolie table en merisier, ses livres, un ou deux bibelots dont une sculpture en bois noir représentant une femme nue, ramenée de Guadeloupe et qui était devenue une sorte de porte bonheur. Pour le reste, il en donna une partie, celle en très bon état aux compagnons d'Emmaüs qui lui parurent d'ailleurs plutôt exigeants sur la qualité – mais après tout il n'y a pas de raison de donner de la saloperie aux pauvres sous le seul prétexte qu'ils sont pauvres ! – et fit porter le solde, qu'il jugeait inutilisable, à une déchetterie de la banlieue parisienne.

En Sologne, il fit livrer du neuf, du nouveau, au goût du jour. Une nouvelle vie, vous dis-je !

Dès les premiers jours Claudius se sentit bien dans sa maison. C'était le printemps, les jours rallongeaient, le soleil hésitait de moins en moins à se montrer. Les oiseaux chantaient à s'en époumoner, sans arrêt, dans le grand tamaris du jardin. Il avait un peu neigé mais pas bien longtemps, pas comme en

hiver et la neige n'empêchait pas d'aller se balader dans la forêt, avec de bonnes chaussures et des habits adaptés. Ca lui faisait bizarre à Claudius de déambuler librement dans les bois, sans contraintes d'emploi du temps, sans en rendre compte à personne, autant qu'il en avait envie. Au début, il marchait une bonne heure d'un pas rapide et rentrait assez fourbu. Après une semaine, il pouvait partir deux heures à un bon rythme sans éprouver la moindre gêne. Les progrès qu'il réalisait lui procuraient un grand plaisir. Il sentait à nouveau son corps lui appartenir, lui obéir. Et paradoxalement il eut moins envie de fumer. Alors il retrouva plus de goût, d'odeur, de saveur à tout ce qu'il mangeait et se mit, le gourmand, à manger un peu plus de tout. Mais, pour éviter l'embonpoint, il compensait par des marches en forêt de plus en plus longues et de plus en plus vives. C'était ainsi pour lui un double plaisir : manger autant qu'il le voulait puis se dépenser en abondance pour éliminer. C'est ainsi qu'il resta svelte et en excellente santé tout en étant parfaitement heureux.

Il connut très vite tous les bois du coin, tous les prés, tous les chemins, tous les étangs. Il adorait passer et repasser dans les mêmes endroits, à des heures différentes. Les paysages n'étaient jamais les mêmes, la lumière changeant en fonction de l'heure et de l'avancement de la saison qui, petit à petit, filait vers l'été. Il était ainsi un adepte des peintres impressionnistes qu'il admirait tant, Monet et Renoir en tête. Il interrompait souvent sa marche et s'asseyait dans l'herbe ou sur une souche ou sur un muret de bord d'étang et il humait la nature. Il eut, au fil des jours, l'impression de faire un peu partie d'elle. Bien sûr, pas autant que les chevreuils, les renards, les lièvres, les perdrix ou les faisans qu'il croisait parfois et qui avaient tendance, du moins le croyait-il, à le prendre, regard hautain, pour un intrus qui venait sottement les déranger. Mais un peu plus chaque jour tout de même, il se sentait en symbiose avec les grands arbres frissonnant au vent, avec les buissons épineux, avec les muriers aux baies délicieuses, avec les étendues d'eau recouvertes de nénuphars où s'ébattaient en jacassant des souchets joyeux, avec les chemins creux plein d'ornières boueuses créées par les grosses roues des tracteurs, avec les fossés remplis d'eau stagnante où coassaient des grenouilles, avec les prés à l'herbe grasse recouverts d'éclatants boutons d'or...

Il eut néanmoins assez vite envie de voir plus de ce pays qu'il commençait à beaucoup aimer. Non pas en circulant en voiture, ce qui va trop vite, empêchant de vraiment voir les lieux, les choses et les gens. La voiture n'a pas, dans les campagnes tout au moins, le rythme qui convient aux humains, d'autant qu'il est

impossible de rouler à dix à l'heure sur les routes de Sologne – comme partout ailleurs – sauf à se faire agonir par les autres automobilistes, klaxonnant comme des malades, dont on a le sentiment qu'ils sont en train de faire, on ne sait pourquoi, à fond les manettes, une perpétuelle course contre la montre.

Alors Claudius décida de s'acheter un vélo et, grâce à l'aide d'internet, il se rendit à Argens sur Sauldre, un village distant d'une vingtaine de kilomètres, chez monsieur Duret, le fabricant des bicyclettes *Géliano*.

Le magasin qui donne sur la rue ne paie pas vraiment de mine. Il est petit et ne présente que quelques modèles de bicyclettes. Mais le hall d'exposition, une sorte de grand garage au fond de la cour, est une splendeur et recèle des merveilles pour qui aime le cyclisme. C'est comme une galerie pour celui qui est passionné de peinture ou une pâtisserie pour celui qui adore les gâteaux. Il y a là tous les derniers modèles de la maison Duret, les vélos de ville, les VTT, les vélos de course, pour hommes, pour femmes, avec ou sans assistance électrique, avec ou sans freins à disque, avec ou sans dérailleur électrique, allant des couleurs les plus classiques aux plus chatoyantes. Une splendeur vous dis-je. Claudius était comme un enfant dans un magasin de jouets, passant d'un vélo à l'autre, admirant la forme du cadre, la finesse des roues, la technicité des dérailleurs, la beauté du pédalier ou le moelleux de la selle. Bien sûr, il passait plus de temps sur les modèles les plus chers, essayant de comprendre pourquoi ils valaient le triple voire le quadruple d'autres vélos qui étaient également beaux et avaient l'air, à première vue, d'avoir à peu près les mêmes qualités.

Un dame s'approcha avec gentillesse et demanda si elle pouvait être utile.

— Oui madame, je voudrais acheter un vélo pour me balader dans la campagne mais je n'y connais pas grand-chose...

— Pas de problème monsieur, je vais chercher Franck, mon frère. Il va tout vous expliquer.

— Merci madame, vous êtes bien charmante.

Puis monsieur Duret, le frère, arriva, bel homme brun encore jeune, regard vif, très souriant, la main tendue.

— Bonjour monsieur. Puis-je vous aider ?

— Bonjour monsieur. Certainement. Je voudrais un vélo pour sillonner la



campagne environnante comme je viens de le dire à votre charmante sœur. Mais je ne connais pas grand-chose.

— Avez-vous une idée du budget que vous voulez consacrer à cet achat ? Parce que, voyez-vous, il y a ici des vélos qui vont en gros, de 700 euros à 12 000 euros et, naturellement, plus vous montez en prix, plus vous montez en gamme et plus le vélo apporte des satisfactions et du plaisir.

— À ce point ? C'est vraiment proportionnel ?

— Je pense que c'est un peu plus compliqué que ça. Plus vous mettez le prix plus la qualité est grande mais plus il faut payer la montée en gamme. Le saut supplémentaire de qualité est de plus en plus cher... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, je vois très bien, ça n'est pas proportionnel en fait, c'est exponentiel, quoi !

— Peut-être, monsieur, peut-être. Je ne sais pas si vous êtes pêcheur mais pour les vélos c'est comme pour les cannes à pêche. C'est au moment où vous touchez le plus gros brochet de votre vie, que vous apprécierez d'avoir entre les mains une canne haut de gamme, à la fois très solide et suffisamment souple du haut pour travailler votre prise avec succès. Avec une canne pas chère, trop rigide, le brochet cassera le fil et vous échappera dans au moins neuf cas sur dix. C'est pareil pour le vélo. Lorsque vous serez à trente kilomètres de chez vous, bien fatigué alors qu'il restera encore une côte sévère à grimper et du vent de face pour finir la sortie, la légèreté de votre monture et la relative rigidité de son cadre évitant toute perte d'énergie vous seront très utiles et vous permettront de finir en souplesse, sans puiser au fond de vos réserves. Tout cela ne se voit pas d'emblée. Mais un vélo qui pèse moins de huit kilos, au cadre en carbone est autrement plus sympa dans les côtes qu'un vélo de plus de dix kilos au cadre en acier. On monte plus vite en se fatigant moins.

— Je vois, monsieur Duret, je vois. Dans ces conditions, je veux un très bon vélo sur lequel je me sens bien et avec lequel je peux faire des efforts tout en me faisant plaisir. Je suis prêt à mettre le prix. Les vélos électriques sont à la mode. Pour moi, ce serait bien ?

— On dit vélos électriques mais ce sont des vélos à assistance électrique, des VAE, sur lesquels il faut pédaler pour avancer, le moteur électrique permettant

seulement d'aller plus vite. Pour vous, je ne pense pas que ce soit adapté. Vous êtes jeune, en pleine forme, en pleine santé. Je recommande le VAE surtout pour des cyclistes qui commencent à prendre de l'âge et qui pourront faire des kilomètres en sachant qu'ils auront la possibilité, à la fin, de tranquillement rentrer chez eux malgré la fatigue, grâce à l'assistance électrique. Ils pourront aussi monter des côtes difficiles voire des cols sans trop forcer. Mais l'assistance électrique ça coûte cher, au moins 2000 euros de plus sur le vélo si on veut du haut de gamme, fiable et performant. Franchement pour vous je ne pense pas que cela soit très utile. Vous êtes bien bâti, grand, délié, costaud, pas trop lourd. Un vélo de course léger et bien équipé, avec un groupe de qualité et des roues performantes, voilà ce qu'il vous faut.

— On peut avoir ça pour combien ?

— Si vous êtes prêt à déboursier entre 4000 et 5000 euros, je vous construis un beau vélo à vos mesures, léger et performant tout en étant solide.

— D'accord, allons-y comme ça.

— Parfait, venez avec moi. On va faire une petite étude posturale.

— C'est quoi ça ?

— Je vais prendre vos mesures. Pour le constructeur du cadre de votre vélo qui va faire comme de la haute couture.

— D'accord. Je suis bien content d'apprendre tout ça, dites !

Claudius enleva ses chaussures et mit les deux pieds dans deux empreintes pré-creusées, sur une petite plateforme métallique attendant à un appareillage multiforme de prise de mesures.

— Il faut faire cela avec le plus grand soin. Il y a quelques années, j'avais dû appeler chez lui un bon client, le cadreur m'ayant demandé de vérifier sa longueur d'entrejambe, si on peut dire, qui paraissait anormalement petite. Il pensait que je m'étais trompé. Le client l'avait bien pris et on avait beaucoup rigolé. Il m'avait confirmé ensuite la cote, confirmant ainsi qu'il avait des petites jambes par rapport à sa taille. Toutes les fois que l'on se voit avec ce vieux client, on se rappelle l'anecdote et on se marre bien. Il dit depuis qu'il est le cycliste aux jambes courtes !

Monsieur Duret, avec application, prit toutes les cotes de Claudius nécessaires à la construction d'un cadre de vélo de course : sa taille, son poids, la longueur de ses jambes, de ses cuisses, de ses bras et avants bras, la largeur de ses épaules, de son bassin...comme s'il s'agissait de lui confectionner un costume !

Puis Claudius choisit la couleur de sa bicyclette, vert foncé métallisé, en hommage au vélo sur lequel Jacques Anquetil gagna son premier Tour de France en 1957. C'était un *Helyett*, fabriqué alors dans l'usine de Sully-sur-Loire, dans le Loiret, à vingt kilomètres à peine de Souvigny. Le hasard fait parfois assez bien les choses !

Puis on choisit ce qu'on appelle « le groupe », c'est-à-dire l'ensemble freins, pédalier, dérailleurs, en se fixant sur le japonais le plus renommé, de haut niveau, le réputé groupe italien étant devenu fort onéreux. Il fallut ensuite se déterminer sur une paire de roues, choix très important pour la légèreté et la maniabilité de la machine. On choisit des roues françaises, fines et rigides que l'on équipera de petits pneus anti-crevaisson. Pour le guidon, le carbone s'imposa, ainsi qu'une forme assez ample pour tenir compte de la belle carrure de Claudius. Pour les pédales automatiques on fit dans le classique d'une grande marque française. On choisit un compteur, véritable petit ordinateur donnant la vitesse, la moyenne, le kilométrage effectué, la cadence de pédalage, le pourcentage des côtes etc...Enfin, on choisit des chaussures, un cuissard, deux maillots, un blouson, un casque, des socquettes, des bidons et quelques outils, tous accessoires absolument indispensables pour qui veut être un vrai cycliste.

Monsieur Duret consigna tout cela sur un devis précis. Claudius versa un acompte et on se donna rendez-vous pour « dans un mois environ, je vous envoie un message » pour la réception de la machine.

Claudius ne pensa plus qu'à son beau vélo.

Il était impatient de le voir, de le toucher, de l'essayer.

Il y pensait le soir en s'endormant, s'imaginant pédalant, heureux, léger, le mollet alerte, au soleil dans la verte campagne. Il se voyait montant les côtes, à fond en danseuse, sur sa machine vert métallisé, comme celle du merveilleux Jacques Anquetil, le plus élégant coureur de l'histoire du vélo, une beauté de cycliste. Il faisait des rêves dans lesquels il s'envolait sur son vélo magique, tutoyant les anges du ciel, peut-être même, certaines nuits, les dieux et il se réveillait dans une sorte de bien-être ouaté, dans un contentement des choses du

monde, sa vie le satisfaisant alors pleinement.

Ah, ce n'est pas rien la force des rêves !

En attendant il continuait de marcher dans les bois, sur les chemins creux, sur les petites routes au milieu des champs et il était heureux, loin de la fureur du monde, loin du tumulte des cieux.

## CHAPITRE QUATRIÈME

Lorsque Frank Duret l'appela pour lui dire que son vélo était prêt et qu'il pouvait venir le chercher, Claudius sentit son cœur battre plus vite et plus fort, comme si une femme désirée et courtisée venait de lui donner rendez-vous. Comme sa Gina, à laquelle il pensa très fort.

La bicyclette était magnifique, avec son cadre vert métallisé rainuré de blanc, très élégant, à la coupe ressemblant à celle des coureurs professionnels que l'on voit à la télé. La légèreté de la machine était incroyable.

Claudius, malgré l'importance de la somme, paya le solde avec le sourire – il avait le sentiment d'en avoir pour son argent ce qui est tout à fait rare – puis salua monsieur Duret avec chaleur et le remercia pour sa compétence et sa gentillesse.

Dès arrivé chez lui, il s'habilla en cycliste et enfourcha son beau vélo. Il eut l'impression un peu étrange qu'il le montait depuis longtemps, depuis toujours même, pédalant d'amblée avec facilité, confortablement assis sur la selle, très bien équilibré, les jambes tombant bien droit, les mains parfaitement posées sur les cocottes de freins, le dos à l'aise, bien à plat.

Les petits pneus faisaient un joli bruit sur l'asphalte.

Claudius prit la route de Chaon et accéléra, mettant un plus gros braquet. Le compteur monta jusqu'à 40 à l'heure sans que Claudius puisât dans ses réserves. Alors, le cycliste heureux lâcha son guidon, leva les deux bras comme s'il venait de gagner Milan-San Remo ou le championnat du monde et se mit à crier à fond la caisse « Je suis le meilleur, putain c'est bon d'être libre. Oh oui, oui, oui, je suis libre, je suis libre... ». Un homme en bleu de travail affairé dans son jardin se demanda ce qui arrivait, ouvrit son portail et sortit sur la route. Il vit passer un cycliste tout de noir vêtu, sur un beau vélo vert, qui le salua en riant aux éclats, toutes dents dehors. Le jardinier sourit et fit un petit signe de la main, ne sachant pas trop ce qu'il devait penser tout en se montrant poli. Il se dit quand même, en refermant lentement son portail, l'œil interrogatif, qu'il y avait des gens sacrément bizarres. Un cycliste tout seul qui rit aux éclats en pédalant, les bras levés, ce n'est pas bien ordinaire par nos contrées ! Probablement un gars de la

région parisienne qui a une résidence secondaire dans le coin. On dit que ces gens-là sont un peu particuliers. En voilà ben une preuve de plus, nom de d'la ! Quand je vais raconter ça à la Germaine, elle va bien rigoler !

Claudius, qui, s'il avait su ce que pensait cet homme s'en serait foutu comme de sa première chemise, pédalait dans la joie et le bonheur, même dans une sorte d'ivresse, heureux comme un enfant, joyeux sur son beau Pégaze vert métallisé. Les marches en forêt lui avaient donné une belle forme physique et en particulier des jambes d'acier. Alors il en profitait pour appuyer sur les pédales, sans retenue, sans compter sa peine, jusqu'à Chaon, puis tout droit sur Brinon sur Sauldre, le village de Raboliot, le braconnier si bien raconté par Maurice Genevoix. Et, après avoir traversé en souplesse le joli village, il pédalait encore plus vite jusqu'à Clémont, vent dans le dos, avec un gros braquet qu'il pouvait pousser sans trop de difficulté. Puis il prit la direction d'Aubigny-sur-Nère, monta la petite côte qui suit le giratoire à plus de trente à l'heure, et tourna sur sa gauche, direction Argens sur Sauldre, pour aller saluer le cher Franck Duret, ce constructeur génial, sorte de sorcier de la bécane de course et lui dire, les yeux embués « mon vélo est une pure merveille, beau comme une œuvre d'art, léger comme une plume, merveilleusement performant, formidablement efficace. Putain, merci monsieur Duret merci et bravo, ah oui une sacrée bécane ! ».

Franck Duret, surpris mais heureux et fier de ces beaux compliments qui lui allèrent droit au cœur, serra la main de Claudius avec vigueur et le remercia, ému, une larmichette au coin de l'œil.

## CHAPITRE CINQUIÈME

Parfait Callard, très bel homme de quarante-trois ans, brun, grand, mince mais athlétique, aux yeux noirs profonds, le visage anguleux aux traits fins, des rouflaquettes lui mangeant les joues, un petit diamant discret au lobe de l'oreille gauche, n'avait pas eu le temps de s'ennuyer depuis sa sortie de prison trois mois auparavant.

Mais alors pas le temps du tout !

Il avait cherché la trace du commissaire Claudius Dupeyron, ce salopard au prénom grotesque – et il savait de quoi il parlait en matière de prénom ! – qui l'avait fait injustement condamner à sept ans de prison, qu'il avait réussi, par son abnégation et sa volonté, à réduire à cinq ans, cinq longues et difficiles années.

Ca lui avait pris du temps à Parfait pour retrouver la trace de cet endoffé de flic, ce commissaire de malheur, qui avait brusquement démissionné de son poste et quitté Paris pour aller, on se demande bien pourquoi, habiter à la cambrousse dans une région complètement paumée, la Sologne, dont il n'avait quasiment jamais entendu parler. Souvigny-en-Sologne, là où il était venu crecher Dupeyron, putain, tu parles d'un bled à la gomme ! Le mec le plus célèbre de ce patelin, c'est un certain Eugène Labiche, auteur de théâtre paraît-il célèbre et qui en fut le maire ! Jamais entendu causer de ce patelin ! Franchement, s'appeler Labiche et être maire d'un bled en Sologne, le pays de la chasse, le pays des cerfs, des faons et des biches, il faut quand même le faire !

Parfait Callard faisait un peu semblant, en la circonstance, d'être un ignorant, un béotien, lui qui, au contraire, avait toujours aimé la poésie, le théâtre, la littérature, la philosophie et les choses intellectuelles. Par exemple, il savait très bien qui était Labiche et il aurait pu citer, comme ça, de but en blanc, s'il avait été à *Questions pour un champion*, plusieurs pièces de cet auteur de vaudevilles et de pochades, sachant même très bien que Labiche n'écrivait presque jamais seul mais toujours avec des co-auteurs. *Embrassons-nous Folleville*, *Un Chapeau de paille d'Italie*, *La Station Champbaudet*, *Le Voyage de monsieur Perrichon*, voilà ce qu'il aurait pu citer de mémoire, sans hésiter une seule seconde.

Mais il aimait bien jouer le rôle qu'on attend en général d'un manouche, d'un bohémien, d'un romanichel, d'un gitan, d'un yéniche – pour les *gadgés* c'est du pareil au même mais lui savait les différences – le rôle d'un rustre qui ne sait rien, n'a rien appris. Pour voir à qui il avait à faire, pour essayer de savoir ce que son interlocuteur avait dans le ventre. Grâce à sa longue et édifiante expérience, il ne se trompait pas très souvent et, au fil des années, il avait même acquit une assez belle technique pour détecter les imbéciles, les nuls, les gros cons, ceux qui pensent qu'un bohémien est par définition un ignorant et un malfaisant, qu'une personne à la peau noire est, par nature, un être fruste et primitif, qu'une personne venue d'Afrique du nord ou du moyen Orient est nécessairement un terroriste en puissance, qu'un électeur de gauche est obligatoirement un assisté et un fainéant. Et *tutti quanti* si l'on peut dire, avec dans leur pauvre petite tête tous les poncifs, toutes les idées reçues, tous les lieux communs, toutes les conneries possibles et imaginables de ceux qui croient se protéger en étant des gros minables « complotistes », admirateurs de Trump et de Poutine, probables nostalgiques du maréchal Pétain, et en votant pour les fachos, les graines de dictateurs, les Mussolini aux petits pieds, les séditieux, alors qu'ils ne font que créer ainsi les conditions de leur propre futur malheur, ce dont on se fout un peu...et de celui des autres, ce dont on se fout un peu moins...parce qu'on en fait partie, des autres ! Ah les braves gens !

Bref, Parfait Callard faisait souvent, par jeu, semblant d'être un manouche inculte alors qu'il savait énormément de choses.

À l'école il était toujours le premier de sa classe et de très loin et de très loin le plus travailleur. Dès l'école maternelle on lui avait fait sauter une classe et les instituteurs avaient même envisagé de lui en faire sauter une autre tellement il était brillant, au-dessus des autres, avant de se raviser devant les craintes formulées par ses parents, voire leur angoisse, devant les exceptionnelles qualités de leur fils, qui n'avaient d'autre explication que celle d'une sorte de confus et désolant obscurantisme.

Au collège, Parfait Callard, que ses copains avaient surnommé Fanfan sans que l'on sache exactement pourquoi, confirma totalement, se montrant le meilleur en tout, en français, en maths, en histoire-géo, en sciences naturelles, en dessin, et même en sport. Intelligent, malin, travailleur, patient, ouvert, calme et gentil, il était le préféré de ses enseignants, voire pour certains leur chouchou. Son avenir paraissait tout tracé, professeur agrégé, médecin, haut fonctionnaire,



avocat, ingénieur, chercheur. Il n'aurait qu'à choisir sa voie, forcément royale, le moment venu.

Mais les choses, comme cela arrive parfois, ne se passèrent pas comme on pouvait l'espérer.

Son père, Victor, un manouche très « typé voyageur », grosse moustache noire tombante à la Brassens, surnommé « Totor belles bacchantes », un homme à l'abord plutôt sympathique mais, en réalité très instable, facilement irritable et nettement plus porté sur le beaujolais que sur le travail, décida, sans même demander son avis à sa pauvre femme, qu'après avoir réussi le brevet Parfait devait apprendre un métier. Il n'était pas question, en effet, pour lui d'aller dans un lycée pour suivre des études générales – non mais, quelle idée à la noix, une idée de *gadgés*, une idée de bourgeois, pour sûr ! – et de se faire nourrir « jusqu'à des vingt ans ou plus » si après il continue à étudier, alors qu'il ne rapportera pas un sou vaillant à la maison. Pas de ça chez nous !

Parfait en fut navré et malheureux et il en voulut beaucoup à son géniteur dans son for intérieur, mais, prenant sur lui en silence, il n'eut pas d'autre choix que de se plier à l'oukase paternelle, malgré l'aide que ses professeurs essayèrent de lui apporter avant de devoir renoncer, désespérés, devant l'attitude butée et même parfois menaçante de monsieur Callard.

Parfait fut inscrit presque contre son gré dans un centre de formation d'apprentis afin d'apprendre le métier de serrurier, Totor belles bacchantes pensant secrètement, après avoir vu à la télévision *Le Voleur*, un film de Louis Malle avec Jean-Paul Belmondo, que ce serait le meilleur moyen pour que Parfait devienne un excellent *tchoraveur*, un cambrioleur de talent, un monte en l'air de qualité parce que « ça c'est un métier d'homme libre, c'est un boulot de manouche, un taf digne d'un membre de la communauté des gens du voyage ! ». Où va parfois se nicher le sens de la dignité ?

Puis à seize ans, son CAP en poche, Parfait fit l'apprenti – en fait il faisait quasiment tout le boulot – auprès d'Auguste Paccard, un serrurier ayant pignon sur rue, un type d'une cinquantaine d'années, pas très compétent, pas très futé, pas très sympathique et qui cherchait en permanence à arnaquer ses clients. Sa spécialité était, comme pas mal de ses confrères en serrurerie, les portes que l'on claque, fermées avec les clés laissées à l'intérieur. Un grand classique. Il allait jusqu'à prendre 3000 euros pour ouvrir la lourde et remplacer l'ensemble du

système de serrurerie, alors que ça lui coûtait moins de 200 euros de matériel et une petite heure de travail. Certaines personnes étant assurées pour ce type de sinistre, c'était, au bout du compte, une sorte d'arnaque indirecte aux assurances. Pour les clients, souvent des personnes âgées, c'était du vol pur et simple, une véritable escroquerie. Ces manières de se comporter de monsieur Paccard, profitant du malheur des gens, dégoûtaient littéralement le jeune Parfait.

Alors, le jour de ses dix-sept ans, il se barra de chez cet aigrefin, emportant avec lui tout l'argent liquide, un beau paquet, qui était dans le coffre – dont il avait retenu la combinaison en épiant le père Paccard à plusieurs reprises – ainsi que des tas de papiers, dont des factures « surfacturées », des plaintes de clients, des documents fiscaux, des relevés bancaires, se disant que ça mettrait ainsi le serrurier en difficulté, l'empêchant, le nez dans son caca si l'on peut dire, de « porter le pet » contre son apprenti.

Parfait en profita par la même occasion pour se barrer de chez ses parents, sans aucun regret vis-à-vis de son paternel qu'il ne chercha jamais à revoir – Totor ne fit rien non plus pour revoir son fils, on était donc quitte – et sans tellement de regret vis-à-vis de sa pauvre mère qui, à ses yeux, n'avait jamais rien fait pour se révolter contre son connard et soulographe de mari et soutenir *a minima* son Fanfan comme toute maman digne de ce nom doit le faire.

Désormais orphelin dans sa tête et son cœur, libre comme l'air, il retrouva *illico* une âme de manouche et alla s'installer dans une aire de gens du voyage à Bezons, dont il avait entendu parler à la maison. Il y a là, route de Carrière, un espace dont le maire est très fier, des emplacements pour des dizaines de caravanes lesquelles, en principe, ne peuvent pas rester plus de dix mois... mais il existe, comme toujours, des possibilités d'accommodement avec la mairie.

Celui qui apparaissait un peu comme le caïd de cette espèce de camp de nomades – en réalité pas si nomades que ça – un certain Charles Winterstein, dit Gros Charlot – un cousin de l'ancien boxeur Pierre-Franck Winterstein, champion de France et d'Europe des poids moyens au début des années quatre-vingt – lui loua une petite caravane meublée pour une somme tout à fait modique parce qu'il avait autrefois connu Victor Callard. C'était bien le seul avantage que son paternel lui procura au cours de sa vie !

Au sein de l'aire de stationnement, chacune des 50 caravanes disposait d'un bloc sanitaire avec WC, douche et lavabo. Il y avait aussi des bornes

individuelles de branchement à l'eau et à l'électricité et des locaux à poubelles. Bref il y avait à Bezons tout ce qu'il faut à un jeune homme de dix-sept ans pour vivre convenablement.

Parfait Callard devint rapidement le parfait manouche.

Il s'acheta un vélo et se transforma en commerçant colporteur, faisant du porte à porte pour vendre des petits objets d'art fabriqués par des collègues de l'aire de stationnement, des statuettes représentant des caravanes, des joueurs de guitare, des chevaux, des boîtes aux couleurs vives, de la dentelle, des couteaux au manche en bois ouvragé. Il gagnait gentiment sa petite vie, pouvait payer son loyer et manger à sa faim sans trop se fatiguer. C'était déjà beaucoup pour un petit gars comme lui.

Parallèlement il apprit la guitare avec des professionnels, résidant sur l'aire de stationnement et qui officiaient, chaque soir, dans des cabarets à Paris, des guitaristes de jazz manouche jouant avec talent et fougue tous les morceaux de Django Reinhardt, le génie, le plus grand guitariste de jazz du monde, aujourd'hui encore la référence alors qu'il est mort en 1953. À Bezons, Django était resté une sorte de dieu vivant. Il y avait parmi les guitaristes Bibi Reinhardt, un garçon d'une quarantaine d'années, le fils d'un petit cousin du maître, qui fut le plus patient des professeurs pour Parfait, très doué pour la guitare comme en toutes choses, mais qui avait déjà dix-sept ans ce qui est très – trop ? – tard pour commencer l'apprentissage d'un instrument de musique. Parfait aimait beaucoup jouer et il était travailleur. Il progressa ainsi rapidement, provoquant l'admiration de Bibi et des autres guitaristes qui, pourtant, en avaient vu d'autres !

Au bout de deux ans, Parfait accompagna Bibi et ses copains dans les cabarets, ce qui lui fit pas mal d'argent de poche, améliorant ainsi l'ordinaire et lui permettant de se payer une petite voiture d'occasion, bien pratique pour poursuivre son commerce en élargissant sérieusement la zone de chalandise.

Puis il se mit, vers l'âge de vingt-deux ans, comme pas mal de gens du voyage, qu'ils soient manouches, tsiganes, roms ou yéniches, à vendre des trousseaux comme on disait alors, des draps et des couvertures. Il devenait ainsi un « chineur de draps » comme on dit chez les gens du voyage. Il se fournissait chez un grossiste de Paris, dont l'entrepôt et les bureaux étaient sis dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement, Aram Papazian, un arménien d'origine, très sympathique, très volubile, qui avait sacrément bien réussi. Aram Papazian achetait de grosses

quantités de marchandise, draps, couvertures, dessus de lits, mouchoirs, dans l'Europe entière, en Italie en particulier, ce qui lui permettait d'avoir des prix très bas. Il revendait ensuite, avec un bénéfice – mais sans exagération, comme tout bon négociant qui veut durer – cette marchandise à des revendeurs indépendants, essentiellement des gens du voyage, qui eux se chargeaient d'aller la vendre, le plus cher possible, à des particuliers. Bref, tout ça faisait une belle division du travail et la chaîne fonctionnait correctement, tout le monde y trouvant à peu près son compte. La vente par correspondance puis Internet ont mis fin, radicalement, à ce système mais à l'époque, il y a environ vingt ans, il fonctionnait encore, même si les grandes surfaces avaient déjà bien entamé sa rentabilité.

Parfait, qui ne vendait que de la bonne qualité à des prix corrects, s'était fait une jolie petite clientèle dans tous les environs de Bezons. Ses clients étaient surtout des clientes et, très beau jeune homme comme il était et fieffé bonimenteur avec ça, il profita largement des faveurs de quelques-unes d'entre elles qui le faisaient venir plus pour la bagatelle que pour acheter de nouveaux draps. Il ne résistait pas beaucoup, le jeune Parfait, aimant bien faire plaisir à sa clientèle et aussi, il faut le dire, adorant faire l'amour, même si la cliente n'était pas toujours miss monde. Il eut ainsi bien des surprises. Certaines femmes, belles, étaient plutôt nulles dans un lit, passives, silencieuses, sans trop de réaction. D'autres, moins belles, étaient de formidables amoureuses, joyeuses, inventives, impudiques. Et puis, de temps en temps, rarement, les planètes étaient alignées et de très jolies femmes se montraient de superbes expertes dans le déduit. Parfait adorait ces moments de grâce, un peu miraculeux, même s'il savait, lucide, que sa jouissance n'était que physique, celle d'un jeune homme en permanence en rut en quelque sorte, correspondant à sa part de pure animalité. Il n'éprouvait pour aucune de ses conquêtes un vrai sentiment amoureux, même s'il avait pour toutes beaucoup de tendresse, ce qui lui évitait de trop s'attacher et il en était à la fois conscient et comme soulagé. Il devint ainsi, sans trop le vouloir et même sans trop le savoir, une sorte de spécialiste de la chose amoureuse, un séducteur particulièrement efficace et performant, une manière de Casanova du pauvre, de Don Juan à la petite semaine. Cette vie libre et libertine lui convenait.

Sa zone de chalandise recouvrait Bezons et Argenteuil dans le Val d'Oise, Houilles, Sartrouville, Carrières-sur-Seine, Montesson, Chatou, Le Vésinet, dans les Yvelines. Il avait au Vésinet, ville très chic, très classe, dans une somptueuse

maison près des Ibis, une cliente dont le mari était un célèbre animateur de télévision et qui, dans un lit, ne donnait pas sa part au chien...la cliente, bien sûr, pas l'animateur ! Ca lui faisait tout drôle de voir, le soir, le cocu célèbre à la télévision ! Il le saluait toujours par un « salut mon ami. T'as une sacrée belle femme, tu sais ! ».

Jamais il ne traversait la Seine pour aller à l'intérieur de la boucle, à Rueil Malmaison ou à Nanterre, dans les Hauts de Seine. Pour lui, c'était exclu, c'était un autre monde, il ne savait pas trop pourquoi, mais c'était comme ça. À chacun ses totems !

Il quitta sa petite caravane pour une beaucoup plus grande, luxueuse et confortable, située quelque dizaines de mètres plus loin, et qu'il acheta à Gros Charlot, qui lui fit un prix d'ami, le payant rubis sur l'ongle.

Vers vingt-sept ans, guitariste désormais accompli, Parfait abandonna le métier de chineur et toutes ses chères clientes, qu'il eut la délicatesse de prévenir. La tournée des adieux auprès de ces dames dura plus d'une semaine qu'il termina bien fatigué, bien usé et pour tout dire sur les rotules, teint blafard et bourses plates, après avoir beaucoup donné de sa personne. Il faut toujours respecter son public et bien traiter les gens qui vous aiment. Pour un artiste, c'est la moindre des choses !

Après avoir pris quelques jours de repos bien mérité et s'être refait en bonne partie la cerise, il passa la moitié de ses nuits dans les cabarets parisiens plus ou moins russes, avec Bibi Reinhardt, son professeur es guitare devenu son ami et Lolo Gargovitch, un hongrois faisant nostalgiquement pleurer son violon comme son compatriote, l'immense Yoska Nemeth. Le trio, yeux et cheveux noirs, petit diamant à l'oreille, colliers et bracelets en or, était habillé « folklore tzigane » si l'on peut dire, chemises rouge vif, pantalons bouffants noirs et bottes assorties. Il était parfaitement raccord avec le décor clinkant des cabarets. Les trois musiciens pouvaient passer, d'une seconde à l'autre, en fonction de la demande des clients, du jazz manouche et jouer *Nuages*, *Minor Swing*, ou *En Verdine*, les morceaux que Django jouait naguère avec Stéphane Grappelli, au folklore tzigane et enchaîner *L'Alouette*, *les Yeux Noirs* ou des *Czardas* avec la même virtuosité et le même plaisir. Pour faire jouer le morceau qu'ils voulaient, les clients mettaient des billets dans la poche des musiciens, cette manne dépassant la plupart du temps le montant du cachet versé par le cabaret pour la soirée. Il arrivait que des clients attablés invitent le trio à boire une bouteille de

champagne en toute fin de soirée. C'était fort apprécié par les trois amis. Il arrivait aussi parfois que des tables de dames fassent venir le trio pour boire un verre et qu'en fonction des affinités Parfait, Bibi ou Lolo, tous trois célibataires donc libres, reparte avec telle ou telle cliente pour poursuivre la soirée, voire plus si affinités. À ce petit jeu Parfait était souvent gagnant, même s'il lui est arrivé de le regretter en découvrant, le lendemain matin, dans le lit, le visage de son amante de la nuit nettement moins attirant sans aucun maquillage !

Les années passèrent ainsi, des années que Parfait Callard aima beaucoup vivre, des années dans l'insouciance de sa jeunesse, des années libres et charmantes. Il continuait d'habiter dans sa grande et confortable caravane de Bezons, installé désormais à demeure, dans laquelle il se sentait bien, un voyageur sédentaire en quelque sorte.

Un matin, tôt, des policiers en nombre envahirent l'aire de stationnement, à la recherche de bijoux volés. Ils embarquèrent *manu militari* Gros Charlot et questionnèrent tous les habitants des caravanes. Parfait, qui dormait en général jusqu'à midi, compte tenu de ses nuits dans les cabarets, fut réveillé en sursaut par des coups intempestifs à sa porte. Il alla ouvrir, de fort mauvais poil, à ces gens qui le dérangeaient dans son sommeil. Il ne fut pas du tout aimable en répondant au jeune lieutenant de police, plutôt pète-sec, qui le questionnait sur son emploi du temps de la veille, sur ses moyens d'existence, sur ses relations avec Gros Charlot etc... Le lieutenant Minardi, excédé par le ton de Parfait, qu'il qualifiera dans son rapport de geignard et peu coopératif, décida de l'embarquer au commissariat afin de poursuivre l'interrogatoire. Parfait protesta avec véhémence, ce qui ne changea rien. Et au commissariat, devant la révolte de Parfait qui n'admettait pas d'être traité comme un gangster alors qu'il était un bon citoyen, un commandant de police le plaça *illico* en garde à vue.

« Monsieur Parfait Callard, il est 11 heures et 4 minutes, vous êtes placé en garde à vue, vous pouvez faire venir un médecin et un avocat et vous pouvez téléphoner à la personne de votre choix. Si vous n'avez pas d'avocat, nous pouvons en désigner un d'office que vous choisirez parmi ceux de permanence aujourd'hui. Si vous ne choisissez pas nous désignerons nous-mêmes votre défenseur. À partir de maintenant vous pouvez garder le silence jusqu'à l'arrivée de votre avocat. ».

Eh bien, mesdames et messieurs, qu'on se le dise, innocent ou pas, bon citoyen ou pas, bon contribuable ou pas, ça fout un peu la trouille ce genre de

situation. La machine judiciaire se met brutalement en marche et Parfait eut peur de se faire broyer s'il continuait à vociférer. Surtout lui, un manouche, un bohémien. On sait bien que la police, la *crissine*, n'a jamais pu blairer les gens du voyage, ces SDF avant la lettre, ces voleurs de poules, ces voleurs de cuivre, ces ravisseurs d'enfants ! Alors il décida de ne plus dire un mot. Lorsque, près de deux heures plus tard, arriva, le visage perlant de sueur, une jeune avocate, blonde, plutôt mignonne et bien intentionnée, il se contenta de lui dire : « Mademoiselle, je ne sais pas ce qu'on me reproche. Je n'ai rien fait de mal. Je suis un bon citoyen. Mais je suis un manouche, un bohémien et j'habite dans une caravane. Je suppose que ça suffit à la police pour faire de moi un gangster. C'est honteux ! C'est une ignominie ! Voilà ce que j'avais à dire. Maintenant je me tais ! ». La pauvre avocate débutante ne sut pas trop comment réagir. Elle essaya de poser quelques questions mais, devant le mutisme buté de son client, elle renonça à poursuivre la discussion et s'en fut parler au lieutenant Minardi.

Moins d'une heure après, Parfait Callard fut libéré et put rentrer chez lui après avoir signé une déposition qui indiquait sobrement ce qui s'était passé, ainsi que les protestations du gardé à vue que sa défenseure avait relaté avec précision. Parfait prit le temps de lire en détail et, satisfait de ce qu'on lui proposait, signa. Puis il remercia maître Delphine Déricourt, qui lui remit sa carte professionnelle, rentra prestement chez lui sans demander son reste, pour finir enfin sa nuit de sommeil.

Quelques jours plus tard, en vidant les poches de sa veste à emporter au pressing, il retrouva la carte de son avocate et se décida à l'appeler pour la remercier avec un peu plus d'empressement qu'il ne l'avait fait au commissariat. Elle avait tout de même réussi, la jeune avocate, à inclure les récriminations de son client dans la déposition et à impressionner les policiers en les menaçant de porter plainte pour violation des droits de l'homme, devant la justice française et devant le Cour de Justice Européenne. Parfait trouvait qu'elle s'était rudement bien défendue, la miss Delphine, et avait rudement bien défendu son client.

Un entretien et deux diners plus tard, Delphine et Parfait étaient amants. Leur liaison durera quelques mois, puis Delphine se lassera de l'emploi du temps de son amant musicien, qui les empêchait de se voir beaucoup, leur interdisant à coup sûr de vivre ensemble. Elle quitta Parfait sans trop de regrets, après lui avoir écrit une longue lettre. Parfait, un peu surpris, en fut très malheureux. Pour

la première fois, une femme, à laquelle il était attaché, amoureux même peut-être, le quittait, le laissait seul avec sa peine, l'abandonnait. La musique et le soutien de ses amis n'évitèrent pas à Parfait de vivre une période triste et malheureuse mais empêchèrent probablement une grosse déprime, voire pire.

Lorsque survint, quelques années plus tard, l'affaire du hold-up de l'agence du Crédit Agricole de Carrières-sur-Seine, Parfait Callard menait une vie tranquille et rangée, la vie d'un guitariste écumant les cabarets la nuit pour gagner sa vie et donnant l'après-midi des cours de guitare à des jeunes de la région. Il faisait payer ses prestations un prix plutôt élevé aux parents financièrement à l'aise et pas élevé du tout aux autres. Par principe, il ne faisait rien gratuitement, considérant de façon simple, que tout travail mérite salaire mais il avait à cœur d'aider les jeunes les plus démunis, en leur donnant, à un prix dérisoire, accès à la musique, accès à la culture.

Bref, Parfait Callard était un mec bien.



## CHAPITRE SIXIÈME

Parfait Callard avait loué un petit appartement meublé à Sully sur Loire, département du Loiret. C'est une jolie petite ville en bord de Loire, comme son nom l'indique, où se mire dans l'eau un magnifique Château ayant appartenu à Maximilien de Béthune, devenu duc de Sully, le collaborateur préféré d'Henri IV, à une vingtaine de kilomètres de Souvigny, là où crèche l'ex commissaire Dupeyron.

Parfait Callard ne manquait pas d'argent. Pendant son séjour en prison, il avait vendu un bon prix la caravane de Bezons – avec tout ce qu'il y avait dedans, y compris ses guitares – ce qui, avec l'argent qu'il avait sur son compte bancaire représentait un joli paquet, qui, en outre, avait fait quelques petits avec les intérêts, même si son banquier était un bon gros rapace, comme tous ses collègues dont, au fond, c'est le métier.

Mais la prison, comme elle le fait, hélas, avec une majorité de prisonniers, change toujours son homme et le change même parfois radicalement, on le sait bien.

Et Parfait, considérant qu'on l'avait condamné comme un voleur ayant commis un holdup à main armée, décida de se comporter en voleur commettant des holdups à main armée. Une sorte de loi du talion, œil pour œil, dent pour dent, façon Parfait Callard ! Une manière assez étonnante et paradoxale de parallélisme des formes, dirait un juriste !

C'est ainsi qu'il réalisa avec brio et discrétion, armé d'un pistolet en plastique noir acheté dans un magasin de jouets, quelques holdups chez des commerçants de la région, dans des villages éloignés où, vêtu de cuir, intégralement casqué de noir, il se rendait en moto, plaque d'immatriculation habilement dissimulée sous de la boue séchée.

Deux brasseries, un vendeur de meubles, deux bijoutiers, un fleuriste, trois supérettes, un quincailler, un marchand de vins et spiritueux, furent ainsi gentiment et paisiblement dévalisés, de façon très professionnelle, le soir à la fermeture du magasin lorsqu'il n'y a plus aucun client et que la caisse est bien pleine, sans laisser aucune trace d'aucune sorte, sans susciter aucun témoignage,

parfaitement insoupçonnable.

Les différentes brigades de gendarmerie se perdaient en conjectures, comme on dit, n'ayant même pas le réflexe de se coordonner, même pas celui de s'informer. Ils piétinaient donc allègrement, les pauvres enquêteurs, ce qui permettait au sieur Callard de vaquer tranquillement à ses obligations, toutes désormais tournées vers un unique but, un objectif prioritaire, son graal : se venger de ce fumier de Dupeyron, de cette ordure de commissaire de police qui lui avait foutu sa vie en l'air alors qu'il n'avait rien fait de mal, le faisant payer pour un autre parce qu'il devait vaguement ressembler au vrai coupable et qu'il avait déjà eu affaire à la police quelques années auparavant, les planètes pour une fois toutes bien alignées, les salopes, mais à son détriment.

Chienne de vie !

Tout s'était enchaîné par la suite et Dupeyron avait eu beau jeu de ressortir le passé pas toujours très net, loin d'être parfait, c'est bien le cas de le dire, de Callard, qui avait été mis en garde à vue il y a quelques années dans le cadre d'un vol de bijoux à Bezons et qui s'était mal comporté avec l'autorité. Et surtout, surtout, ses origines, lui le manouche, le bohémien, le gitan, le voleur de poules, qui vit dans une caravane, enfin vous voyez quoi, tous des voyous ces gens qui vivent entre eux dans des camps de nomades, qui refusent de s'intégrer à notre société, qui vivent en marge, des rebelles quoi !

En tous cas c'est ce qu'avait cru Parfait Callard sur ce qu'aurait dit le commissaire Dupeyron à l'époque pour le discréditer et le faire plonger. C'est, en tout cas, ce que son avocat, maître Bavasson, un défenseur commis d'office – son ancienne amante maître Delphine Déricourt ayant refusé mordicus et sans explication de le défendre, l'abandonnant ainsi une deuxième fois ! – lui avait dit, chargeant à mort le commissaire Dupeyron afin, pensait-il, de diminuer un peu sa propre incapacité, son impéritie d'avocat, et disons-le tout de go, sa crasse nullité.

Callard, bien seul dans cette galère, n'avait eu d'autre choix que de le croire, cet avocat de malheur. Comment faire autrement ? Pourquoi douter de son défenseur même si ce cher maître Bavasson ne lui inspirait pas une confiance totale, avec son air constamment navré, déconfit, comme victimaire ce qui n'est pas banal tout de même pour quelqu'un chargé de défendre vos couleurs !

Bref, Parfait Callard avait été mis en prison dès la fin de sa garde à vue, les

faits que la police lui reprochait, attaque à main armée, paraissant suffisants au parquet pour une immédiate incarcération.

Le procès qui, assez rapidement, s'ensuivit ne fut qu'une formalité pour la cour d'assise de Versailles Deux témoins parfaitement dignes de foi, des bons citoyens, sans casier judiciaire, des bons contribuables, des bons pères de famille, des gens honorables tout à fait propres sur eux, confirmèrent à la barre, sous serment, leurs dépositions faites lors de l'instruction : ils reconnurent formellement ce monsieur Callard lors de la tentative de holdup de l'agence du Crédit Agricole de Carrières-sur-Seine. Un des témoins était un agent de la banque, l'autre un client venant de sortir et stationnant dans la rue. Les deux furent péremptoires, sans la moindre hésitation, lors de l'opération de « retapissage » dans les locaux de la police : oui c'est bien monsieur Callard qui a commis le hold-up, une arme à la main ! C'est lui, je le reconnais formellement, non je n'ai aucun doute !

Parfait Callard pensa que le vrai coupable devait être également « un voyageur », ressemblant à « un voyageur » et donc, forcément, lui ressemblant, chevelure noire, teint mat, yeux noirs, rouflaquettes, diamant à l'oreille. Il n'en voulut pas outre mesure aux témoins, pensant qu'ils étaient les malheureux jouets de leurs propres préjugés.

Parfait Callard, devant la cour d'assise, cria son innocence, avec une fougue un peu désordonnée et un ton vif souvent acerbe qui se retournèrent, en définitive, contre lui.

L'affaire fut pliée « en deux coups les gros » comme on dit à Lyon et peut-être ailleurs, par le jury qui délibéra en un moins d'un quart d'heure, ce qui est statistiquement rarissime, quasiment un record à faire figurer dans le book du même nom : Parfait Callard coupable, à l'unanimité du jury, condamné à sept ans de prison comme l'avait réclamé le procureur quelques heures auparavant, devant des jurés qui buaient ses paroles. Pas de circonstances atténuantes, aucune ! Non mais ! Sans évidemment l'exprimer publiquement, chaque juré pensa intimement : pas de pitié pour un homme sans foi ni loi, un bohémien, un manouche, un gitan, un rebelle, un moins que rien qui recommencera, c'est couru d'avance, à la première occasion !

Sept ans de cabane !

Putain au départ ça fait peur !

Callard eut l'impression que sa vie venait de prendre un sacré vieux coup. Alors il réfléchit, il médita, en essayant de rester lucide, ce qui n'était pas simple compte tenu du parpaing qu'il venait de prendre derrière les oreilles ! Il pesa le pour et il pesa le contre. Etre libéré le plus rapidement possible, pour aller régler son compte à ce salopard de Dupeyron, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. C'est sûr. Il n'y a pas de doute à avoir. Oui, d'accord, peut-être, mais en faisant le lèche-botte, le lèche-cul, le toutou, le prisonnier modèle, pas un mot plus haut que l'autre. « Pouah, je ne suis pas une larve, un cloporte ! Je ne veux pas me dégoûter ! Je veux pouvoir me regarder dans une glace, moi le bohémien, le voyageur, l'homme libre ! ». Ce fut – exactement comme pour le commissaire Dupeyron avant sa démission – un drôle de tracassin dans sa tête, « une tempête sous un crâne », comme le Jean Valjean des *Misérables* de Victor Hugo lorsqu'il se demande s'il doit aller sauver Cosette, comme il l'a promis à Fantine, sa mère mourante ou bien ne rien faire afin de ne pas se découvrir au risque d'être pris et de devoir retourner au bagne. En somme, l'honneur ou la liberté.

Parfait Callard, après une nuit entière d'hésitation, décida de privilégier ce qu'il considérait comme son honneur personnel que Dupeyron avait souillé. Il fallait tout faire pour être un prisonnier modèle afin de sortir le plus vite possible de sa foutue prison et aller coller une balle dans la tronche de cette ordure de flic raciste.

C'était devenu son seul crédo, son unique espoir, sa bouée de sauvetage. Jouer le jeu, simuler, mentir, cacher sa haine pour assumer sa vengeance, le moment venu, comme savent fort bien le faire, hélas, ces fumiers de djihadistes « dormant », pour faire croire qu'ils sont inoffensifs.

Il pensa, Parfait, un moment à s'évader, comme Edmond Dantès le fit du château d'If. Il réfléchit à un scénario et pensa que c'était possible de se faire la malle par le moyen d'un transfert à l'hôpital. Il avait vu ça dans un film où le personnage du prisonnier faisait semblant d'avoir une grave crise d'appendicite. Mais il se ravisa très vite car lui, contrairement au futur comte de Monté Cristo, n'était pas condamné à perpétuité. Loin s'en fallait. Sept ans, c'est horriblement long, bien sûr, mais à son âge ce n'est pas le bout du monde. Son avocat, ce gros nul de Bavasson, lui avait dit que s'il se comportait de façon exemplaire, il pourrait probablement sortir au bout de cinq ans voire un peu moins, les prisons étant complètement saturées.

Alors Parfait Callard avait décidé d'attendre. Cinq ans voire un peu moins cela

lui avait paru presque raisonnable, en tout cas faisable, atteignable, à sa portée. Dès lors, quelque part un peu rasséréné, et formidablement motivé par sa future vengeance qui paraissait ainsi accessible, il attendit. Avec patience. Calmement.

Il fut un modèle de prisonnier, comme tous les directeurs de prison en rêvent, toujours obéissant et satisfait de tout, disponible, bon camarade...bref, en cette occurrence, Parfait porta parfaitement son prénom. Il se comporta très gentiment avec Baptiste Saillant, son compagnon de cellule, un brave garçon un peu simplet qui était là pour avoir frappé son patron, un type violent, autoritaire et méprisant, lequel l'avait, c'est en tout cas ce qu'il disait, traité comme un esclave pendant des années. Le patron en question avait eu la mâchoire fracturée et avait passé des semaines à l'hôpital, la gueule en biais pour le reste de sa vie. Callard pensait que c'était bien fait pour son matricule à cet enfoiré de négrier !

Parfait Callard s'occupa de la bibliothèque avec méticulosité, il travailla avec soin à l'atelier où il fabriquait de loin les plus jolies fleurs artificielles, il éteignait le soir sa lampe avant même le couvre-feu, il trouvait la nourriture tout à fait acceptable, il était poli voire obséquieux avec les matons et le directeur qui en étaient très flattés. Une image vous dis-je !

Comme quoi la motivation pour atteindre un objectif est un sacré moteur du comportement humain. Des tas de prisonnier se laissent aller en prison parce qu'ils n'ont pas de vrai but après la sortie, rien de prévu qui soit tentant, rien à faire de jouissif.

Parfait Callard, lui, jouissait déjà en pensant à sa vengeance, au visage déformé du commissaire Dupeyron le regardant avec effroi, lorsque la balle lui transpercera la tronche de part en part, du front à la nuque ! Ca sera bien fait pour sa sale gueule à ce salopard qui l'a insulté, humilié, trainé dans la boue parce que bohémien, ce qui lui fut bien pire à supporter que d'être accusé à tort de ce qu'il n'avait pas fait.

Pour lui, c'était comme l'affaire Dreyfus, coupable parce que juif. Ou que l'affaire Calas, surtout l'affaire Calas d'ailleurs parce que le nom est presque le même. Calas coupable parce que protestant ! Et Callard coupable parce que manouche !

Heureusement qu'il y avait eu l'immense star Emile Zola pour aider Deyfus à être innocenté et le vénéré Voltaire pour réhabiliter la mémoire de Calas. Mais pour lui, derrière, il n'y avait personne, absolument personne, pas d'écrivain

célèbre, rien. Le vide, le néant, la totale solitude.

Alors Callard décida que seul, démuni et nu, il résisterait à tout afin de quitter ce cloaque le plus vite possible et aller venger son honneur. Il pensait chaque matin à la pièce de Corneille *Le Cid* qu'il avait adoré étudier à l'école où il était toujours et de loin, nous l'avons raconté, le meilleur en français et se mettait en train en se répétant à l'envi, prenant le ton des comédiens de théâtre : « Va cours vole et nous venge ! »

Le 18 avril, en se réveillant, Callard s'écria « Bonne fête ! Eh oui aujourd'hui c'est ma fête, c'est la Saint Parfait ! ». Baptiste Saillant, son compagnon de cellule, un peu diminué de la tête, nous l'avons dit, n'en fut pas étonné le moins du monde et n'eut aucune réaction. Callard, garçon sensible et délicat, en fut un peu déçu.

Cette petite histoire n'a pas grand intérêt racontée comme ça. Le 18 avril, comme chaque année, jour de la Saint Parfait, c'est la fête des mecs qui se prénomment Parfait. Enfant, Callard avait connu un monsieur, ami de son père, qui faisait cela...alors qu'il se prénommaît Gustave ! Eh oui, il disait le 18 avril au matin, s'adressant à la cantonade « aujourd'hui, c'est la Saint Parfait, c'est ma fête ! ». On lui répondait invariablement « Ah bon et en quel honneur, s'il te plaît ? » et il concluait invariablement « Parce que je suis parfait ! ». Et tout le monde riait de bon cœur.

C'est en pensant à son ami, aujourd'hui décédé que le père de Callard – lui aussi décédé – eut l'idée saugrenue, malgré les hésitations légitimes de sa chère épouse qui voulait l'appeler Emile, comme son père, de le déclarer à la mairie sous le prénom de Parfait, petit nom pas tellement facile à porter et, le moins que l'on puisse dire, suranné, ringard, voire obsolète et même pire !

Et puis Callard s'était habitué à son prénom, au fil des années, n'ayant d'ailleurs pas tellement le choix. Il faut dire que ses copains l'appelaient toujours Fanfan, pour des raisons peu claires dont il n'a plus trop le souvenir, ce qui seyait tout de même mieux à un jeune garçon que Parfait, prénom qui, il faut définitivement l'admettre, ne sied strictement à aucun être humain normalement constitué ! Mais aujourd'hui plus personne ne l'appelait plus Fanfan. Cela, pour lui, n'avait pas d'importance puisque de toute façon personne ne l'appelait jamais plus par son prénom. Les commerçants l'appelaient monsieur, un point c'est tout puisque c'étaient les seuls gens qu'il rencontrait.

Depuis sa sortie de prison, il n'était pas retourné à Bezons. Pendant son procès et sa captivité personne ne l'avait défendu et personne n'était venu le voir, comme s'il avait été un pestiféré. Ses anciens amis musiciens n'avaient pas donné signe de vie, pas plus que Gros Charlot, pas plus que quiconque. Tout seul, Parfait s'était retrouvé tout seul. Il avait pensé au début, encore plein d'illusion sur la nature humaine, que ses anciens amis, tous des gens du voyage, se faisaient discrets par précaution, pour ne pas le mettre mal à l'aise, pour ne pas donner raison à ceux qui l'avaient accusé. Constatant, un peu inquiet, cet assourdissant silence, il écrivit quelques lettres pour prendre des nouvelles de Bibi Reinhardt et de Lolo Gargovitch, ses deux collègues musiciens, de Gros Charlot, de sa maman, de quelques autres.

Il n'eut jamais aucune réponse de personne.

Il en fut d'abord surpris, puis déçu, puis mortifié, puis en colère, puis très en colère.

Puis, après le temps long de la colère, un temps qui fait mal, un temps qui abîme et qui rend mauvais, vint le temps de l'indifférence et même un peu plus tard le temps du « j'm'en foutisme ». Voilà, c'est exactement ça : Parfait, de plus en plus distant, en était arrivé à s'en foutre, à s'en contre foutre de ça et du reste ! Vous ne voulez plus entendre parler de moi, vous ne me connaissez plus ? Eh bien, c'est parfait. Je ne veux plus entendre parler de vous non plus. Je ne vous connais pas !

Et, imitant Jean Gabin dans *La Traversée de Paris*, le film d'Autant-Lara avec Bourvil, Parfait Callard déclama, du plus fort qu'il pouvait, faisant sursauter le maton qui passait dans le couloir : « Eh vous les affreux, je vous chasse de ma mémoire, j'veus balaie ! ».

## CHAPITRE SEPTIÈME

J'ai tout bien repéré, depuis des jours, pour aller surprendre ce salopard de Dupeyron, ce fumier de policier raciste qui m'a fait condamner parce que je suis un bohémien, un manouche, sans aucune preuve. Je dois faire attention parce que ce type, même s'il n'est plus commissaire en exercice, a dû conserver, comme une seconde nature, ses réflexes de flic et être en permanence sur ses gardes, prêt à se défendre. Mais, bon dieu, qu'est-ce qu'il est venu foutre en Sologne, une région où il n'y a que des étangs et des forêts, dans ce bled de Souvigny, un patelin où il n'y a rien, à part une église à l'ancienne et deux restos ? À force de l'épier, je sais ce qu'il est venu chercher dans ce coin perdu : il est tout simplement venu chercher la paix, la solitude, la liberté. Il se balade dans la nature des heures entières et fait beaucoup de vélo, des centaines de kilomètres par semaine.

Eh oui, je l'ai surveillé à maintes reprises afin de vérifier une chose essentielle : est-il armé ? Ma patience a payé et j'ai la réponse : lorsqu'il est habillé en cycliste, il n'emmène pas d'arme, étant suffisamment chargé comme cela avec, dans ses poches, une trousse à outils pour vélo, un pneu et une chambre à air de rechange, une petite pompe et son portefeuille, en plus des deux bidons remplis d'eau qu'il a sur la bicyclette. Je l'ai scrupuleusement observé à la jumelle lorsqu'il est dans son garage en train de se préparer pour une sortie. Donc il faut que je l'intercepte lorsqu'il est cycliste. Soit lorsqu'il part faire sa sortie soit lorsqu'il en revient. Et il est évident qu'il est fatigué lorsqu'il rentre, et même très fatigué après une sortie de trois ou quatre heures comme il en fait couramment. Il est donc moins vif, moins prompt à se défendre, en un mot moins dangereux pour moi.

J'ai réussi à me procurer une arme et des balles, sans trop de difficulté, auprès d'un mec d'Orléans, dans le quartier de *La Source*, qui en fait commerce presque ouvertement sans avoir le moindre ennui avec la maréchaussée. Cette dernière ne fait pas des masses d'efforts dans cette cité un peu interlope pour faire reculer les crimes, les délits et les innombrables incivilités ! C'est le moins que l'on puisse dire ! Comme dans pas mal d'endroits de France où la République ne met plus les pieds si je puis dire ! C'est incroyable si l'on veut bien réfléchir trois



secondes, ce qui n'est tout de même pas trop demander à un cerveau humain de moyenne cylindrée. Vous vous rendez compte ? Un mec comme moi, innocent mais condamné *recta* à sept piges de cabane parce que je suis manouche et, en parallèle, tous ces types qui trafiquent des armes et de la drogue, empoisonnant des milliers de jeunes gens, nourrissant les terroristes potentiels, jamais emmerdés par la maréchaussée, jamais emmerdés par personne ! Ce n'est pourtant pas tout à fait la même limonade ! Quelle injustice, quelle navrante absurdité !

On a beau dire, on a beau faire, on vit tout de même dans une drôle de saloperie de monde et dans un pays qui ne va pas très bien !

Mais après tout, en l'occurrence, cette situation m'arrange puisque je peux me procurer une arme sans la moindre difficulté. L'arme n'est pas une pétoire terrible mais elle suffira. C'est un Beretta 92D compact à dix coups. Du classique, pas trop lourd, pas trop encombrant et fiable. C'est ce que m'a dit le mec au crâne rasé avec des dents en or qui me l'a vendu et je n'ai pas de raison d'en douter. Je ne connais personnellement rien aux armes et, lorsque le vendeur me l'a mis dans les pognes, c'était la première fois de ma vie que je touchais à un revolver, un vrai, pas un jouet en matière plastique comme pour les holdups. J'ai toujours été un garçon paisible, un gentil, un non violent, vraiment, au plus profond de moi. Je veux dire avant de me retrouver en taule à cause de cet enfoiré de Dupeyron. Alors les armes ce n'est pas trop mon truc. Je vais devoir m'entraîner un peu si je veux pouvoir du premier coup trouer la peau à ce putain d'ex commissaire ! Il ne va pas falloir hésiter.

Pendant deux jours je suis parti dans les bois, tôt le matin, pour m'exercer avec mon Beretta. Je ne suis pas particulièrement doué mais, finalement, après quelques tirs un peu ridicules, à cause de la force du recul au moment du tir, que je ne m'attendais pas à être aussi violente, j'ai à peu près maîtrisé la chose. À la fin du second jour, après, au total, une petite centaine de tirs, je transperçais au beau milieu une feuille de papier punaisée sur un tronc d'arbre, à hauteur d'homme, à environ trente mètres. Alors un mec quasiment à bout portant ça devrait pouvoir aller ! En tout cas, heureusement que j'avais écouté mon vendeur et acheté, fort cher d'ailleurs, plusieurs boîtes de balles en même temps que le revolver !

Cette fois je suis prêt.

Dupeyron, tu peux faire ta prière, j'arrive !

Le moment tant attendu est enfin là, à portée de main.

Tel Edmond Dantès déguisé en comte de Monte Cristo, je vais pouvoir assouvir ma vengeance !

\*

Il est bientôt midi et demi.

Dupeyron va rentrer chez lui vers treize heures.

Sur la moto qui me conduit à Souvigny, alors que je devrais être heureux et déterminé, je ne sais pas trop pourquoi j'ai comme du vague à l'âme, une sorte de mal-être qui me chope et me travaille la tronche et l'estomac. Je n'ai jamais connu ce genre de sensation, alors, forcément, je m'inquiète. Il faut dire que je n'ai jamais buté personne et que, forcément, mon projet n'est pas anodin. Et oui, je vais tuer un être humain, lui ôter la vie, le faire disparaître de la surface de la terre. Je vais le stopper net dans son existence, comme un canard en plein vol stoppé par la balle du chasseur. Lui, peut-être, n'y verra que du feu, mort en moins d'une seconde, endormi définitif pour le grand sommeil. Peut-être content qu'on mette fin à une vie qui ne lui convient pas, dans laquelle il s'emmerde grave, une vraie vie de con, sait-on jamais ? Dupeyron a quitté son boulot de flic alors qu'il était reconnu et même renommé, presque célèbre. Alors pourquoi il s'est barré d'un coup, comme ça, tout seul, pour venir se perdre en Sologne, anonyme ? Peut-être a-t-il fait une connerie, un truc pas clair, une bavure ? Et depuis il culpabilise ? Ma propre condamnation le rend-elle malade toutes ces années après ? Ma balle dans la tronche va le délivrer si ça se trouve. Il n'ose pas se flinguer lui-même, par manque de courage et prie, chaque matin, pour que quelqu'un vienne le faire à sa place ! C'est ça ! Voilà j'ai trouvé. En fait il attend mon châtiment !

Je comprends, tout en roulant, que j'essaie de me rassurer, de me donner le beau rôle, de justifier ce que je vais faire, de légitimer mon crime. Et puis, deux secondes après, je comprends que ce sont des âneries que j'ai en tête, des balivernes, des carabistouilles. Un mec qui sort faire de longues sorties en vélo dans la campagne ne parait pas être quelqu'un au bout de son rouleau. Au

contraire, c'est sûrement quelqu'un qui aime la vie, la nature, l'exercice physique. Pourquoi il se ferait chier à faire plus de cent bornes sur une bécane s'il n'en éprouvait pas du plaisir. Un cycliste est un mec qui se fait plaisir en pédalant, un plaisir même un peu masochiste donc qui aime la vie. J'ai lu des trucs là-dessus ! Plus le mec fait des efforts plus ça lui procure du plaisir !

La boucle est bouclée ! Point à la ligne mon petit Parfait ! Tu te berlures en t'imaginant, comme un con, que tu vas faire ce que Dupeyron attend, espère. Faux, archifaux. Tu vas lui prendre sa vie, c'est tout. Sa vie contre quelques années de prison que tu as endurées alors que tu étais innocent...et qui sont derrière toi, passées, accomplies. Ce qui a été fait est fait. On ne peut pas recommencer. Hélas ! Rien ni personne ne me rendront les années perdues. Alors il ne faut pas en perdre d'autres !

Putain, je ne sais plus où j'en suis, assis sur ma bécane qui s'approche lentement de Souvigny ! Pourquoi ma tête est-elle assaillie par ces pensées à la noix ? Ce n'est pas le moment de mollir, Parfait ! Tu attends cet instant depuis des années, tu n'as vécu que pour ça, tu as joué, en taule, à l'esclave bien discipliné pour ça, alors merde, reprends-toi !

Je m'arrête, je descends, je pose la moto sur sa béquille, j'enlève le casque. J'ai la tronche trempée, comme si je venais de me laver les tifs. Ca bouillonne à l'intérieur. Je suis à la limite du malaise. Je m'assieds dans l'herbe. J'allume machinalement une Marlboro, pensant que ça va me remettre d'aplomb. Putain, c'est l'inverse, ça me donne envie de gerber. J'écrase la clope et me lève. Ca tourne un peu mais ça va. Allez Parfait, allez mon gars ! Je tente de me motiver. Mais ça tombe à plat. Ma voix est comme étouffée, presque inaudible même pour moi. Mes encouragements, d'un coup, me paraissent dérisoires, ridicules, inutiles.

Je sens bien que quelque chose s'est brisé, que c'est fini et je comprends que je ne tuerai pas Dupeyron. Ca m'ennuie et, exactement dans la même seconde, ça me soulage. Je ne suis pas un assassin, point à la ligne !

Voilà une chose de faite, si je puis dire.

Quelle est la suite ?

Bon, je me dis que je suis à Souvigny et que Dupeyron ne va pas tarder à rentrer sur son vélo. Alors je vais le rencontrer et lui causer du pays, lui rappeler

ce qu'il m'a fait, le culpabiliser, le rendre mal à l'aise, lui gâcher un peu la vie à cet enfoiré ! Que je ne sois pas venu pour rien, quoi !

Je m'approche de sa maison, je pose la moto derrière un gros arbre, j'enlève mon casque et viens sans faire de bruit à proximité du portail de bois. Je me cache derrière un muret qui ceint la maison d'à côté et j'attends. Il n'y a personne dans la petite rue. Un chien aboie, dans une villa pas très loin. Il fait son métier, ce con ! Mais il n'insiste pas.

Je n'ai pas à attendre bien longtemps. Dupeyron est un bon cycliste, régulier, efficace, qui accomplit ses parcours à peu près toujours dans les mêmes temps. Il débouche au coin de la rue. J'ai le palpitant qui s'emballe un peu. Il descend de sa bécane. C'est marrant un cycliste qui marche. Il est ridicule avec les cales sous les godasses qui le font se mouvoir comme un canard malhabile. On dirait qu'il marche sur des œufs ! Il s'appuie au portail de bois et enlève les chaussures qu'il remplace par des mules. Il s'essuie le front et boit le restant de la gourde qu'il a ôtée du porte-bidon sur le cadre du vélo. Il récupère quelques secondes qui me paraissent bien longuettes ! Je le laisse rejoindre le garage. Lorsqu'il est à l'intérieur, en train de commencer à se déshabiller, je fais irruption.

## CHAPITRE HUITIÈME

Parfait Callard fit irruption dans le garage de l'ex commissaire Dupeyron en train de se déshabiller. Du moins le crut-il, en eut-il l'illusion. En réalité, il entra dans ce garage plutôt calmement, presque intimidé, regarda son interlocuteur, lequel fut à peine surpris de voir quelqu'un entrer dans sa maison.

— Bonjour monsieur, que puis-je faire pour vous ?

Callard était décontenancé par la question pourtant bien banale de Dupeyron. Il hésita deux secondes, puis bredouilla.

— Vous êtes bien l'ancien commissaire Dupeyron ?

— Je suis l'ancien commissaire de police Dupeyron, en effet. Je répète ma question. En quoi puis-je vous être utile, cher monsieur ?

— Je m'appelle Callard, Parfait Callard. Mon nom vous rappelle-t-il quelque chose ?

— Je vous pose une question et vous me répondez par une devinette. C'est marrant là sur l'instant. Bon passons. Monsieur Parfait Callard dites-vous ? Non, comme ça, d'emblée, ce nom ne me dit pas grand-chose mais vous allez sûrement me rafraîchir la mémoire. Vous allez me raconter votre affaire. Mais d'abord, si vous permettez, je vais me changer sinon je vais prendre du mal, un chaud et froid comme on dit à la campagne ou un truc comme ça. J'ai beaucoup transpiré, vous comprenez ?

— Bien sûr, je vous en prie. Vous êtes chez vous.

— Vous êtes bien aimable.

Callard ne savait pas exactement comment se comporter en face de l'homme qu'il était venu exécuter d'une balle entre les deux yeux et qui, là, devant lui, paraissait si calme, presque avenant, quasiment urbain.

Dupeyron ôta son blouson qu'il posa délicatement sur le dossier d'une chaise puis vida les poches du maillot, tout à fait tranquillement, posa lentement le contenu sur un établi et, enfin, regarda Callard.

— Entrez, monsieur, s'il vous plaît.

Dupeyron entra dans la maison par une porte communicante avec la cuisine et se dirigea vers le salon. Callard le suivit en silence.

— Asseyez-vous. J'arrive dans cinq minutes. Je prends une douche et nous pourrons parler. En attendant, servez-vous à boire. Il y a ce qu'il faut sur le bar et dans la cave d'appartement. Servez-vous, je vous prie.

Et Dupeyron disparut dans le couloir qui le conduisait à la salle de bains. Callard était un peu perplexe, tout seul dans ce salon. Il lui suffisait de sortir le Beretta de la sacoche qu'il avait en bandoulière, d'attendre le retour de Dupeyron et de l'abattre comme prévu. Ce serait un jeu d'enfant ! L'autre ne semblait pas se méfier le moins du monde.

Callard s'approcha du joli bar noir et rouge, décoré avec des grappes de raisin dessinées sur le devant et entouré de hauts sièges de bois foncé recouverts de cuir rouge. Sur le zinc brique nickel il y avait une soucoupe remplie de noix de cajou et d'amandes grillées et une assiette avec des olives vertes. Dupeyron se prépare toujours un apéro avant de partir afin de le savourer à son retour, juste après la douche, sans rien avoir à faire. Décidément ce mec est un hédoniste ! Sur le mur, derrière le bar, il y avait un grand tableau représentant deux faisans dorés en pleine parade amoureuse. Juste à côté trônait un grand réfrigérateur à la porte en verre légèrement fumé, rempli de bouteilles de vins, de bière, de spiritueux de toutes sortes. Callard, qui s'aperçut qu'il avait plutôt soif, la bouche sèche due à l'émotion probablement, sortit une bouteille de bière Jenlain ambrée – il a toujours aimé cette bière du Nord – et prit un verre sur une étagère. Il alla s'asseoir au bar, sur un des hauts tabourets, versa sa bière et attendit celui qui devait être sa victime et qui était, pour l'instant, son hôte et un hôte fort obligeant. La bière était bonne, fraîche, goûteuse. Callard s'installa dans une douce quiétude, picorant des noix de cajou et des olives, tranquille, quiet.

La bière était quasiment terminée et les amuse-gueule avaient bien diminué lorsque Callard, sortant brutalement de la semi-torpeur dans laquelle il était, sentit qu'on lui appliquait sur la nuque quelque chose de dur et froid, du métal sans aucun doute. Putain, une arme !

— Monsieur Callard, je répète ma question mais ce sera la dernière fois : en quoi puis-je vous être utile ? Je me rappelle désormais, après avoir réfléchi, parfaitement de vous et de votre affaire. C'était il y a cinq ou six ans. J'ai tout

fait à l'époque pour vous aider parce que je n'ai jamais cru à votre culpabilité, mais j'étais tout seul. Mes supérieurs, le procureur de la République, le juge d'instruction, les témoins, le président du tribunal, les jurés, tous vous ont chargé à mort parce que certains d'entre eux vous pensaient sincèrement coupable à cause des deux témoins visuels tout à fait formels, d'autres, probablement les plus nombreux, parce que vous êtes un gitan, un manouche, un bohémien comme ils disaient. Je vous le répète, là, bien calmement, monsieur Callard, je n'ai rien pu faire. Vous n'êtes pas obligé de me croire mais c'est la vérité. Je suppose que vous êtes venu pour vous venger, pour me faire payer ce que vous considérez être une forfaiture et parce que je suis un salopard, un raciste, une ordure ? C'est ça ?

Callard était pétrifié, le canon froid de l'arme toujours sur la nuque, par le discours de Dupeyron. Il trouva quand même la force de répondre.

— Oui, vous avez tout pigé, monsieur le commissaire, je suis venu pour vous tuer. J'y pense depuis plus de cinq ans ! C'est vrai. Je pensais, au contraire de ce que vous dites, que j'avais été condamné à cause de vous, que vous m'aviez enfoncé la tête sous l'eau parce que je suis un bohémien. C'est ce qu'on me disait, vous comprenez...

— J'ai fait l'inverse monsieur Callard, exactement l'inverse. Qui vous racontait ça ?

— Mon avocat !

— Ah oui, je me rappelle ! Ce tocard de Bavasson, un nul et un con. Ah je comprends, il n'a jamais pu me blairer. Il y a eu tellement d'affaires dans lesquelles j'ai fait plonger ses clients. Il ne défendait à cette époque que des gangsters sans foi ni loi et il les défendait très mal. À la fin, ils étaient tous lourdement condamnés. Alors bien sûr, il m'en voulait beaucoup parce que j'étais efficace et même assez impitoyable. Il a voulu se venger à travers vous, en me désignant comme votre bourreau. Un piège un peu grossier. Ça ne m'étonne pas. D'ailleurs je vous signale qu'il a été radié du barreau il y a deux ou trois ans ce saligaud de Bavasson. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Il faut me croire monsieur Callard.

— Pourquoi vous ne m'avez jamais rien dit à l'époque, à moi, directement ?

— Ma hiérarchie m'en aurait beaucoup voulu et la justice aussi et je n'avais

pas besoin de ça pour faire mon boulot, croyez-moi ! Si vous saviez comme j'en ai bavé pour pouvoir faire mon travail de flic républicain, honnête et sans compromission. J'étais alors un peu un bohémien de la police, si je puis dire, un rebelle, un mec libre. Alors, c'est vrai, je n'ai pas cherché à vous parler pour vous dire ce que je pensais. Mais c'était impossible pour moi et ça n'aurait rien changé au cours des choses. La machine judiciaire, quand elle est lancée, personne ne peut l'arrêter. Et puis les années ont passé et je vous ai oublié. Monsieur Callard, je vous l'affirme, je n'ai jamais rien fait contre vous, au contraire. J'espère que vous me croyez. Si vous êtes venu pour me tuer et que vous pensez que je vous mens, eh bien faites-le, là maintenant et qu'on n'en parle plus ! Tenez, je vous donne mon arme. Vous me tirez une balle dans la tempe puis vous me mettez le revolver dans la main droite et vous effacez les empreintes. Vous sortez sans vous faire remarquer. On pensera que je me suis suicidé. Allez-y ! Allez, du courage nom de dieu !

Dupeyron tendit l'arme à Callard qui se retourna. Les deux hommes se regardèrent, se jaugèrent, s'interrogèrent sur ce qu'ils allaient dire, sur ce qu'ils allaient faire. Callard, troublé, ne prit pas le revolver. Dupeyron le posa sur le zinc à côté des olives, alla à la cave d'appartement, prit une bouteille de bière ambrée de Sologne qu'il déboucha avec son limonadier et vint tranquillement s'asseoir sur un tabouret à côté de son invité.

S'il n'y avait l'arme posée sur le zinc, juste entre eux, on aurait dit deux potes en train de boire un coup, deux vieux copains, deux amis.

— À la vôtre monsieur Callard !

— Santé monsieur Dupeyron !

Et les deux d'entrechoquer leurs verres de bière.

— Bon qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On s'entretue ou on va manger ?

Callard se demanda si c'était du lard ou du cochon. Il devisagea l'ex commissaire, lequel esquissa un petit sourire complice.

— Des asperges de Sologne, un reste de blanquette et quelques fromages de biquette, ça vous va ? J'ai un petit Cour Cheverny bien fruité qui ira pas mal avec. Je vous invite à déjeuner avec moi, monsieur Callard. Vous serez mon premier invité depuis plusieurs semaines. Vous ne voulez plus me tuer. Ca se fête non ?



Parfait Callard était complètement perdu. Il hésita quelques secondes avant de répondre machinalement :

— D'accord, avec plaisir. J'ai une faim de loup et j'adore la blanquette !

— À la bonne heure ! Mais est-ce à dire que vous n'aimez pas les asperges ?

— Non, non, c'est pas ça, j'aime beaucoup les asperges mais alors la blanquette, je m'en ferais péter la sous-ventrière !

— Oh j'aime bien l'expression. Très joli monsieur Callard ! Bon assez causé, maintenant on passe à table !

Dans la cuisine, Dupeyron mit la blanquette à réchauffer, prépara une petite sauce pour les asperges, crème fraîche, mayonnaise, persil et jus de citron, sortit les fromages de leur cage dans la véranda et déboucha une bouteille de Cour Cheverny blanc. Callard, à la demande de son hôte, mit la table, en tâtonnant un peu dans les placards et les tiroirs pour trouver verres, assiettes, couverts et serviettes. Et les deux hommes commencèrent à manger avec appétit, l'un et l'autre soulagés. Le vin blanc, vif et frais, accompagnait fort bien les grosses asperges tendres et croquantes, dont la saveur était magnifiée par la sauce simple et délicate. La blanquette, que Dupeyron fait préparer par son artisan boucher, était parfaite, le veau tendre et goûteux, les petites carottes et les oignons de printemps étaient croquants, le riz parfaitement à point. Quant aux fromages de chèvre, ils allaient du frais au presque dur, à la saveur rustique de bergerie et la deuxième bouteille de Cour Cheverny fut bienvenue pour les soutenir.

— Ca te plait ?

— Je me régale, tu sais !

— Alors c'est parfait !

— Ah non, Parfait c'est moi !

— Eh oui, c'est vrai ! Moi c'est Claudius mais mes amis m'appellent Dudu.

— Alors merci Dudu pour ce superbe repas.

C'est ainsi que Claudius Dupeyron, ex commissaire de police retiré des voitures et Parfait Callard, ex taulard d'origine manouche, dans cette cuisine solognote qui sentait bon la belle nourriture et le vin de qualité, étaient en train de devenir les meilleurs amis du monde, des amis « à la vie, à la mort ». Ils n'avaient même pas besoin d'en parler. Les choses se faisaient, là, évidentes, naturelles, comme si elles avaient toujours été prévues. Une sorte de coup de foudre d'amitié en quelque sorte.

— On va digérer un peu puis je t'emmènerai visiter le village. Il y a une jolie église. Et puis ce soir tu restes. On est des potes maintenant. On ne va pas se quitter comme ça. Tu dors dans la chambre d'ami. Tu es ici chez toi.

— Je n'ai rien pour la nuit...

— Il y a tout ce qu'il faut ici, pyjamas, brosses à dent, dentifrice et des habits de rechange. On ne se quitte plus mon Parfait ! On vient de se trouver, alors nom d'un petit bonhomme, on reste ensemble !

— D'accord. Je vais rentrer ma moto dans le garage.

— Je t'accompagne. On va fumer une cigarette d'abord.

Et les deux désormais compères, assis sur un banc de bois devant la maison, sous un magnifique cèdre bleu, fumèrent en silence en écoutant chanter les oiseaux.

— Dis, tu crois qu'on pourrait retrouver le mec qui a fait le holdup pour lequel j'ai été condamné ?

— Oh là, je n'en sais rien du tout. À l'époque le procureur et mon patron m'ont interdit de poursuivre les investigations dès qu'on a eu les deux témoignages oculaires et donc toi comme coupable. Alors l'enquête n'a pas été bien loin. Personne n'a creusé d'autres pistes. C'est fini tout ça, tu ne crois pas ?

— Non Dudu, non. Putain j'ai fait quasiment cinq pages de placard alors que je suis innocent. Les faits ne sont pas prescrits. Je veux qu'on me rende mon honneur !

— OK ! Ne te fâche pas. Après tout on peut toujours essayer.

— Avec ce que tu as dit tout à l'heure on peut avoir l'impression d'un petit complot, tu ne trouves pas ?

— Pour te faire tomber ? Je ne vois pas bien...

— Non Dudu mais peut-être pour empêcher quelqu'un d'autre de tomber !

— Qui ? Un mec de l'entourage d'un ponte de la police ou de la justice, je ne vois rien d'autre.

— Oui, quelque chose comme ça. Et on trouve des témoins qu'on achète ou sur lesquels on exerce une pression, on ressort mon petit dossier de garde à vue et, hop, le tour est joué. Et toi on t'empêche de faire ton boulot.

— C'est plausible. Mais aujourd'hui je ne suis plus qu'un flic en disponibilité et je ne peux rien faire...

— Au contraire Dudu, au contraire ! Tu es un homme libre, tu n'as plus de hiérarchie et tu peux agir.

— Oui, bien sûr mais si je veux toucher ma retraite de flic dans quelques années, il ne faut pas que je fasse des conneries. Je ne peux pas bouger une oreille. On me foutrait à la porte de la fonction publique sans droit à retraite et je serai Grosjean comme devant ! Je ne peux pas me permettre. Mais je vais t'aider puisque tu y tiens et que tu es désormais mon ami et puis, je vais te dire, ça me permettra de régler quelques vieux comptes. Mais, au moins dans un premier temps, on va œuvrer dans la discrétion, style « vengeur masqué », quoi, tu piges ?

— Ah je pige super bien ! Ca me botte comme ça !

— On enquête, on fouille, on cherche, on prend le temps et on découvre ce qui s'est passé. Quand on en est sûr, avec les preuves et tout le toutim, on fait surgir la vérité.

— Et on rétablit mon honneur et d'une certaine manière le tien !

— Putain, ouais, moi aussi ça me botte cette affaire-là. Allez, on va avoir du pain sur la planche. En attendant je t'emmène visiter Souvigny. Tu vas voir la petite église, elle est chouette avec ses fresques à l'intérieur et son caquetoire à l'extérieur. Un vrai petit joyau !

## CHAPITRE NEUVIÈME

On ne refait pas intégralement une enquête cinq ans après les faits, comme ça, d'un simple claquement de doigts, surtout si l'on n'a aucune compétence juridique pour le faire.

Dupeyron et Callard, quoiqu'ancien commissaire de police pour l'un et ancienne victime d'une erreur judiciaire pour l'autre, n'étaient plus, aujourd'hui, que des citoyens de base, des Français *lambda*, et n'avaient strictement aucun droit pour fourrer leur nez dans l'ancienne affaire du holdup de Carrières-sur-Seine qui, au demeurant, avait été jugée et pour laquelle le coupable avait été condamné et avait même désormais purgé sa peine. Ce coupable n'avait certes jamais reconnu les faits mais ensuite, dès sa condamnation, il s'était conduit de manière exemplaire et avait pour cela bénéficié d'une remise de peine. Un peu, au fond, comme s'il entérinait la condamnation, comme s'il acceptait le traitement qui lui avait été infligé.

Tout ça, d'ailleurs, si on réfléchit un peu, est assez curieux et finalement très humain. Si vous gueulez comme un veau que vous êtes innocent et que vous n'arrêtez pas de faire le tracassin en prison, on vous inflige toutes les sanctions possibles parce que vous êtes un fauteur de troubles, un être irrécupérable, un mauvais exemple pour les autres, un rebelle définitif. Si, au contraire, vous jouez le jeu, vous vous comportez bien, sans jamais vous plaindre, on pense que vous acceptez le verdict qui vous a condamné parce que vous êtes, évidemment, coupable de ce dont on vous a accusé.

Comme dirait l'autre, en réalité, dans le concret : « c'est totalement indémértable ! ».

\*

Les jours passèrent.

Parfait, heureux comme Baptiste, était resté vivre chez son nouvel ami Dudu,

en fait son seul et unique ami. Il n'avait pas remis les pieds dans son petit logement de Sully- sur-Loire et s'en portait fort bien. Pour tout dire il s'en foutait même un peu.

— Ca ne te dérange pas si je reste encore quelques jours. On est bien chez toi.

— Au contraire, camarade. Ca me fait plaisir. Tu restes autant que tu veux. C'est vrai on s'entend super-bien. On aime les mêmes choses. Tu es toujours content de tout.

— Tu es gentil. Bon alors je reste !

On ne parla pas du projet de retrouver le vrai coupable du holdup de Carrières-Sur-Seine. On évita soigneusement d'en parler. Pourquoi se gâcher la vie avec ça, pour le moment tout du moins ? Il y avait tellement d'autres choses à faire et autrement plus agréables.

En réalité, plus les jours passaient, plus les deux nouveaux amis se rendaient compte que leur projet était bien compliqué à mettre en œuvre qu'ils ne le pensaient au départ. Sur le principe, ça allait ! Mais concrètement, ce n'était pas la même limonade ! En effet, par où commencer ? Qui surveiller, suivre ou interroger ? Où chercher ? Aucun dossier n'était ouvert nulle part et on ne voyait pas à quel titre on pourrait procéder à une réouverture. Plus de cinq années étaient passées. À part Callard personne n'avait intérêt, aujourd'hui, à soulever le tapis pour voir les saletés qui étaient et sont encore dessous. Et Callard était un repris de justice avec un sacré beau pédigrée.

L'affaire semblait terminée, définitivement.

Point à la ligne.

Assis sur le banc devant la maison, à l'ombre du grand cèdre bleu, fumant tranquillement une Marlboro, les deux compères se décidèrent un jour à évoquer le sujet. C'est Claudius qui s'y colla en premier, sans grand enthousiasme.

— Tu vois, mon Parfait, il faut que je te parle sérieusement. Je retourne ton histoire de holdup dans tous les sens depuis plusieurs jours et même plusieurs nuits et j'en arrive à une conclusion certes pas très reluisante mais, je crois, tout à fait lucide.

— Dis donc tu causes sacrément bien quand tu veux...

— Ne te moque pas de moi...

— Non, non, je t'assure...

— Bon alors je poursuis. Il n'y a désormais, selon moi, plus rien à faire. Si tu avais clamé ton innocence sans désespérer depuis le début, tu aurais pu peut-être demander une réouverture de ton procès, à condition toutefois d'avoir des éléments nouveaux, des faits nouveaux inconnus du jury qui t'a condamné. Mais *primo* tu t'es conduit en prisonnier modèle et *deuxio* tu n'as rien de concret à présenter. Je suis désolé mais je te le dis sans ambages, je ne vois pas comment nous allons faire pour avancer. Ne serait-ce que le début du début. Par quoi commencer ? Je suis dans le bleu le plus total.

— Ne sois pas désolé, Dudu, j'en suis, hélas, au même point que toi. Moi aussi ça m'empêche de dormir cette histoire. Et comme toi je ne vois pas par où commencer. Alors, si le principal intéressé, moi, et un des flics qui s'occupaient de l'affaire, toi, se sentent impuissants c'est que c'est mort. Tant pis c'est la vie. Il va falloir oublier tout ça et passer à autre chose. Le passé est derrière nous. La page est tournée. On va regarder devant et basta ! Tu ne crois pas ?

— Ben si, je crois que tu as raison. On va oublier. Comme le chantait Brel « Tout peut s'oublier qui s'enfuit déjà. ».

— D'accord comme ça. Mais dis-moi, tu cites Brel. Tu aimes Brel, je ne savais pas ?

— J'adore tout ce qu'il a chanté, le grand Jacques. Les paroles magnifiques, d'une puissante poésie, les musiques superbes et cette fabuleuse interprétation. Putain quel talent il avait ce mec !

— C'est ton préféré ?

— Un de mes préférés. Il y a aussi Charles Trenet, Georges Brassens, Barbara et aussi Bécaud, Béart et plus près de nous Berger, Balavoine et Souchon. Et puis le génial Gérard Manset, inclassable, ailleurs, au-dessus peut-être.

— Je n'avais jamais fait attention, mais c'est dingue le nombre de grands chanteurs français dont le nom commence par B : Brel, Brassens, Barbara, Bécaud, Béart, Balavoine, Berger...

— D'autant qu'on peut ajouter Bashung, Bruel, Bourvil, Bachelet, Brant,

Bardot, Bénabar, Biolay, Brillant...

— Putain, comment ça te vient ! Bravo ! D'accord avec ce que tu as dit mais au moins pour Bruel, Bénabar, Biolay ou Brillant on n'est plus tout à fait dans la même la même catégorie que Trenet, Brel ou Brassens. Même pour Bashung, Brigitte et Mike Brant. Pourquoi pas Bézu ou Booba pendant que tu y es !

— Arrête de me faire marrer, j'ai les lèvres gercées ! Bézu c'était déjà cucul la praline et ringard à son époque. Quand à Booba on se demande ce qui l'emporte chez lui : sa nullité artistique ou sa connerie congénitale ?

— Moi je crois que ça se cumule : il est nul et c'est un gros tocard ! Mais pourquoi on parle de ça ? C'est curieux mais chaque jour depuis que je suis chez toi on parle d'un sujet culturel. Hier c'était le cinéma, avant-hier la littérature.

— Ca permet de mieux se connaître, de mieux s'apprécier, de cultiver notre amitié. Mais toi tes chanteurs préférés, c'est qui ? Tu n'en as rien dit.

— Trenet, Brel, Brassens, Barbara, bien sûr et tous ceux que tu as dit mais aussi Ferrat, Aznavour et Ferré et puis Johnny que j'aime, sa voix d'exception, et puis Sardou, Dassin, Dutronc et quelques autres...Et puis, tu le sais, j'ai été musicien, guitariste de jazz manouche, style Django Reinhardt. Je jouais dans les cabarets, tous les soirs. Nous étions un fameux trio avec Bibi Reinhardt, mon ancien prof de guitare et Lolo Gargovitch, un formidable violoniste d'origine hongroise. Alors j'aime Django et Grappelli et tous les guitaristes manouches, les frères Ferret notamment et aussi tous les violonistes tziganes, surtout le regretté Yoska Nemeth, le plus grand de tous, peut-être le meilleur violoniste du monde à son époque.

— Je sais, tu me l'as dit. Cette musique, moi, je ne la connais pas et je voudrais bien que tu me la fasses découvrir. J'aimerais beaucoup que tu me joues de la guitare. Il faut t'y remettre. C'est comme le vélo, il paraît, ça ne s'oublie pas. Tu me promets ? On ira chercher ton instrument dès que tu veux.

— Tu crois ? Je ne sais pas. C'est si loin. Je n'ai pas touché une guitare depuis des années. Ce n'est pas du tout comme le vélo, Dudu, pas du tout. Si on ne pratique pas, on ne sait plus jouer. Ca va très vite. Et puis je n'ai plus d'instrument. J'ai tout vendu quand j'étais en taule.

— Ah bon, je ne savais pas. Alors on ira acheter une nouvelle guitare. On ira à Orléans. Il doit y avoir ce qu'il faut. Demain je t'emmène. D'accord ?

— Après tout pourquoi pas. OK on va demain à Orléans. On va regarder sur internet si on peut trouver une guitare de qualité à un prix raisonnable.

— Super mon Parfait. Putain je suis content. Ah oui, ça me plaît. Bon, dis-donc, revenons à nos moutons, les chanteurs français. Moi aussi j'aime Johnny et Sardou et Dassin et Dutronc et aussi Delpech, Cabrel, Julien Clerc, Goldman. Manset tu n'en parles pas...

— Je ne connais pas trop Manset. Sa chanson la plus connue *Il voyage en solitaire*, m'a plu comme à tout le monde mais c'était il y a très longtemps, j'étais gamin et c'est à peu près tout ! Je sais qu'il a ses fans.

— Je vais t'évangéliser mon grand et dès ce soir, pendant le repas. Je vais te gaver du grand, de l'immense Gérard Manset, le plus grand auteur-compositeur français vivant !

— Avec Souchon peut-être, un grand lui aussi. OK j'aime bien découvrir des choses...si elles sont de qualité bien évidemment. Toutes les merdes qu'on nous inflige aujourd'hui, je ne veux surtout pas les entendre ! C'est nul à chier la plupart du temps, à tous points de vue !

— On se comprend Gontran ! C'est vrai que le niveau a pas mal baissé ces dernières années...Ca emmerde les bien-pensant mais c'était mieux avant !

— Et oui, c'était mieux avant. Il n'y a plus grand-chose d'écoutable. On va sauver du désastre quand même Slimane qui chante sacrément bien et de belles chansons et peut-être Soprano aussi pour certains titres...

— Ouais pas pour tout comme pour Gim's si on veut et puis, bien entendu, la miss Zaz, la meilleure des filles et de loin et même probablement la seule digne des anciennes, les Piaf, Colette Renard ou Patachou ! Les autres sont insignifiantes !

— Oui, totalement insignifiantes, les Armanet, Grande Sophie, Camille, Brigitte, Cherhal, Pomme et toutes les autres ! Nulles de chez nul ! Alors que Zaz elle est sympathique et très talentueuse, elle a une pêche d'enfer et sur scène elle déménage, putain je l'ai vue deux fois, une fois à Bercy, une fois à Orléans ! Et j'ai beaucoup aimé !

— Eh bien tu vois on a fait le tour et, en gros, à part Manset que tu ne connais pas encore, on aime les mêmes artistes ou à peu près.



\*

On était loin de l'enquête sur le holdup de Carrières-sur-Seine. Dudu et Parfait faisaient désormais de sérieux efforts pour éviter le sujet.

Ils ne parlaient pas non plus de religion, considérant l'un et l'autre que ce sujet n'avait aucun intérêt pour des gens lucides et équilibrés qui ne peuvent croire des balivernes juste bonnes pour des êtres faibles ayant peur de la mort et se réfugiant dans de grotesques chimères. Et ils mettaient dans le même sac, les catholiques, les protestants, les orthodoxes, les juifs, les musulmans, les bouddhistes et tous le saint-frusquin, juste bons, au nom de leur dogme sacré et de leur étroitesse d'esprit, à se massacrer les uns les autres depuis quelques millénaires. Ils mettaient aussi dans ce même grand sac tous les radicalisés de tous poils, les extrémistes de tous bords, les islamistes, les salafistes, les intégristes, les « laïcards », les provocateurs irresponsables qui cherchent les ennuis en insultant tout le monde, y compris les prétendus artistes de *Charlie Hebdo* qui, mauvais depuis le départ de Philippe Val, désormais dénués de tout talent, grossiers et vulgaires, usurpateurs englués dans leur bêtise, se prennent pour des cadors de la liberté d'expression, s'auto-érigeant en symboles, alors qu'ils ne sont que de sombres irresponsables sans limites, largement aussi obscurantistes que les djihadistes, les uns et les autres mêmes pourvoyeurs de haine et de mort. « Kif-kif bourriquot ! » comme disait ma grand-mère.

Claudius et Parfait, tout à fait conscients d'être en l'occurrence, politiquement très incorrects voire intellectuellement séditieux étaient sur l'exacte même longueur d'ondes, renvoyant, sans même avoir besoin d'en parler, tous ces dangereux imbéciles dos à dos, préférant la tolérance et le respect à l'insulte et à l'humiliation. La vraie laïcité quoi ! La seule qui vaille !

Alors ils parlaient de tout le reste, du beau temps, de la Sologne, de Paris, de cinéma, de musique, de littérature, de télévision, de tourisme, de voitures, de cuisine et même de bicyclette.

À propos, parlons-en de la bicyclette.

Dupeyron aurait bien voulu voir son ami Callard, grand et élancé, sur un vélo et « il lui en fit l'article », comme on disait autrefois, pour en vanter les mérites.

Il lui expliqua en détail tous les bienfaits du cyclisme pour la santé du corps, les jambes, les reins, les bras, les chevilles, les poumons et pour la santé de l'âme, pédaler permettant de se vider complètement la tête. Il lui parla des endorphines, ces hormones qui font oublier la douleur et procurent du plaisir lorsque l'on fait de longs et durs efforts. Un plaisir au fond un peu masochiste : plus on se défonce sur le vélo plus on ressent de la joie de pédaler !

Les poumons, les jambes, les reins, tout ça, Callard s'en foutait pas mal. Sa santé était, en tous points, excellente. Mais l'hormone du plaisir, ce truc un peu étrange dont il avait déjà entendu parler, ça l'intéressait. Ah oui, il aimerait bien essayer, ressentir, expérimenter.

— Et toi, Dudu, dis-moi comment tu le ressens ce plaisir ?

— C'est un truc dingue, Parfait, dingue, tu m'entends ? T'es à bloc, crevé, tu en baves comme un russe sur ta bécane mais putain ta douleur est comme anesthésiée, c'est jouissif et tu en redemandes. Tu te crèves la paillasse et, nom d'un chien, qu'est-ce que t'aimes ça ! Et puis ça dure après l'effort, parfois plusieurs heures de bien-être, de calme, de bonheur.

— Ah oui, c'est impressionnant ! Tu ressens ça pendant tout le temps que tu es sur le vélo ?

— Hélas non ! Il faut une conjonction de plusieurs paramètres. En tout cas pour moi. Il faut que je sois en bonne forme et que je m'échauffe bien, tranquillement, progressivement. Et ensuite je fais un effort prolongé, posément, calmement pendant au moins une quarantaine de minutes...un peu comme si la venue des endorphines se méritait ! Et à un moment je pédale non pas sans effort mais sans ressentir de souffrance, dans une sorte d'euphorie. C'est très curieux et on s'habitue très vite. Ça devient ensuite comme une addiction et on pédale, à chaque nouvelle sortie, pour retrouver cette belle sensation d'euphorie. Je veux te faire connaître ça. Je t'assure que c'est bluffant. Toi tu vas me faire aimer le jazz manouche et le violon tzigane et moi je vais te faire aimer la bécane. C'est pas beau ça ?

— Si c'est très beau, Dudu, très beau. Je vais aller en vélo avec toi. Je veux ressentir les endorphines. Ah oui, j'ai très envie. Et toi, tu verras que pour la guitare c'est un peu pareil. J'adorais jouer et le soir, devant le public, j'avais parfois l'impression d'être ailleurs, dans un monde de beauté, de grâce, de bonheur. Je jouais sans y penser comme par magie, Pour ça il faut que soient

réunies plusieurs choses en même temps : il faut être en forme, il faut avoir envie de jouer et il faut un public réceptif. Et le miracle se produit, de temps en temps. Est-ce qu'un musicien produit des endorphines ? Je ne sais pas.

— Moi non plus mais je pense que c'est bien possible.

\*

Claudius emmena Parfait chez *Géliano* à Argent-sur-Sauldre. Franck Duret sortit un superbe vélo presque neuf de derrière les fagots, un *Goldmeister* qu'un coureur local avait abandonné pour un vélo encore plus moderne. La taille était impeccable pour Parfait et la couleur, noir et gold, lui plaisait. Le prix aussi. On compléta avec des chaussures, un cuissard, deux maillots, un blouson, bref la panoplie du parfait petit cycliste accompli.

Dès la première sortie, Parfait, mince, léger, souple, montra de belles qualités de cycliste. Il progressa ensuite très rapidement à un point tel qu'il arriva quasiment au niveau de Claudius après mille kilomètres d'entraînement, alors que son compère en avait accumulé plus du double. La différence se faisait encore dans les côtes, dans celle de Dampierre-en-Crot en particulier, où Claudius lâchait Parfait dès la mi pente, finissant régulièrement avec une grosse minute d'avance au sommet sur un adversaire qui finissait la côte fourbu, à bout de souffle, les jambes au supplice, complètement tétanisé.

Les deux amis faisaient ainsi, régulièrement, de magnifiques sorties de plus de cent kilomètres, se tirant la bourre à chaque pancarte de village et dans chaque ascension. Leur amitié en était encore renforcée et, au fil des semaines, ils étaient devenus comme des frères.

Pour la guitare ce ne fut pas la même limonade, Claudius n'ayant aucune prédisposition pour la musique. Alors il se contentait d'écouter Parfait qui, sur une superbe guitare électrique *Gilles Pourtoy* achetée à Orléans, à un prix raisonnable, avait assez vite retrouvé un bon niveau en travaillant plusieurs heures par jour. Tout le répertoire de Django, de Biréli Lagrène, de Romane et de quelques autres fut très vite connu par Claudius qui appréciait tout, avec une prédilection, peut-être, pour *Nuages* et le génial *Minor Swing* de Django.

Le temps passait ainsi, un temps heureux.

De nombreux habitants de Souvigny pensaient que Claudius et Parfait formaient un couple d'homosexuels. Certains voyaient là des êtres pervers, d'autres tordaient probablement un peu le nez, certains trouvaient ce couple bien sympathique, d'autres s'en foutaient. Bref, à Souvigny c'était à peu près comme partout ailleurs !

Gina, la belle amoureuse de Claudius lorsqu'il était à Paris – la bougresse avait pas mal résisté au début pour se faire désirer, mais était devenue sa maitresse après leur premier diner en tête à tête – avait repris contact avec lui après plusieurs semaines de silence, ne pouvant l'oublier et pensant qu'il était probablement malheureux sans elle. Resté un peu – beaucoup ? – macho, quoiqu'il en dise, Claudius Dupeyron, rassuré sur son pouvoir de séduction et surtout sur la profondeur de l'amour de Gina, fut très heureux qu'elle fit le premier pas.

Gina vint passer un week-end à Souvigny puis un autre et revint ensuite chaque vendredi soir, montrant ainsi que « c'était du sérieux » avec son homme. Parfait appréciait beaucoup cette très belle femme, altière, souriante, vive.

Elle vint un vendredi accompagnée par sa grande amie Prudence, une plantureuse avocate d'une quarantaine d'années, à qui elle avait parlé de la Sologne, de Claudius...et aussi de Parfait, le beau bohémien qui partageait la maison avec son amoureux. Gina avait prévenu, bien sûr, Claudius mais ce dernier, taquin, en avait laissé la surprise à Parfait.

Entre le manouche au teint mat, aux yeux noirs et à la chevelure de jais et l'avocate blonde à la peau claire et aux yeux verts, le coup de foudre fut immédiat. Un vrai coup de foudre comme dans les bouquins à l'eau de rose ou les dessins animés, avec les mains qui tremblent, les jambes qui flageolent et l'impossibilité de prononcer un mot. Le soir même, nonobstant, après un repas bien arrosé, les deux devinrent amants « pour la vie » et découvrirent qu'ils s'aimaient comme s'ils s'étaient toujours connus. Parfait n'avait pas fait l'amour depuis bien longtemps mais il avait un gros paquet de souvenirs sur le sujet et la nuit qu'il passa avec une Clémence experte et gourmande de plaisir le laissa en extase, ébloui par tout ce bonheur.

Les femmes repartaient le dimanche soir pour Paris où elles exerçaient leur métier, patronne d'un magasin de fringues de luxe pour Gina et associée d'un grand cabinet d'avocats pour Clémence. Les hommes avaient la semaine pour

eux, vélo, musique, balades, bons repas. À se demander si ce n'est pas la bonne solution pour certains couples : on ne vit pas ensemble ; on se voit le week-end et pour les vacances. Chacun chez soi et l'affaire fonctionne. Comme Michèle Morgan et Gérard Oury autrefois.

Pour Claudius, très jaloux de son indépendance comme on l'a déjà dit, c'était l'idéal. Quant à Parfait il n'avait jamais vécu avec quelqu'un et trouvait le compromis fort satisfaisant, même si certains jours de la semaine il aurait bien voulu que Clémence, dont les baisers lui manquaient, fût près de lui.

Les habitants de Souvigny, dont beaucoup, comme dans tous les villages de campagne, passent pas mal de temps derrière leur fenêtre, s'habituent à voir arriver les dames le vendredi soir et repartir le dimanche en fin d'après-midi. C'est étonnant comme, dans ces petits villages, tout le monde sait tout sur tout le monde, connaît les habitudes des uns et des autres, sait les allées et venues... Il y en a même qui imaginaient des trucs pas possibles, qui les faisaient sérieusement fantasmer et parfois s'engueuler jusqu'à la fâcherie !

— Tu disais que c'était un couple d'homos et bien tu vois, tu te trompais...

— Oui peut-être, mais pas si sûr, on ne sait pas en fait, c'est peut-être des vrais vicieux ces quatre-là et qui forment entre eux toutes sortes de couples...

— Oh là, je vois à quoi tu penses. Les hommes entre eux, les femmes entre elles, les hommes avec les femmes, tous ensemble de temps en temps, des sortes de partouzes, des parties carrées, quoi ! Tu crois vraiment ?

— Je ne sais pas, je ne connais pas ces perversités mais je trouve bizarre que les femmes partent toute la semaine, systématiquement...

— Peut-être qu'elles travaillent tout simplement !

— Et les hommes eux, ils font quoi ? Au chômage, avec une belle maison comme ça ?

— C'est vrai que c'est étrange ces deux mecs qui ne travaillent pas de la semaine. Mais bon, je ne vois pas bien ce que tu veux insinuer et puis, pour tout te dire, je m'en fous un peu, elles font ce qu'elles veulent de leurs journées ces quatre personnes. Elles n'emmerdent personne que je sache ! Elles ne font de tort à personne ! Et elles font ce qu'elles veulent de leurs fesses, elles sont toutes consentantes, non, après tout...

- Oui mais quand même, y a des limites...
- Les limites de quoi, de qui...de ta propre morale ?
- Non, des limites à la décence, à la dignité...
- C'est n'importe quoi ! Le sexe est une affaire purement privée et la décence n'a rien à voir là-dedans !
- Tu es d'un laxisme, c'est dingue ! Tu me fais honte !
- Arrête, merde, on va pas se fâcher pour les histoires de cul des voisins quand même !
- Oh que si, on peut se fâcher pour moins que ça !
- On ne peut plus rien dire alors ? On est censuré ? Comme pendant la guerre, quoi !
- Qu'est-ce que tu racontes ? La guerre n'a rien à faire dans cette affaire ! Putain, ça vire au n'importe quoi ! Allez parlons d'autre chose, je sens que ça va mal finir...
- C'est bien possible ça !

\*

Les quatre, eux, ne savaient pas qu'ils alimentaient ainsi les conversations, les diatribes et les fantasmes de certains habitants du village et, s'ils l'avaient su, on peut être sûr qu'ils s'en seraient foutu comme de leur premier biberon ou de l'an quarante, chacun des quatre étant, à sa manière, plutôt ouvert et équilibré, plutôt lucide et raisonnable, considérant que chaque être humain a le droit d'être ce qu'il est, même s'il n'est, comme plein de gens, hélas, qu'un véritable imbécile, un fieffé abruti, un gros con.

C'est pour ça aussi qu'ils s'entendaient bien.

Au fond, quelque part, ils se ressemblaient.

Ils étaient devenus la bande des quatre et passaient de magnifiques week-ends de rigolade, de balades en forêt, de bons repas bien arrosés, de longues siestes

crapuleuses, de discussions à n'en plus finir...

Ils étaient tout simplement heureux de vivre.

## CHAPITRE DIXIÈME

Un samedi soir de juillet, au cours du repas, sans raison véritable mais de façon tout à fait naturelle, Parfait osa, pour la première fois, parler de son passé. Il ne parla toutefois pas du passé récent et des holdups commis dans la région. Il n'en avait jamais parlé à Claudius. Il n'allait surtout pas le faire maintenant, au risque de tout foutre en l'air, leur belle amitié, l'amour de Clémence, tout !

Jusque-là il avait entretenu un certain flou sur sa vie et Clémence, qu'un peu de mystère n'effrayait pas, bien au contraire, ne lui avait rien demandé.

On sait bien qu'autour de quarante ans, à peu près au milieu de leur vie, les gens ont vécu plein de choses, rencontré un grand nombre de personnes et qu'ils n'ont pas toujours envie de l'étaler aux yeux des autres. À chacun son jardin secret, sa part d'indépendance, ses petites affaires, ses zones d'ombre. C'est pour cela que chaque être humain est absolument unique, ce qui n'a pas de prix

Gina et Clémence furent fascinées par le long et passionnant récit de Fanfan – puisqu'il avait dit être surnommé comme ça par ses copains quand il était petit, sans savoir d'ailleurs exactement pourquoi – qui retrouvait, en racontant avec pudeur, humour et sensibilité, des parfums d'enfance qui se reflétaient sur son visage.

Gina trouvait que Fanfan avait du talent pour raconter des choses tout à fait savoureuses, son enfance un peu chaotique, ses parents pas très aimants, l'apprentissage chez le serrurier véreux, la caravane luxueuse de Bezons, la chine, la musique, les cabarets... occultant toutefois scrupuleusement la période durant laquelle il avait, le séducteur Fanfan, son quasi harem de clientes ! Dudu savait, lui, mais il ne fallait surtout rien dire aux femmes dont on sait très bien que la jalousie rétroactive peut être violente et pernicieuse !

Clémence, elle, se passionna surtout pour les épisodes judiciaires de la vie de Fanfan, parce qu'elle l'aimait et donc s'intéressait à tout ce qui le concernait et en particulier à ce qui lui avait fait du mal et aussi parce qu'elle était avocate, les droits de l'homme chevillés au corps et que la condamnation de son amoureux, alors qu'il était innocent, la révoltait.



Elle demanda des détails sur la première garde à vue de Parfait et sur son avocat de l'époque.

— Maître Delphine Déricourt, je la connais bien, J'ai plaidé contre elle à deux reprises. C'était à l'époque un très bon avocat, compétent et dévoué qui ensuite a plutôt mal tourné.

— Ah bon, comment ça mal tourné ?

— Attends on va continuer ton histoire, je t'expliquerai.

Clémence demanda ensuite des détails sur l'affaire du holdup de Carrières-sur-Seine.

Parfait raconta avec grande précision, comme il savait bien le faire, le déroulement de toute l'histoire.

Clémence l'interrompit avant la fin, avec vivacité.

— Et lors de ton procès, c'était toujours maître Déricourt qui te défendait ?

— Non c'était Maître Bavasson.

— Ah bon ! Emile Bavasson ? Un fieffé salopard celui-là, il a d'ailleurs été viré de la profession il y a un an ou deux. Il nous faisait honte ! C'est drôle ton histoire d'ailleurs parce qu'Emile Bavasson et Delphine Déricourt étaient devenus amants. On les appelait dans le landerneau des avocats « les amants terribles » parce qu'ils défendaient toutes les crapules et les gangsters de la région avec des méthodes plus que douteuses. Il avait une très mauvaise influence sur elle. Elle a disparu du paysage judiciaire à peu près en même temps que lui.

— Ah oui elle a mal tourné, la bougresse, en effet ! Je ne savais pas. C'était quoi les méthodes douteuses dont tu parles ?

— L'intervention de faux-témoins par exemple. C'était sa spécialité à Bavasson. Il payait des gens pour témoigner. Ça disculpait ses clients et ça faisait parfois condamner des innocents...tiens, dis-donc, exactement comme pour toi Parfait, comme pour toi !

Callard sursauta sur sa chaise et regarda intensément Clémence.

— Putain d'accord ! Tu crois que c'est Bavasson qui m'a trahi ? Le traître !

L'ordure !

— Je ne sais pas, Fanfan, je ne sais pas. Il faudrait vérifier tout ça mais on peut sérieusement penser qu'il n'a pas été clair dans ton affaire...

Le visage de Claudius Dupeyron, qui jusqu'à présent n'avait pas dit un seul mot, se durcit.

— Et il disait que c'était moi qui t'avais enfoncé. L'enflure ! Pardon Clémence mais on ne se méfie jamais assez d'un avocat ! Putain, il avait un boulevard devant lui, ce fumier et il a réussi son coup, à la perfection. Et c'est toi qui a morflé à la place d'un gangster qui avait fait le hold-up et qui payait ce salaud de Bavasson pour faire porter le chapeau à un autre, toi en l'occurrence, le manouche, le bohémien, quasiment coupable par nature !

— Pas mal leur turbin ! On y a vu que du feu chez les flics et chez les juges aussi ! Eh ben dis-donc, heureusement que je t'ai pas buté au printemps quand je suis venu te voir ! C'était moins juste comme on dit !

— Ah oui, tu peux le dire, je l'ai échappé belle. Le destin veillait sur nous mon camarade, le destin veillait sur nous !

— Et oui pour une fois il nous avait à la bonne ce salopiot de destin !

Clémence regardait les deux hommes discuter. Elle était atterrée, bien sûr, par le fond de l'affaire qui avait fait tant de mal à l'homme qu'elle aimait. En même temps elle voyait poindre une lueur d'espoir pour un jour, peut-être, le faire réhabiliter.

Gina, elle, restait une spectatrice silencieuse mais elle avait bien compris qu'une énigme concernant Dupeyron et Callard venait brusquement d'être découverte. Elle prit la main de Claudius et la serra très fort.

— Courage mon chéri, courage. Je peux demander ce qui va se passer maintenant ? Pourquoi Parfait a dit qu'il avait eu raison de ne pas te buter au printemps ? Ca veut dire quoi ? Vous nous faites peur là tous les deux ! Il faut nous expliquer !

— Gina a raison, tu voulais dire quoi Parfait ? Tu as voulu tuer Claudius ?

— Oui c'est vrai, j'ai voulu tuer Claudius parce que j'étais persuadé que c'était lui le responsable de ma condamnation. C'est ce que mon avocat m'avait

mis dans la tête ! J'avais fait cinq ans de cabane à cause de lui ! Alors, merde, ça se paie ça, non ? J'étais entraîné par la haine ! Je ne m'appartenais plus !

Parfait s'énervait tout seul et avait haussé le ton, la colère montant rétroactivement en lui.

— Ne te fâche pas, chéri, nous on ne savait pas.

— Je ne me fâche pas contre vous mais contre moi parce que j'avais de la haine pour quelqu'un qui ne le méritait pas ! Et ce quelqu'un c'est Claudius, mon ami, mon frère aujourd'hui ! Je m'en veux encore d'avoir été aussi nul, aussi injuste, aussi con, quoi !

Dupeyron regardait son pote avec tendresse.

— Calme-toi Parfait, calme toi. C'est fini tout ça. Tu t'es bien rattrapé depuis, on est bien d'accord ?

— C'est vrai, Dudu, c'est vrai. On est comme deux frères maintenant. Mais de reparler de toute cette sale affaire, ça fait remonter des souvenirs douloureux, tu comprends ? Il ne faut pas m'en vouloir.

— Je comprends, Fanfan et personne ne t'en veut.

Les deux hommes, émus, avaient les yeux humides et la lèvre sèche comme s'ils étaient des gamins qui ont un gros chagrin.

Gina se leva et alla amoureusement se blottir dans les bras de Claudius qui la serra très fort.

Clémence et Parfait s'embrassèrent avec fougue.

Les deux couples se dirigèrent vers leur chambre respective afin de s'aimer comme on doit s'aimer quand on s'aime d'amour.

\*

Les mois passèrent au doux rythme d'une sorte de bienveillante et heureuse routine reproduisant chaque jour un nouveau jour de bonheur.

Gina et Clémence séjournèrent tout le mois d'août à Souvigny et ce fut un

mois de joie de vivre, de petits déjeuners animés après des nuits d'amour, de jolis repas dans des auberges accueillantes, de parties de pétanque enflammées, de belles et longues balades en forêt, de baignades à l'étang du Puit, de superbes visites à Chambord, à Cheverny, à Chenonceau, à Chaumont, dans de merveilleux châteaux aux jardins à la française...

## CHAPITRE ONZIÈME

Avec septembre et le retour des femmes en semaine à Paris, Claudius et Parfait se remirent au vélo avec constance, application et une passion encore plus grande qu'avant l'été. Parfait avait comblé son retard sur Claudius et les duels dans la côte de Dampierre-en-Crôt étaient désormais indécis jusqu'au sommet où parfois, Parfait, comme à la parade, parangon de vélocité, peu partageux pardi ! et sans demander pardon, parvenait à parfaitement ajuster son adversaire... lequel, beau joueur, félicitait chaudement et sincèrement son vainqueur.

En amitié, comme en amour, quand on aime vraiment, on est très heureux des succès de l'autre, même si c'est à son détriment. C'est même à cela qu'on les reconnaît.

Dupeyron et Callard n'avaient pas parlé de l'affaire du holdup de Carrières-sur-Seine et de la réhabilitation éventuelle de Parfait depuis des semaines et des semaines. Ils étaient trop occupés à être heureux, chaque jour, sans désespérer. Chaque matin le projet des deux comparses, élaboré lors du petit déjeuner, était de faire exclusivement des choses qu'ils aimaient. Tout le reste était totalement subalterne, même s'il fallait s'en occuper à un moment ou à un autre : les factures à payer, les impôts à déclarer, le jardinier à convoquer pour tondre la pelouse et tailler les rosiers, les courses à faire pour remplir le réfrigérateur, l'aspirateur à passer dans toutes les pièces, les vitres à faire briller, le linge à laver... bref tout ce qui doit être fait dans la maison afin que les femmes n'aient pas à s'en préoccuper au cours du week-end, lequel devait être intégralement consacré au plaisir.

Parfait avait quitté son logement de Sully-sur-Loire et logeait désormais officiellement à Souvigny, partageant les frais de tous ordres avec Claudius, comme s'il avait été copropriétaire.

Claudius et Parfait, un matin, pendant le petit déjeuner se mirent à parler finances et économie, le premier s'étonnant, avec un peu d'amusement dans la voix, de ce que l'autre avait l'air d'avoir toujours suffisamment d'argent sans travailler, ce qui, à quarante et un an, n'est tout de même pas banal.

Parfait rappela ce qu'il avait déjà dit en racontant son passé, la vente de sa grande caravane, l'argent gagné dans les cabarets et grâce aux cours de guitare et sagement mis de côté. Claudius fit plus ou moins semblant de se contenter de ces explications mais, *in petto*, il douta un peu, mais sans aucunement y attacher de l'importance. Son instinct d'ancien flic qui se manifestait, probablement.

— Ca te préoccupe Dudu on dirait ?

— Non, Fanfan, pas le moins du monde. C'est juste pour savoir. Parce que je trouve que des sous il en faut beaucoup pour vivre décemment. Alors sans bosser ce ne doit pas être évident, c'est tout.

Lorsque Dudu appelait son pote Fanfan, c'était par tendresse, pour lui être agréable.

— Tu as raison, d'ailleurs mon pécule diminue chaque mois et il va falloir que j'y pense. Je vais me remettre à donner des cours de guitare et le tour sera joué !

— Ce sera super parce que trouver du travail aujourd'hui pour un mec de plus de quarante piges, ce n'est pas du tout évident.

— Surtout sans aucun diplôme d'aucune sorte...

— À part ton CAP de serrurerie !

— Eh oui, je pourrais devenir serrurier, créer une petite société à Souvigny, tout ça. Ce serait marrant, non ?

— Arrête ton char Ben Ur, tu t'emmerderais comme un rat mort ! D'autant plus qu'à la campagne, les gens ferment rarement les portes avec des serrures hyper sophistiquées en laissant les clés dessus à l'intérieur ! On n'est pas en ville ici, mon ami ! Les gens sont plus simples et ont moins de pognon à dépenser dans des conneries ! !

— Je sais bien Dudu, je déconne ! Mais c'est vrai que la situation économique est inquiétante et même, pour moi, angoissante. On dirait qu'il y a partout dans le monde comme une énorme surchauffe des économies. Des choses se sont améliorées ici ou là et c'est l'arbre qui cache la forêt. Chez nous c'est la situation de l'emploi et un peu le pouvoir d'achat dans le secteur privé, mais c'est très relatif. Il y a encore plus de trois millions de chômeurs dont beaucoup de jeunes et des masses de gens qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts et pour qui c'est

la galère permanente. La situation des banques commence à inquiéter avec des taux d'intérêt historiquement très bas, voire négatifs et les jeunes qui empruntent comme des dingues sur des trente ans et plus pour acheter des logements dont le prix ne cesse d'augmenter. Les banques y vont à tour de bras ! Ca fait penser à 2008 avec la crise des « surprimes » tu te rappelles ?

— Un peu mon neveu que je me rappelle. Toutes ces bulles financières artificielles, les faillites de banques américaines, le début de la récession, la montée du chômage. Ca n'a pas été rien et on est, selon plein d'experts, passé pas loin d'une catastrophe digne de celle de 1929.

— Là, aujourd'hui, je pense que ça pourrait être encore pire parce que les gens, après les manifestations des gilets jaunes en France qui ont duré des mois et des mois avec toutes les violences policières et celles des casseurs, ont compris qu'ils pouvaient se faire entendre et obtenir des avancées en gueulant comme des veaux et en cassant tout et mettre ainsi le pouvoir en grande difficulté. Et c'est pareil dans tous les pays développés, même en Allemagne où les gens en ont, pour la première fois, marre de la mère Merkel et de sa politique de rigueur financière ! Pareil en Chine où ça se grippe – c'est bien le cas de le dire – et dans toute l'Asie. L'exemple de la France pourrait faire tache d'huile et tout risquerait de s'embraser.

— Et puis chez nous il y a cette réforme des retraites qui démarrerait plutôt bien et qui maintenant fout la trouille à tout le monde et dont le Président ne sait pas comment se dépatouiller ! C'est très anxiogène tout ça, comme on dit aujourd'hui. Et alors selon toi qu'est-ce qui peut se passer ? Je vois avec une certaine surprise que tu es compétent sur le sujet, alors je te demande parce que moi, franchement, je n'y connais pas grand-chose et je ne vois pas clair, mais alors pas clair du tout !

— Je ne suis pas madame Soleil mon Dudu mais j'ai étudié tout ça en prison en tombant par hasard sur un bouquin de Thomas Piketty et depuis ma sortie je me tiens au courant. Je ne sais pas l'avenir. Je constate simplement que ça chauffe un peu partout dans le monde et que ça s'emballer de plus en plus vite. Mais je sais une chose : ceux qui dirigent, les grands possédants milliardaires, les grands industriels, les GAFA, c'est à dire les quatre grands d'internet, Amazon, Google, Apple et Facebook, les chefs d'Etat et de gouvernement, les banquiers...et ben je suis sûr qu'ils vont trouver une solution pour calmer toute cette dangereuse effervescence et garder leur mainmise sur l'univers et même

conforter leur pouvoir et s'enrichir encore plus vite. C'est la logique de la situation. On ne rend le pouvoir que si, en réalité, on ne l'a pas, comme disait Staline. Sinon, on le garde, *mordicus*, contre vents et marées. L'histoire le démontre clairement. Parce qu'avoir plein d'argent et d'avantages, la vie facile, l'ascendant sur les peuples, être au-dessus des lois, tout ça, ça doit leur donner un peu le vertige à tous ces grands personnages. Alors ils vont se parler, s'unir, s'organiser et trouver tous ensemble, main dans la main, solidaires, une combine, nous monter un turbin. Ca ne peut pas être autrement !

— Si tous les chefs du monde voulaient se donner la main, quoi ! Ils ne vont pas nous faire une guerre mondiale tout de même, comme en 1914 ou en 1940 ? Parce qu'on sait bien qu'une bonne guerre ça permet de remettre les compteurs à zéro et de fermer la gueule des peuples. Il faut tout reconstruire, après la guerre, tu comprends, se remettre au boulot, plein pot le nez dans le guidon, dans tous les secteurs, sans rechigner et sans trop réclamer, sans changer fondamentalement le fonctionnement des systèmes politiques et économiques, et en faisant gagner encore plus d'argent à ceux qui en avaient déjà beaucoup avant la guerre. Ca permet de repartir pour un tour, en quelque sorte ! Allez, roulez jeunesse ! Comme sur les chevaux de bois !

— Oh là mon Dudu, tu vois les choses aussi noires que je les vois, quoi !

— Tu peux le dire, ça m'emmerde un peu mais je n'ai pas beaucoup d'illusions sur la nature humaine. Je suis assez célinien, d'une certaine manière.

— Tu veux dire comme Céline l'écrivain, l'ennemi du genre humain comme disent les cons ?

— Exactement, Louis-Ferdinand Céline, le médecin des pauvres, le génie de l'écriture, un des plus grands écrivains du monde, même s'il était une vieille fripouille antisémite et pétainiste ! Il grattait là où ça fait mal et voyait les humains pas jolis, haineux, jaloux et lâches. Un vieux con mais un mec lucide, quoi !

— Je suis d'accord avec toi sur Céline. *Voyage au bout de la nuit* est un des plus grand livre du vingtième siècle. Et ses autres bouquins sont monstrueux de talent ! Une crapule géniale, ce vieux schnock ! Mais, bon, trêve de littérature, revenons à nos moutons. La guerre mondiale, non. Hors de question ! Beaucoup trop risqué de nos jours avec les bombes atomiques et ce débile parano de Trump aux affaires. Ca pourrait détruire la planète entière et les dirigeants avec ! Or ils



tiennent à leur peau ces gens-là, on s'en doute ! Non, autre chose de moins violent mais tout aussi efficace. Quelque chose que tous les peuples accepteraient d'emblée sans barguigner ! Parce qu'ils n'auraient pas le choix. Et parce qu'ils auraient tout simplement la trouille.

— C'est la pierre philosophale ton truc ! Ca n'existe pas, ça se saurait sinon, tu ne crois pas, depuis le temps ?

— Je vais penser tout haut Dudu, sans filtre, brut de décoffrage. Imagine par exemple une maladie qui se répandrait dans le monde. Mais pas n'importe quelle maladie. Une espèce de virus inconnu, pernicieux et incontrôlable, très contagieux. Un truc comme la grippe, qui tue déjà beaucoup, mais en pire, sans traitement et sans vaccin, un truc à la con, une chose effroyable qui fout les chocottes à tout le monde, une saleté terriblement contagieuse qu'on chope en se serrant la main ou en se faisant la bise et qui oblige tout le monde à rester chez soi, calfeutré, confiné, claquemuré. Comme au moyen-âge quand il y avait la peste ou plus près de nous le choléra ou la grippe espagnole. Plus personne dans les rues, plus d'écoles, plus de voitures, plus de magasins, plus d'usines, plus de cafés, plus de restaurants, plus de cinémas, plus de théâtres, plus de journaux, plus de parcs, plus rien. Les rassemblements interdits, le couvre-feu dans les villes, des sortes d'« ausweis » pour se déplacer, contrôlés par les flics, un peu comme en 1942, tu vois. Tout le monde aux abris et on la ferme, bien content de rester vivant, surtout si on annonce tous les jours à la télé qu'il y a eu encore des centaines de morts à cause de cette maladie, des milliers de gens dans les services d'urgence des hôpitaux, des soignants débordés qui ne peuvent même plus soigner les plus faibles et que cette saloperie d'épidémie va être de plus en plus dangereuse et va frapper encore et encore et pendant un bon bout de temps, les vieux, les malades, les obèses, mais aussi des jeunes et même des enfants ! Et tout ça dans le monde entier, tous les pays, sans exception, peu ou prou, Asie, Europe, Amérique nord et sud, Australie, Afrique, partout !

— Arrête Fanfan, arrête c'est horrible et personne n'a envie de vivre ça ! Tu te fais du mal ! Tu entends ce que tu dis ? On dirait *La Peste* de Camus mais en pire ! Comment veux-tu que des choses comme ça arrivent ? Dans le monde entier, en même temps ! Arrête, nom de dieu ! C'est l'apocalypse ton histoire et ça ne se peut pas. On a des chercheurs de haut niveau, des médecins de première bourre, une organisation de santé efficace, non mais ! Et si ça durait cette affaire, en plus de la crise sanitaire, nous tomberait très vite sur le coin de la gueule, si

personne ne travaille plus, une crise économique sans précédent et elle ferait des ravages terribles. À côté celle de 1929 c'est de la gnognotte, de la petite bière, de la rigolade ! !

— Oui mais je te réponds deux choses : Premièrement trouver un vaccin ça prend des années, au moins plusieurs mois, donc là personne n'aurait scientifiquement le temps de trouver. Il n'y aurait pas de traitement non plus, comme pour la grippe et je prédis même que si quelqu'un en trouvait un d'efficace et pas cher, tous ses confrères du monde entier, sans exception et tous les labos, lui feraient immédiatement la peau, par jalousie et par intérêt ! Deuxièmement, quant à la crise économique, elle n'entraînerait d'emblée aucune panique parce qu'elle serait due, pour la première fois, non pas au système économique lui-même qui aurait foiré encore un coup mais à un fait extérieur, une pandémie. La crise économique, en fait, serait provoquée volontairement pour sauver des vies. Elle serait donc, d'une certaine manière, légitime. Et ça tu vois et ben ça change tout ! Il n'y aurait ainsi aucune réelle critique sur le dispositif lui-même. Les dirigeants du monde entier, comme par hasard très unis, maîtriseraient parfaitement la situation, de façon coordonnée, en menant à peu près les mêmes politiques, au même moment, avec les mêmes solutions, partout. Ainsi pas de révolte, nulle part. Quelques centaines de milliers de morts dans le monde, un million ou deux ou trois si tu veux, pour bien foutre la trouille – mais comme de bien entendu personne ne mourra parmi les dirigeants et les grandes personnalités, eux ils sauront se guérir, je t'en fiche mon billet ! – et ensuite, retour très progressif, sur des mois voire des années, très contrôlé, à la vie normale.

— Pas tellement plus de morts que la grippe annuelle, quoi !

— Si nettement plus quand même parce qu'il y a des vaccins contre la grippe ! Sinon elle tuerait au moins 30 000 ou 40 000 personnes par an rien qu'en France ! Et le virus dont je parle, pour faire peur, ferait beaucoup de dégâts ! Bon, revenons à notre affaire. Je disais « et puis retour à la vie normale ». Mais ce serait quelle vie, la vie normale, mon Dudu ? Eh bien je te le donne en mille ! La vie normale ce serait tout simplement la vie d'avant ! Eh oui, celle dont des centaines de millions de gens du monde entier ne voulaient plus ! ! Eh bien cette vie, ils la réclameraient désormais à corps et à cris ! Ils seraient prêts à se battre à mort pour la reconquérir...au nom de la liberté, de leur liberté !

— Putain, arrête, ce serait horriblement machiavélique !

— Comme toujours, mon Dudu et un peu génial parce que tous les milliardaires, tous les banquiers qui prêteraient à tout le monde à tour de bras pour sauver les économies, tous les dirigeants des Etats, démocrates ou dictateurs, seraient ainsi consolidés, partout et pour longtemps ! Quant aux GAFA, avec le commerce sur internet, le seul qui continuerait à fonctionner, plus forts que les Etats, ils se goinfreraient plus que jamais et pourraient ainsi arroser les dirigeants encore plus que naguère...pour les remercier ! Bref, peut-être la plus grande arnaque de tous les temps ! !

— Et la médecine dans tout ça ? Elle ferait quoi ? Elle resterait les bras croisés partout dans le monde, regardant sans réagir les morts et les malades ?

— À mon avis, l'institution médicale prendrait le pouvoir dans chaque pays. Au moins au début. Son rêve, soigner la société comme on soigne un malade, se réaliserait partout. En tous cas on lui laisserait croire qu'elle prend le pouvoir. Les personnels soignants, docteurs, infirmières, aides- soignants, brancardiers, femmes de ménage se dévoueraient corps et âme et deviendraient des héros à qui on donne des médailles, comme à des soldats du front. Les professeurs de médecine, eux, les mandarins, les caïds, feraient les starlettes sur les plateaux de télévision et sur les radios, se contrediraient allègrement, montrant hélas assez vite une remarquable incompetence...mais tout le monde s'en taperait, comprenant assez vite qu'il n'y aurait rien à attendre de ces sauveurs d'opérette ! Puis plus le temps passerait, des semaines et des mois, plus les choses se normaliseraient et les politiques, maqués avec les milliardaires, les GAFA et les banquiers, reprendraient les manettes, en douceur et, hop, le tour serait joué !

— Nom d'un chien je doute mais tu me fous la pétoche ! Et comment on ferait pour propager un virus mortel ? Ca ne doit pas se manier facilement ce machin-là !

— L'enfance de l'art à mon avis. Un laboratoire, en Chine ou ailleurs, qui connaît ce virus ou le crée artificiellement, je ne sais pas, je n'y connais rien, fait une fausse manœuvre et hop c'est parti ! Et comme cette saleté est très contagieuse, en quelques mois toute la planète est infectée et tous les peuples sont mis sous le joug à peu près en même temps. Et c'est des milliards de gens qui se claquemurent ! Et des centaines de milliers d'humains, surtout les vieux et les faibles, qui meurent, partout dans le monde, libérant un peu, en occident notamment, l'étau des régimes de retraites et faisant faire des économies sur les futures dépenses de santé ! Et tout ça mon Dudu avec la paix sur le monde. Le

calme plat. Le grand silence dans l'ordre international et la discipline universelle ! Le rêve absolu de tous ceux qui dirigent ! Un sacré effet d'aubaine, pour le moins !

— Arrête tu me fous le tracsir, putain, avec tes conneries ! Tu devrais écrire des bouquins de science-fiction ! Tu avais une grand-mère qui disait la bonne aventure ou quoi ?

— Oh le beau poncif sur les gens du voyage ! Non, ce n'est pas de la science-fiction ce que je dis, c'est quelque chose qui pourrait advenir parce que les mecs qui dirigent le monde je dis et je répète qu'ils veulent rester aux manettes à n'importe quel prix. Et on sent bien que ça commence à bouger de partout et qu'il y a de la révolte dans l'air, plus même que de la révolte, comme une odeur de révolution ! Et ça, les gens qui dirigent le monde, ils ne peuvent pas l'accepter ! Alors ils vont prendre les devants pour avoir, comme d'habitude, un coup d'avance.

— Bon, d'accord Fanfan, ton histoire est pleine d'intérêt littéraire mais je crois que tu fantasmes, que tu délirés un brin même et que ce n'est pas pour demain ton histoire. Je trouve que c'est n'importe quoi. Arrête ton char !

— Ne crois pas ça. Je te dis que ça va mal partout sur notre pauvre terre, que ça crie, que ça se plaint, que ça renâcle et que pour ceux « qu'on nomme grands » comme disait Boris Vian, ça ne peut pas durer !

— En admettant que tes prédictions soient exactes, dis-donc, quand l'épidémie s'arrêtera, parce qu'elle va forcément s'arrêter un jour, les gens s'interrogeront sur ce qui s'est passé. Et certains pigeront alors qu'ils se sont fait baiser la gueule, non ? Et ils se révolteront !

— Non, je ne pense pas, premièrement parce que l'épidémie aura permis à tous les gouvernants du monde de restreindre les libertés, en particulier celles des journalistes et secondement parce qu'on dira, en haut lieu, dans les médias, chez tous les bien-pensants, que ceux qui dénoncent une manipulation sont des complotistes, des conspirationnistes de la pire espèce et qu'ils lancent de fausses informations, les fameuses *fake news*. C'est devenu un moyen commode et absolument imparable d'empêcher toute contestation, tu as pu le remarquer quand même depuis quelques années, non ? Je vais te donner un exemple. Ca va être un peu long mais je crois que ça vaut le coup. Je ne sais pas si tu te rappelles l'affaire *Cauchemara*, l'entreprise publique française du nucléaire, la plus

grande boîte du monde dans son domaine, dirigée alors par Berthe Sauvageon, la papesse du nucléaire, « Atomic Berthe », la femme la plus puissante du monde dont les interviews et les photos s'épalaient dans la presse mondiale. En 2007 ou quelque chose comme ça, elle a fait acheter, par l'intermédiaire de son mari, un certain monsieur Fric – ça ne s'invente pas ! – une mine d'uranium en Afrique pour plusieurs milliards d'euros, oui des milliards d'euros. Eh bien il n'y avait tout simplement pas d'uranium dans cette mine, qui en réalité ne valait pas dix mille euros ! Phénoménal, non ? Et tout le monde a été arrosé pour permettre cela, tu ne crois pas ? Tous complices, les ministres, les cabinets, les autorités de tutelle, les contrôleurs, tous ! On a même constaté que du pognon – plusieurs millions d'euros – avait été versé à Kannibal, l'ancien maire de Lavalloise, condamné depuis à de la taule pour fraude fiscale, pour une entremise en Afrique. Tu vois le genre, quoi ! Tous les pourris étaient dans le coup ! La Cour des comptes, devant l'évidence, a porté le pet devant la justice. Eh bien tu vois, plus de 12 ans après, personne n'a été condamné pour le moment. Des mis en examens, comme d'habitude mais pas de procès, pas de coupables, rien. Et les contribuables ont payé, bien sûr, pour recapitaliser *Cauchemara*, laquelle boîte a ensuite été dissoute ? Tu vois l'arnaque ? Les contribuables qui paient les milliards disparus, volatilisés...mais pas pour tout le monde, évidemment. Eh bien, mon ami, si tu dis cela tu es un complotiste, un conspirationniste, tu lances des *fake news*, tu es dangereux, gravement irresponsable, probablement un extrémiste de droite ou de gauche. Alors on ne sait plus et on ne dit rien. Or moi, j'ai connu un monsieur, issu d'une famille de yéniches, des gens du voyage comme moi, par l'intermédiaire de cousins communs à nos familles, qui était ancien élève de l'ENA, ancien directeur à Bercy et qui, ensuite, a contrôlé le secteur nucléaire et donc *Cauchemara* au nom du ministre des finances. Ce haut fonctionnaire m'a raconté avoir passé plus de quatre ans à dénoncer les turpitudes de madame Sauvageon et de ses sbires, sa gestion tyrannique, solitaire, dispendieuse, hasardeuse voire plus, les innombrables conflits d'intérêt, les magouilles notamment dans les sous filiales asiatiques, les pots de vin, les devis « bidon » pour décrocher des constructions de centrales comme en Finlande, les milliards de provisions qui ne sont pas inscrits volontairement dans les comptes afin de permettre d'afficher de gros bénéfices alors que les pertes réelles allaient être colossales. Bref, cet homme, qu'« Atomic Berthe », intouchable, alors au fait de sa gloire, qualifiait d'Ayatollah machiste pour le disqualifier, n'a jamais été entendu par les ministres et leurs entourages, qu'ils soient de droite ou de gauche. La Cour des comptes, frileuse, dénuée de tout

courage et de lucidité, enterrait systématiquement les dossiers que ce contrôleur sortait. Tout le monde ligué contre lui, cet homme, désespérément seul, a dû, contraint et forcé, humilié, quitter ses fonctions pour finir sa carrière dans un poste tranquille, un petit placard doré, en quelque sorte, comme cela se fait pour clouer le bec aux lanceurs d'alerte – le concept n'existait pas à l'époque, lui n'était qu'un dangereux et insupportable « casse burnes » ! – trop encombrants. Si l'on dit aujourd'hui qu'il y a eu, grâce aux milliards volatilisés de *Cauchemara*, le plus phénoménal détournement de fonds publics de l'histoire, la plus grande arnaque financière de l'humanité, avec la complicité de tous ceux qui ont été grassement arrosés, alors que leur métier était de protéger les deniers publics...on passe pour un affreux complotiste et puis c'est tout ! Un gros con d'extrême droite qui dénonce tout et n'importe quoi ou un chtarbé d'extrême gauche qui veut tout foutre en l'air ! Et la discussion est close ! Immédiatement et définitivement ! Je prédis que ce serait la même chose pour la pandémie hypothétique dont je te parle ! Point à la ligne ! Circulez, messieurs et mesdames, il n'y a rien à voir !

— Ouais d'accord, je te crois, mais cette affaire de *Cauchemara* ça n'a rien à voir avec une pandémie ! Et puis, merde, tout n'est pas complot et conspiration quand même ! Bon, tu le vois bien je n'y crois pas du tout à tes salades, mais admettons...Je pense alors à quelque chose, dis donc. Et si personne n'arrivait plus à la stopper cette pandémie ? Imagine le truc. Les chercheurs ne trouvent rien, pas de médicaments pour traiter, pas de vaccin efficace pour protéger et ça continue partout de faire des dégâts, des malades, des morts, pendant des mois, des années peut-être. Les gouvernements ne pourraient pas claquemurer tout le monde pendant des années. Ce serait terrible et on aboutirait à la ruine généralisée, à des révoltes, à des guerres, à l'apocalypse quoi !

— Le coup des apprentis sorciers dépassés par leur combine pourrie ! Les pompiers pyromanes ! La fin du monde peut-être ! Après tout pourquoi pas, en effet. Comme Audiard le faisait dire à Blier « Quand on joue à des jeux de con, on a des résultats de con ! ». Et puis je vais te dire quelque chose : si l'humanité disparaissait, ça serait bien fait pour son matricule à cette engeance de malheur !

— Oh là, là ! Ecoute, c'est dingue tout ça ! Complètement dingue ! Je n'en crois pas un mot de tes prédictions, je te le dis tout net, je te le répète avec force, mais j'admets tout de même que ça me fout la trouille ! Ca me troue le prose pour parler vif ! Je ne suis pas complotiste, par principe, et je rejette toute forme

de conspirationnisme universel. Alors je ne crois absolument pas à ta théorie ! Tu fantasmes mon ami, c'est tout. Tu te berlures ! Tu te prends la tête avec des grosses conneries ! Et tu en arrives à croire ce que tu dis ! Fais gaffe, Parfait, tu files un mauvais coton ! Tu fais au fond des analyses...comment dire pour ne pas te vexer... disons marxo-lénino-trotkistes ! Usées jusqu'à la corde et même au-delà selon les bons penseurs d'aujourd'hui ! J'ai toujours été de gauche mais ton logiciel est complètement périmé mon pauvre vieux ! Et tu vas vraiment devenir complotiste, pour de bon ! Et tu rejoindras le troupeau de tous les connards de la terre ! Ce serait bien navrant ! Je vais reprendre du café et essayer de penser à autre chose parce que tu vas foutre la journée en l'air avec tes analyses à la gomme ! Putain, c'est atroce ! Si je comprends le fond de ta pensée, à laquelle je n'adhère pas, tout le monde sur cette terre serait pourri jusqu'à la moelle ?

— Non, pas tout le monde, Claudius, mais tous ceux qui dirigent, tous ceux qui sont aux manettes, les grandes et les petites, et tous ceux qui veulent prendre leur place, ça oui parce que c'est dans la nature profonde du genre humain, dans son essence même. Le pouvoir rend fou ! Les gens gentils, sympas, ouverts, bienveillants n'ont pas la parole ! Jamais ! Et en plus ils ne sont pas très nombreux ! La petite élite dont je parle elle se surprotège à tous points de vue, veut se rendre inatteignable afin de pouvoir continuer à vivre au-dessus des lois, à tous points de vue ! Quant à être, comme tu le dis en croyant me faire du tort, marxo-lénino-trotsky, ben oui, pourquoi pas, après tout ? Bien sûr c'est de la pensée à l'ancienne mais ça ne me gêne en rien ! C'est pas plus con qu'autre chose, loin s'en faut ! En tous cas, ça vaut bien mieux que d'être un trumpiste ultra-libéral, raciste et inculte, un atroce poutiniste ou un décérébré d'extrême droite ! Et ça vaut largement aussi bien que la pensée de tous ces sociologues et philosophes soi-disant modernes qui débitent des conneries plus grosses qu'eux et qui ne font pas avancer le schmilblick d'un iota !

— Arrête Parfait ! Comme disait Raimu « Tu me fends le cœur ! ». Et même, je te le dis bien posément, tu m'emmerdes Parfait ! Bon, allez ! Ca suffit, on va pas se chicorer pour ça ! Ca ne vaut pas le coup ! Essaie de te calmer, s'il te plait. Et reviens à la réalité, à la vie quoi ! Nous ne sommes ni trumpistes, ni léninistes, ni des fachos ! Pas plus toi que moi ! Allez hop, on passe à autre chose, maintenant, parlons sérieusement si tu le veux bien. La fin du monde arrivera peut-être, là je te suis tout à fait, mais pas tout de suite. En tout cas pas aujourd'hui ! Alors nous verrons bien ! Cantonnons-nous aux choses importantes

et vivons ce jour le mieux possible. D'accord ?

— D'accord Claudius !

— Alors je pose une question fondamentale : on fait du vélo aujourd'hui ou on va aux champignons ?

— Ah ! Ca c'est important, tu as raison, bien plus que l'apocalypse. Une bonne fricassée de girolles, je ne cracherai pas dessus. Qu'est-ce que t'en dis, mon ami ? Parce que pour t'avouer la vérité j'ai un peu mal aux pattes avec tous les kilomètres que l'on se tape depuis quelques temps !

— Moi aussi j'ai mal aux pattes, sois rassuré. D'accord pour les girolles. Si on trouve quelques cèpes on les garde ? Je sais que tu préfères la girolle, la chanterelle comme on disait chez moi, mais le bolet c'est bon aussi, bien préparé.

— On les garde, d'accord. Si on a assez de girolles pour faire un plat on mettra les cèpes en conserve. J'ai une recette sympa pour les mettre en bocal. On sera content de le trouver cet hiver pour accompagner un magret ou une entrecôte ou faire une omelette.

— Tu l'as dit bouffi ! Profitons de la vie avant cette foutue apocalypse ! !

— Oui, s'il vous plait, encore quelques minutes, monsieur le bourreau !

\*

Et les deux amis de se préparer pour une longue marche en forêt, afin d'essayer d'oublier la surchauffe de l'économie, les inégalités sociales, les pauvres peuples qui n'en peuvent mais et le machiavélisme des dirigeants du monde qui, non, n'oseront jamais faire ce dont a parlé Parfait tout à l'heure, cette sombre histoire de virus, cette épidémie mondiale, cette pandémie universelle. Après la guerre mondiale, ils inventeraient la peur mondiale ! !

Il ne faut quand même pas déconner et raconter n'importe quoi ! Sinon on se comporte comme un complotiste, un conspirationniste, un salopard d'extrême gauche ou d'extrême droite, ce qui aujourd'hui, en France tout du moins, soit dit en passant, est exactement la même chose, la Pouffe blonde et Méluche dans le



même sac !

Et ça, ça n'est pas acceptable, vous comprenez, mesdames et messieurs ?

Alors on écoute les dirigeants et on la ferme. Ca vaudrait mieux pour tout le monde !

Non mais !!

## CHAPITRE DOUZIÈME

Pendant que leurs hommes discutaient de l'avenir plutôt sombre de l'univers et de la perversité de ceux qui le dirigent, faisaient du vélo en se tirant la bourre, allaient cueillir des champignons, se payaient du bon temps à longueur de semaine, Gina et Clémence, elles, en plus de leur travail et sans en avoir parlé à Dupeyron et à Callard, cherchaient à avancer dans leurs recherches sur le holdup de Carrières-sur-Seine en janvier 2014.

Cette affaire leur tenait à cœur, pour Clémence parce que son Parfait avait été injustement condamné, pour Gina parce que son Claudius avait été l'objet de mauvaises rumeurs et pour les deux ensemble parce qu'elles étaient amies et souffraient l'une pour l'autre.

Elles passèrent des heures sur les ordinateurs à chercher, pour Clémence, sur le site des Archives de France, les comptes rendus d'audience de la Cour d'assise de Versailles et pour Gina, sur les sites des journaux, des radios et des télévisions locales qui avaient évoqué l'affaire en son temps.

Les deux amies mettaient chaque jour les informations en commun et en discutaient lors de *briefings* animés.

Très vite elles furent d'accord pour conclure que l'intervention des deux témoins oculaires du holdup avaient incontestablement fait basculer l'opinion des jurés en faveur de la culpabilité de Parfait Callard. Jusqu'à ce qu'ils déposent sous serment devant la cour, rien n'était clair pour personne et la presse locale, unanime, avait même fait part de ses doutes en l'absence de preuves matérielles. Les images de la seule caméra de surveillance à l'intérieur de la banque étaient floues et ne montraient le braqueur que de dos, sans qu'il soit possible de reconnaître son visage. La caméra située à l'extérieur, elle, ne filmait que les abords immédiats du distributeur automatique de billets et les images n'apportaient rien d'intéressant puisqu'on ne voyait pas sortir de braqueur.

Le passé judiciaire de Callard, quelques heures en garde à vue quelques années auparavant, n'apportait rien, malgré les efforts du procureur général, même si maître Bavasson, le défenseur, restait la plupart du temps muet comme une carpe, comme démunie, tout à fait incapable de réagir. Au contraire, le

tsigane, le guitariste qui joue dans les cabarets et qui ne fait pas payer les enfants de familles pauvres, apparaissait comme plutôt sympathique, en tout cas digne d'intérêt.

Et puis patatras ! L'intervention à la barre, sous serment, des témoins oculaires !

Extraits du compte rendu de l'audience.

« Dites au tribunal, monsieur Chaudard, ce que vous avez vu le jour du holdup.

— Oui monsieur le président. J'ai vu le monsieur qui est dans le box des accusés, Monsieur Callard, comme je vous vois, là maintenant, sortir en courant de la banque, une arme à la main. J'étais juste devant le bâtiment en train de ranger les billets que je venais de retirer au distributeur dans mon portefeuille et il m'a bousculé en s'enfuyant. Je l'ai vu de très près. J'ai dit tout ça aux policiers dès le jour du holdup et ensuite confirmé au juge d'instruction.

— Et il n'y a pas d'erreur possible, monsieur Chaudard ?

— Ah non, monsieur le président. Monsieur Callard est très typé avec ses cheveux noirs bouclés, son teint mat et son diamant dans l'oreille.

— En deux secondes vous avez pu voir le diamant dans son oreille ? Vous en êtes absolument certain ? Dans quelle oreille ce diamant ?

— Dans l'oreille droite. Je l'ai vu comme je vous vois, monsieur le président. J'ai une très bonne vue. C'était monsieur Callard !

— Monsieur l'avocat général avez-vous des observations à formuler ?

— Non monsieur le Président, les choses sont tout à fait claires. Ce témoignage est accablant.

— Des questions maître Bavasson ?

— Pas de question monsieur le Président.

L'accusé se lève et vocifère « C'est faux, ce n'était pas moi, je suis innocent. Je n'avais pas de diamant à l'oreille à l'époque parce que le bijou m'avait fait une petite inflammation ! Je l'ai dit au juge d'instruction ! Je suis innocent ! »

— Accusé vous n’avez pas la parole ! Asseyez-vous et taisez-vous ! »

Un autre extrait, un peu plus loin dans le compte rendu :

« Monsieur Varambier, vous travailliez à l’époque des faits au Crédit Agricole de Carrières-sur-Seine. Dites au tribunal ce que vous avez vu lors du holdup.

— Oui monsieur le Président, j’ai vu ce monsieur Callard, celui qui est là, dans le box, débouler brusquement dans le hall de la banque avec une arme à la main, en criant très fort : « C’est un holdup ! ». Il avait bien préparé son coup puisqu’il n’y avait personne dans le hall, sauf moi derrière mon guichet. Il a pointé l’arme sur moi de façon très décidée et je lui ai donné le contenu de ma caisse, environ 3000 euros et il est reparti en courant. Voilà, monsieur le Président. Ca a pris quelques secondes.

— Vous avez eu le temps de bien le voir ?

— Comme je vous vois, monsieur le Président. Et puis il est très typé. On le reconnaît facilement avec son diamant dans l’oreille, son teint mat et sa chevelure noire et bouclée.

— Dans quelle oreille ce diamant, monsieur Robert ?

— La droite, je l’ai dit au cours de l’instruction.

— Monsieur l’avocat général souhaitez-vous intervenir ?

— Oui monsieur le Président pour dire que ce témoignage confirme le précédent et ôte tout doute quant à la culpabilité de l’accusé. C’est clair comme de l’eau de roche !

— Maître Bavasson, avez-vous des questions à poser au témoin ?

— Je n’ai pas de question monsieur le Président.

L’accusé se lève et crie « Je suis innocent. C’est odieux. C’est une cabale ! Que l’on m’écoute bon sang ! »

— Accusé, asseyez-vous et taisez-vous. Vous n’avez pas la parole !

Ces extraits du compte rendu d’audience apparurent édifiants à Clémence et Gina, « clairs comme de l’eau de roche » comme l’avait dit l’avocat général, mais l’exact contraire. On voyait des témoins visiblement pilotés, manipulés, un

avocat étonnement silencieux, un accusé ulcéré qui crie son innocence. Comment peut-on voir aussi nettement un diamant dans l'oreille de quelqu'un alors qu'on le croise seulement quelques secondes ? Pourquoi n'avoir pas vérifié ce que disait l'accusé : je ne portais pas de bijou à l'oreille à l'époque des faits ? Pourquoi l'avocat Bavasson ne pose-il pas de questions aux témoins ?

Les deux amies pensèrent, à la même seconde, que ces deux admirables témoins méritaient une petite visite. Monsieur Adrien Chaudard et Monsieur Eugène Varambier, compte tenu de leur âge, devaient toujours être du monde et elles croisèrent les doigts pour qu'ils n'aient pas démenagé. Ils ont, en effet, décliné leur âge et leur adresse avant de prêter serment devant le tribunal. Adrien Chaudard, cinquante-deux ans, habitant 6 bis, rue de la Remise à Carrières-sur-Seine. Eugène Varambier, quarante-six ans, résidant 17, route de Montesson à Carrières-sur-Seine. Le compte-rendu d'audience est décidément un document très précieux.

Il va falloir maintenant, pour Clémence et Gina, se transformer en enquêtrices pour aller interroger ces messieurs mais sans en avoir, évidemment, aucun droit d'aucune sorte et prendre ainsi de gros risques.

Elles pensent toutefois que ça vaut le coup pour laver l'honneur de leurs hommes, Claudius accusé à tort d'avoir fait condamner un homme qu'il savait innocent et Parfait enfermé cinq ans de sa vie dans une prison alors qu'il n'a pas commis le crime dont on l'accuse.

Elles sont décidées, Gina et Clémence.

Rien ne les arrêtera.

## CHAPITRE TREIZIÈME

Gina Pellizzoti est fille d'Italiens venus travailler en France à la fin des années soixante. Le papa était dans la haute couture, dessinateur de modèles chez Nino Cerruti qui venait de créer sa maison à Paris. Cerruti avait repris, quelques années auparavant, la fabrique de tissus fondée par son grand-père à Biella au pied des Alpes italiennes et l'avait transformé en un véritable laboratoire de recherches lainières. C'est ainsi qu'il mit au point des tissus de plus en plus fins, de plus en plus sophistiqués, destinés à la haute couture masculine et féminine. Il décida de devenir couturier mais avait besoin pour l'épauler, de créateurs de modèles, de dessinateurs. Il lança une sorte de concours pour sa maison de Paris. Le père de Gina, qui travaillait chez un grand couturier de Rome, se porta candidat et l'emporta haut la main. Il vint s'installer avec son épouse – qui, elle, était interprète à l'UNESCO – dans la capitale française où Gina naîtra quelques années plus tard.

Dans la lignée de son papa, Gina s'intéressa plus à la mode qu'à l'école, dès son plus jeune âge. Elle était passionnée par la haute couture et devint, dès seize ans, petite main dans diverses maisons puis cheffe d'atelier puis directrice chez Lacroix, avant de faire l'acquisition, il y a bientôt dix ans, avec l'aide de ses parents, d'une belle boutique située rue de la Victoire dans le 9<sup>ème</sup> arrondissement. C'est là qu'elle a rencontré Claudius Dupeyron, il y a bientôt un an, ou plus exactement que Claudius Dupeyron a fait irruption dans sa vie.

C'était le matin, avant l'ouverture de la boutique et Gina mettait la dernière main à l'exposition d'un vêtement dans la vitrine. Elle était agenouillée, la jupe remontée sur les cuisses. Un homme s'approcha et regarda la scène à travers la vitre. Il ne put détacher son regard de cette belle femme brune, au visage de madone, agenouillée, donnant à voir une magnifique paire de jambes. Claudius, puisque c'était lui, tomba immédiatement amoureux de l'inconnue dans sa vitrine, frappé en plein cœur par ce sublime spectacle. Au lieu de partir, comme l'aurait fait tout un chacun, et de se contenter de garder un souvenir fantasmagique de la belle dame brune agenouillée dans sa vitrine, dont on rêvera la nuit, Dupeyron, hardi, décida de tenter sa chance *illico* et il frappa à la vitre. Gina le regarda et lui sourit, ce qui ne fit que raviver son excitation. Elle lui

montra la petite pancarte présentant les horaires d'ouverture avec un petit air navré. Ne s'avouant pas vaincu pour si peu, il tapa de plus belle et, devant le refus confirmé de Gina, sortit sa carte de police qu'il colla sur la vitre et se fit ouvrir la porte d'autorité. Non mais !

Il entra au flan, sans savoir ce qu'il allait faire ou dire. La belle brune le regardait, interrogative, vaguement inquiète. Même si l'on n'est coupable de rien, on n'aime pas trop, par un réflexe naturel, avoir à faire avec la maréchaussée. On ne sait jamais.

Claudius Dupeyron dit alors sobrement.

— Madame, je ne vous connais pas mais je sais désormais une chose : je vous trouve sublime, je vous aime et je suis sûr que c'est pour la vie. Voilà ce que je tenais à vous dire. Je m'appelle Claudius Dupeyron, je suis commissaire de police. Tenez, je vous donne ma carte.

Gina regarda la petite carte de visite barrée de tricolore et ne sut absolument pas comment réagir devant l'étonnante brusquerie du propos, son caractère osé et même son incongruité. Alors elle regarda son interlocuteur avec un air contrit, sans dire un mot, ses beaux yeux noirs grands ouverts, un petit sourire sur ses jolies lèvres, ce qui ne fit que rendre Claudius encore plus amoureux, définitivement amoureux.

— Je m'en vais, madame. Je ne veux pas vous ennuyer mais je repasserai vous voir. Pouvez-vous seulement me dire votre prénom, s'il vous plait ?

Gina, comme une petite fille à l'école qui répond à une question de la maitresse, dit simplement :

— Je m'appelle Gina, monsieur.

— Alors au revoir Gina et à bientôt.

Claudius sortit sans se retourner.

Gina n'avait pas bougé.

La scène avait duré quelques dizaines de secondes à peine.

Elle sera pourtant fondatrice.

Gina, très belle femme de quarante-trois ans, classieuse, altière, très sollicitée,

avait aimé quelques hommes mais jamais bien longtemps et, au fond, jamais profondément, en tous cas jamais suffisamment pour rester vivre avec eux.

Bref, Gina Pellizzoti n'avait pas encore rencontré le grand amour. C'est toujours elle qui avait pris l'initiative des ruptures, lorsqu'elle n'aimait plus et les choses s'étaient toujours à peu près bien passées. Gina ne laissait aucune illusion à ses anciens amants qui n'avaient donc pas de raison d'insister sauf à se faire sévèrement rembarrier voire plus ! Gina considérait que les relations amoureuses entre hommes et femmes devaient être d'une totale clarté et que « lorsque c'est non, c'est non ! ». Et cela bien avant tous les événements des années récentes qui ont permis, enfin, aux femmes de s'exprimer et de dénoncer les violeurs, les harceleurs, les gros lourdauds, les sales porcs qui se comportent mal et prennent leurs désirs pour des réalités et les femmes pour de simples objets sexuels.

Depuis plusieurs mois, Gina vivait seule et s'en portait bien. Elle se sentait libre et pouvait organiser sa vie comme elle le voulait, avec ses copines, aller au restaurant quand bon lui semblait, aller faire la fête dans une discothèque, aller au spectacle, faire du sport. Sympathique, ouverte, charmante, sincère, elle avait plein de bonnes copines mais une seule amie, Clémence, une avocate de son âge qu'elle avait rencontrée dans une discothèque et qui aimait les mêmes danses qu'elle et aussi, comme elle, adorait boire du champagne. Clémence venait souvent à la boutique acheter ses vêtements et trouvait son bonheur, Gina ayant des goûts très sûrs et vendant des fringues de belle qualité voire de luxe qui allaient à la perfection à Clémence, mettant en valeur ses formes avantageuses, comme on dit.

Gina aurait dû, comme elle sait bien le faire, envoyer paître ce commissaire Dupeyron qui avait fait irruption dans sa boutique pour lui raconter des balivernes, cet importun qui se croyait tout permis et devant lequel les femmes devaient souvent céder. Parce qu'il est beau ce commissaire, grand, baraqué, avec ce visage bien découpé et ces grands yeux bleus qui vous mettent mal à l'aise. Et ce discours si direct avec cette voix suave qu'on n'oublie pas ! Il est gonflé quand même ce type, à la limite du harcèlement. Un flic en plus !

Clémence, à qui Gina raconta l'évènement, ne sut pas trop comment réagir, voyant bien que son amie en était encore troublée et d'une certaine manière plutôt émoustillée.



— Ecoute, tu verras bien. Il va revenir te voir. Il te l'a dit. Essaie de savoir s'il est sincère ou s'il n'est qu'un séducteur de pacotille, « un homme à femmes, un coureur quoi ! », comme disait ma grand'mère.

— D'accord, je te raconterai.

— Gina l'essentiel ce n'est pas que tu me racontes, c'est ce que tu vas ressentir, toi ! Imagines que ce soit l'homme de ta vie, ce mec ! Il ne faudrait pas laisser passer la chance, tu comprends ? Le grand amour ma Gina, c'est une seule fois dans une vie ! Enfin, je crois.

— Oh là tu me fais peur. Le grand amour mais comment veux-tu savoir ? À quoi je vais le reconnaître ?

— Je n'en sais rien, ma belle. Moi je ne l'ai pas encore rencontré alors je ne peux pas te dire. Je suppose qu'on le ressent, qu'on le reconnaît...

— Tu ne sais pas, quoi ! Un point c'est tout. Bon, écoute, je verrai bien...

Quelques jours plus tard Claudius fit livrer une quinzaine de roses rouges à la boutique avec ce mot « De la part d'un commissaire qui brûle d'amour pour vous, chaque jour un peu plus ».

Puis encore un bouquet la semaine suivante avec ce mot « Je vous attendrai le temps qu'il faudra parce que je vous aime. Vous êtes la femme de ma vie ».

Trois jours après, Claudius, en milieu de matinée, entra dans la boutique. Il y avait une cliente. Il s'assit tranquillement. Gina vint à sa rencontre pendant que la cliente essayait un vêtement dans une cabine d'essayage.

— Bonjour Gina. Tout ce que je vous écris est vrai. Je vous aime.

Gina regarda les yeux bleus du commissaire. Ils n'avaient pas l'air de mentir, ces beaux yeux bleus.

— Merci pour les fleurs, monsieur. Ca me fait plaisir. Mais vous ne me connaissez pas...

— Quelle importance puisque je vous aime. M'autorisez-vous à continuer à vous faire la cour.

Gina continuait à regarder Claudius, intensément. Elle ne répondit rien, se retourna et alla rejoindre sa cliente qui sortait de la cabine et la hélait. Pas d'autorisation à poursuivre mais pas d'interdiction non plus, se dit Claudius. Elle n'avait pas l'air furieux du tout.

Le manège de Claudius, un bouquet, une visite, continua encore une quinzaine de jours. Puis il envoya une trentaine de roses – probablement les dernières se dit-il – avec ce mot sur lequel il laissa son numéro de portable : « Gina, je vous invite à dîner demain soir au restaurant Taillevent, rue Lamennais, à 20 heures. Si vous n'acceptez pas, je ne vous importunerai plus et on ne se reverra jamais. Je vous aime. »

Alors qu'il était en plein drame professionnel, s'interrogeant sur son avenir dans la police, sur sa vie, comme on l'a vu au début de notre histoire, il reçut sur son portable un message vocal de Gina. « C'est Gina. Je serai demain à 20 heures au restaurant Taillevent. ». Difficile de faire plus court et, *a priori*, plus impersonnel. Mais pour Claudius ce message était merveilleusement lumineux, éclatant d'espoir. La voix de Gina le bouleversa et l'excita. Il eut un sérieux début de bandaison. La femme dont il était devenu fou amoureux faisait tomber ses défenses et allait l'aimer aussi. Ca ne pouvait pas être autrement. Sinon pourquoi viendrait-elle ? Elle avait l'air d'être quelqu'un de posé, de sérieux, sachant ce qu'elle voulait. C'était une femme mûre, dans la pleine force de l'âge. Elle l'aimait déjà, il en était persuadé. On ne se laisse pas inviter à dîner dans un grand restaurant par un monsieur qui est amoureux de vous et vous poursuit de ses assiduités depuis des jours et des jours, si on ne veut pas donner suite. Claudius pensa très fort à Gina et au bonheur qu'ils allaient vivre ensemble...et retourna à ses sombres pensées professionnelles.

\*

Le repas au Taillevent fut magnifique, comme tous les repas dans cette belle maison de la rue Lamennais, luxueuse mais sans tapage, décor de bois blond et tentures grèges, chic mais sans excès, nappes blanches ou beiges, meubles laqués, sculptures et tableaux de de classe, où on se sent vite à l'aise grâce à une équipe chaleureuse, compétente mais discrète.

Claudius venait trois ou quatre fois par an au Taillevent, souvent pour y fêter

quelque chose où séduire une dame, et c'était, d'assez loin, son restaurant préféré.

Il arriva dix minutes avant 20 heures, afin d'être là pour accueillir son invitée. Gina arriva avec les quelques minutes de retard qui sont la politesse des dames. Elle était somptueuse dans une robe couleur rubis, près du corps, mettant en valeur des épaules et une gorge parfaites. Avec un grand sourire et après avoir un peu hésité, elle fit la bise à son hôte qui ne s'y attendait pas. Claudius, très troublé, eut un peu de mal à commander clairement à un maître d'hôtel attentionné et patient, une bouteille de champagne rosé, après l'accord sans ambiguïté de Gina « J'adore le champagne et surtout le rosé ». Accompagnée de gougères tièdes, la première coupe se but dans le silence, le couple se regardant timidement sans trop oser se parler, pour ne pas rompre le charme étrange et excitant qui s'installait.

Elle choisit la langoustine royale et le rouget barbet confit, et lui l'œuf poché et truffe noire et le ris de veau laqué. Tout était absolument délicieux, original, suave en bouche, une merveille. La seconde bouteille de champagne rosé fut la bienvenue pour soutenir les crêpes Suzette flambées. La conversation s'était animée et les deux se racontaient allègrement leurs vies, leurs goûts, leurs espoirs. Claudius expliqua qu'il fêtait là, ce soir, sa démission de la police.

— Ce ne pouvait être qu'avec vous, Gina, parce que je vous aime comme je n'ai jamais aimé et comme je n'aimerai plus.

Gina, avec le champagne, le repas raffiné, le cadre enchanteur, le regard d'azur de Claudius plongé dans le sien, ce discours à faire pâmer n'importe quelle femme, devint très amoureuse de son hôte. Lorsqu'au moment du café et des madeleines tièdes, il lui prit la main, elle la garda sur la sienne en le fixant avec un œil qu'immédiatement il jugea coquin.

La suite fut rondement menée.

Un taxi pour conduire dare-dare le couple à l'appartement de Claudius pour soi-disant un dernier verre.

Un baiser fougueux, interminable dans l'ascenseur.

Le déshabillage réciproque, bouche contre bouche, dès qu'ils furent entrés dans la chambre et l'amour « à la sauvage » sur le lit de Claudius qui n'avait pas été à pareille fête depuis pas mal de temps. Les deux amants s'aimèrent plusieurs

fois de suite au cours de la nuit, avec ardeur, avec suavité, avec plaisir, avec passion. Dès que l'un se réveillait il allait chercher l'autre, le caressant, le câlinant et ils faisaient à nouveau l'amour. Bref et pour parler un peu vif, « ça baisa toute la nuit » et ça se réveilla encore plus amoureux que la veille, totalement séduits l'un par l'autre, complices pour la vie.

Et pourtant, quelques semaines après des magnifiques semaines d'amour, Claudius quitta Paris pour la Sologne, en laissant le choix à Gina de donner une suite à leur histoire. Ils en avaient parlé, très sérieusement, sachant qu'ils engageaient là une grande part de leur avenir.

— Tu sais, ma Gina, je crois qu'on s'aime très fort mais il faut en être absolument sûr. Nous ne sommes plus des enfants et si l'on doit lier nos vies pour toujours, il est indispensable de savoir si l'on s'aime assez. Tu comprends ma chérie ?

— Oui mon amour je te comprends. Je suis d'accord. On va se séparer pendant quelques semaines, toi en Sologne et moi à Paris. Si notre amour résiste c'est qu'il est fort, au-dessus de tout.

— Je t'aime Gina.

— Je t'aime Claudius.

On connaît la suite et les merveilleuses retrouvailles de ces deux êtres qui désormais ne se quitteront plus.

## CHAPITRE QUATORZIÈME

Clémence Durdzak est la petite-fille de polonais venus travailler en France au cours de l'année 1936, un peu avant la deuxième guerre mondiale. La Pologne, sous domination soviétique, était dirigée alors par un régime militaire dictatorial qui soutenait l'Allemagne nazie. La vie en Pologne était devenue épouvantable à tous points de vue, les libertés individuelles bafouées, le chômage généralisé, la misère partout répandue.

Josef Durdzak proposa à sa jeune épouse de fuir, comme beaucoup de Polonais le faisaient, en France, le pays des libertés et des droits de l'homme. Elle fut immédiatement d'accord parce qu'elle aurait suivi Josef au bout du monde et aussi parce qu'elle exécrait la vie qu'elle menait dans son propre pays, une vie terne, sans liberté et sans espoir.

Le couple, après un parcours sans trop d'embûches, s'installa dans le département de l'Ain, à Saint-Maurice-de-Beynost, une petite commune sur la route nationale 84, à une douzaine de kilomètres de Lyon. Une entreprise de fabrication de meubles cherchait des manutentionnaires courageux et pas trop exigeants questions salaires et protection sociale. Les Durdzak furent contactés par un ouvrier polonais d'origine juive, Chaïm Grudman, qui travaillait dans l'entreprise et qui, avant son départ pour la France deux ans auparavant, habitait Smolec près de Wroclaw, la même petite ville qu'eux, au cœur de la Pologne.

Le couple s'installa dans un petit appartement pas très loin de l'usine où Josef travaillait. Jana se mit à faire des ménages chez les bourgeois du coin où elle fut très vite appréciée pour sa gentillesse et sa méticulosité. Elle apprit rapidement le minimum de mots français lui permettant de se faire comprendre puis progressa à grands pas au point de pouvoir tenir une conversation en langue française avec ses employeurs ou les commerçants, moins d'une année après l'installation en France. Pour Josef ce fut plus compliqué. Il n'était pas du tout doué pour les langues mais, en plus, ne faisait pas l'effort nécessaire. Il parlait essentiellement avec les autres polonais de l'entreprise, en particulier avec son ami Chaïm Grudman. Jana lui en faisait reproche mais, tout en lui donnant raison et en se culpabilisant un peu, il ne faisait rien pour améliorer son français. Il baragouinait quelques mots avec un accent guttural à couper au couteau. « Bonjour, monsieur,

madame, Oui chef, bien chef, monsieur le directeur, comment ça va, bonsoir, merci, tout va bien », voilà à peu près ce qu'il savait dire. Pour tout le village, il était Josef « le Polonais » et cela lui suffisait.

Le couple traversa la guerre dans une semi misère mais sans être inquiété, continuant de travailler. Les deux s'étaient transformés en une manière d'esclaves par la volonté de leurs employeurs qui profitaient allègrement de leur situation précaire d'étrangers pour les exploiter encore plus qu'avant la guerre. Des bons Français assurément, bien catholiques, laudateurs du Maréchal et de Pierre Laval. Chaïm Grudman, on s'en doute, eut moins de chances, lui le juif étranger signalé très vite à la patriotique gendarmerie par la dénonciation d'un bon citoyen, très fier de faire son devoir pour la Patrie si chère à Philippe Pétain, le vainqueur de Verdun. Chaïm fut arrêté sur le champ et embarqué dans un train pour l'Allemagne, avec d'autres juifs, des résistants, des homosexuels et des bohémiens. Comme beaucoup de ses camarades de voyage, il ne revint pas du camp de concentration de Buchenwald. Personne n'entendit plus jamais parler de lui et, à vrai dire, personne ne chercha vraiment à savoir ce qui lui était arrivé, même si Josef et Jana furent sincèrement tristes de ne pas le revoir.

Après la guerre, Josef et Jana continuèrent à travailler auprès de leurs mêmes employeurs, aucun n'ayant d'ennuis avec la nouvelle administration, même pas celui qui avait dénoncé Chaïm Grudman à la maréchaussée, le bon Français, maréchaliste en plein, admirateur zélé de Pierre Laval. Certains résistants de Saint-Maurice de Beynost durent se justifier, montrer patte blanche, s'excuser presque de s'être rebellés, d'avoir pris le maquis et parfois d'avoir extorqué un peu de nourritures dans telle ou telle ferme du plateau de la Dombes pour ne pas mourir de faim... mais pas lui. Il fallait réconcilier les Français, il fallait vivre à nouveau ensemble. Alors ce fut parfois « embrassons-nous Folleville ! » entre certains résistants et certains collabos, en tous cas pour les gens de l'élite locale, les gens aisés, les gens aux bonnes places, ceux qui avaient de quoi, les notables, les industriels, les bourgeois. Pour les femmes qui avaient « fauté avec des soldats allemands » comme on disait alors – ce qui est tout de même beaucoup moins grave que de dénoncer ses voisins juifs à la Gestapo – ce fut l'humiliation publique, la tonte des cheveux devant la foule haineuse et revancharde, la honte pour le reste de la vie. Mais pour les dénonciateurs de juifs, de résistants, d'homosexuels ou de bohémiens, il n'y eut, la plupart du temps, à Saint-Maurice de Beynost dans le beau département de l'Ain, comme partout ailleurs dans notre cher pays, pas de balle au milieu du front, pas d'arrestation, pas de procès,

pas de peines de prison, pas de punitions, pas d'opprobre, pas de crachat à la gueule, pas de coups de pied au cul...rien ! La plupart du temps, hélas, il n'y eut rien !

Gaullistes et pétainistes assez vite réconciliés pour que vive la France, avec les travailleurs de base, surtout les étrangers, tout en bas de l'échelle sociale ! Non mais ! Ils avaient survécu, ils n'allaient tout de même pas se plaindre !

Cette sombre vision de la fin de la guerre ne fut certes pas générale mais pour les Durdzak, mal gré qu'ils en eussent, c'est bien comme ça qu'ils vécurent les années 1945 et 1946. Après les restrictions de la guerre, il y eut les privations de la difficile reprise économique, les bas salaires et les grosses journées de travail ! Voilà ce que fut leur lot.

Leur vie s'éclaira l'année suivante lors de la naissance de leur petit Jacek – dont le deuxième prénom Chaïm fut donné en hommage à leur ami Grudman, mort dans un camp de concentration et qu'ils furent les seuls à ne pas oublier – un joli bébé joufflu aux yeux bleu clair comme ceux de sa maman.

Josef, travailleur infatigable et méticuleux, toujours prêt à faire plus, toujours d'accord avec le patron, prit du galon dans l'entreprise et fut nommé chef d'équipe, à la satisfaction de ses camarades qui avaient de l'amitié et du respect pour « Josef le Polonais ». La substantielle augmentation de salaire qui accompagna cette promotion permit à Jana de s'occuper à temps plein du petit Jacek.

Puis Jacek grandit et devint un beau jeune homme, de nationalité française – qu'il choisit lorsqu'il eut dix-huit ans – très bon étudiant à la faculté de lettres de Lyon et surtout remarquable joueur de football depuis son enfance, dans le club de Saint-Maurice de Beynost, au poste d'arrière droit où sa rapidité de course faisait merveille. Il fut repéré par les recruteurs de l'Olympique Lyonnais et devint stagiaire de l'équipe professionnelle rhodanienne. Il abandonna ses études pour se consacrer exclusivement au football et bien lui en prit. Il signa un contrat de joueur professionnel assez satisfaisant mais ne joua quasiment pas dans le onze lyonnais au cours de la première saison. Tout au plus trois apparitions sur le banc des remplaçants et environ quinze petites minutes de jeu, assez anonymes, à Nantes, à Bordeaux et au Havre. Cela ne l'empêcha pas de s'entraîner encore plus durement, en obéissant aux directives de l'entraîneur, bien au contraire. Cette volonté et cette abnégation payèrent dès le début de la saison suivante.

Jacek entama tous les matchs du championnat, comme arrière droit. Il fit même le quatrième match, à Lyon, au stade Gerland, dans son intégralité, avec brio, son adversaire direct, un grand attaquant, parfois titulaire en équipe de France, ne parvenant jamais à prendre le dessus. Le public scanda « Jacek, Jacek, Jacek » pendant plusieurs minutes. De merveilleux instants de bonheur pour lui et ses parents venus, exceptionnellement, le voir jouer. Après cette superbe performance et des entraînements où il suait sang et eau, Jacek ne quitta plus le onze de départ de l'OL et fut appelé en équipe de France au sein de laquelle le sélectionneur pensa que sa vitesse, sa technique et sa vista seraient très utiles.

Jacek Durdzak devint dès lors un des meilleurs joueurs de football du pays et mena une brillante carrière qui durera plus de dix ans. Il épousa en 1972 Estelle Ledanois, la très jolie kinésithérapeute du club, fille de cultivateurs de Saint-Marcel en Dombes. Le couple eut un fils, Arnaud, en 1974 et une fille Clémence en 1977, dont Estelle s'occupa à temps plein, si l'on peut dire, puisqu'elle était aidée, grâce aux énormes salaires de son mari, par une nurse, une cuisinière et une bonne à tout faire.

Lorsque Jana et Josef venaient à Lyon, ils étaient presque gênés par le luxe de la vie de Jacek et sa femme. Jana voulait toujours mettre la table ou la débarrasser après les repas ou balayer ou mettre les petits au lit le soir. Mais c'était le travail de la bonne et c'était le travail de la nurse. « Reposez-vous maman disait Estelle, vous avez assez travaillé, reposez-vous ! ».

Après sa carrière de footballeur, Jacek devint consultant pour Canal + et on le vit beaucoup à l'antenne, pour commenter des matchs et participer à des émissions. Il était très à l'aise, parlant facilement, avec de l'humour et du recul, ce qui était plutôt rare à l'époque pour un sportif.

Arnaud s'essaya au foot mais il n'avait pas le talent de son père et dut très vite renoncer. Il ne pouvait, hélas, pas empêcher la comparaison avec papa et c'était plutôt humiliant. Alors il abandonna complètement le sport et poursuivit des études de lettres dans lesquelles, comme son père autrefois, il était très bon. Par la suite, après avoir écrit un livre sur son célèbre papa, livre qui eut beaucoup de succès, il entra par la grande porte dans une maison d'édition lyonnaise puis chez un grand éditeur parisien dont il devint assez vite un proche collaborateur. Sans véritablement parler de népotisme ou de copinage, on peut penser qu'être le fils du grand Jacek Durdzak n'avait pas nui à la carrière d'Arnaud. Peut-être même que s'il s'était appelé Bernard Dumont, fils d'ouvrier de la Duchère, Jules



Chombier, fils d'épicier de Villeurbanne ou François Marius, fils de gens du voyage de Montribel, on n'aurait pas examiné ses mérites, on ne l'aurait reçu nulle part, on l'aurait envoyé paître au téléphone, on l'aurait laissé baigner dans son pauvre jus.

Mais ça, c'est une autre histoire.

Clémence, quant à elle, très brillante – on peut être « fille de » et, nonobstant, être brillante – à l'école puis au lycée Ampère, puis à la faculté de droit du quai Claude Bernard, passa sans même y penser licence et maîtrise. Dans la foulée elle réussit sans difficulté un DEA de droit pénal puis prépara tranquillement une thèse sur la présomption d'innocence, sous la houlette très éclairée d'Adrien-Roger Varinard, agrégé de droit pénal, professeur émérite, doyen de la faculté de droit, avocat de l'Olympique Lyonnais, grand fan du footballeur Jacek Durdzak et, tout à fait accessoirement, le parrain de Clémence. Elle obtint sans coup férir la mention « très bien » lors de la soutenance de sa thèse, devant ses parents et les quatre grands-parents, réunis pour l'occasion, tous émus et très fiers de leur petite Clémence. On alla fêter cette formidable réussite par un inoubliable repas chez Paul Bocuse, le pape de la cuisine française, à Collonges au Mont d'Or, à quelques kilomètres de là, en bord de Saône, dans un des tous meilleurs restaurants du monde, là où, entre autres merveilles, le rouget barbet en écaille de pommes de terre, le loup en croûte, la sole aux nouilles et la poularde de Bresse en vessie laissent aux convives un impérissable souvenir.

Clémence, quoiqu'assez timide dans la vie mais très à l'aise lors des épreuves orales, réussit du premier coup le certificat d'aptitude à la profession d'avocat, le CAPA, le fameux « examen du barreau ». Elle fut immédiatement recrutée par *Briffard, Rivière et Jouguelet*, un grand cabinet d'avocats parisien, avec un beau salaire à la clé.

Avocat, sur le principe, c'est un beau et noble métier, il n'y a pas de doute.

Défendre les citoyens pour faire reconnaître leurs droits quelle que soit leur situation sociale, leur couleur de peau, leurs origines, les soutenir lorsqu'ils sont devant la justice, cette grande machine qui peut broyer les plus faibles, est une mission magnifique. C'est absolument sûr et certain.

Mais lorsque ce métier sert à défendre les pires assassins, les plus grands gangsters, les plus ignobles voyous, en cherchant par tous moyens les vices de procédures pour les faire acquitter ou les faire libérer, ce métier devient, d'une

certaine manière, la pire des saloperies.

Faire par exemple libérer un violeur tueur d'une jeune fille, ayant avoué son crime, parce qu'une pièce de l'instruction, tout à fait subalterne, n'avait pas été envoyée à la défense, ça n'est pas très glorieux. Mais lorsque le tueur, une fois dehors, en profite pour assassiner à nouveau une jeune fille, on peut dire que son avocat est, autant que celui qu'il défend, un criminel !

Eh bien mesdames et messieurs, l'avocat de ce tueur, cet homme admirable, ce défenseur d'assassins, mais aussi de gangsters en col blanc, Cazuhac en son temps, les Kannibal plus récemment, est une star du barreau, une vedette qui fait l'acteur dans des films et même joue une pièce de théâtre sur scène. Il a pour surnom Acquitator !

Il se nomme maître Jean-Bernard Droopy-Molleton. Ceux qui lisent mes bouquins le connaissent bien, l'ayant rencontré à plusieurs reprises !

Ce bel avocat est un « pipole », une célébrité qui passe probablement, il faudrait en faire le décompte, plus de temps sur les plateaux de télévision que dans les prétoires !

Il avait été il y a peu le défenseur acharné du frère de l'abominable terroriste Ramhé dont tout le monde savait qu'il était le complice de ses crimes. Lors du procès, s'adressant à la maman du jeune militaire que Ramhé avait lâchement assassiné à Montauban, ce bel avocat a dit « Madame, la vie du fils de madame Ramhé valait celle de votre fils ! ». Il s'est alors, pour tout humain sensé et digne, déshonoré en tant qu'avocat bien sûr, mais aussi en tant qu'homme.

Eh bien mesdames et messieurs, chers lecteurs, de plus en plus fort, cet avocat déshonoré, ce charlatan qui a passé son temps à cracher sur la magistrature, cet être auto-satisfait, imbu de lui-même, qui depuis quelques temps perd absolument tous ses procès parce qu'il est mauvais et ne travaille pas, ce que les juges, eux, contrairement au bon public de beaufs, voient parfaitement...eh bien mesdames et messieurs, cet avocat de pacotille, cet homme de bien peu, ce type imbuvable, ce gros mec mal rasé aux yeux globuleux, sorte d'ours Brûno mal léché, finalement grotesque...pourrait, selon des rumeurs journalistiques plus ou moins crédibles, être nommé par le jeune Président de la République ni plus ni moins que Garde des sceaux, ministre de la justice !

C'est comme si l'humoriste Jean-Marie Bigard ou la comique Roselyne Bachelot étaient nommés, l'un ou l'autre, ministre de la culture ! Vous voyez un peu le genre ! Vous imaginez le foutage de gueule ! André Malraux, le grand écrivain, colonel Berger pendant la guerre, se retournerait dans sa tombe et Jack Lang, ministre de la culture à vie, qu'il en soit préservé, en mourrait de rire...ou de honte !

\*

Après cette digression d'actualité dont je prie le lecteur de bien vouloir ne pas trop me tenir rigueur – c'est plus fort que moi d'écrire ce que je pense...il y a tellement de gens qui ne pensent pas ! – revenons à maître Clémence Durdzak.

Clémence, elle, ne deviendra jamais Garde des sceaux, on peut en mettre sa main au feu, mais elle fait son métier d'avocate avec conviction, honnêteté et sincérité, avec souvent abnégation – ce qui est au sein du barreau de plus en plus rare – exactement comme son père jouait au football, en mouillant le maillot, sans calculer, pour que le public qui paie sa place soit heureux, comme cela n'existe, hélas, plus beaucoup aujourd'hui.

On peut dire de Clémence Durdzak qu'elle est vraiment la défenseure « de la veuve et de l'orphelin ». Dans le cabinet au sein duquel elle travaille on connaît son talent et ses convictions et on lui confie les affaires les plus sensibles, les plus délicates, celles qui concernent des accusés dont Clémence sait la plupart du temps qu'ils sont coupables et les traite comme tels mais qui doivent être défendus avec sincérité parce que le destin leur a été très défavorable et qu'ils n'ont été que des jouets de leur propre vie.

On lui confie aussi les dossiers dans lesquels l'accusé crie son innocence sans n'avoir jamais été écouté par les instructeurs, policiers ou juges, trop sûrs d'avoir raison, trop sûrs d'eux-mêmes, parfois de leurs préjugés, pouvant conduire ainsi à l'erreur judiciaire.

On lui confie enfin la défense de parties civiles, les familles de victimes que l'on néglige ou qu'on oublie même parfois, parce que tel avocat zélé ou tel intellectuel bien-pensant ou les deux à la fois privilégient les droits d'accusés

fort habiles à nier leurs crimes et tentant, les hypocrites, de se faire passer pour des victimes de l'affreuse et répressive justice !

Clémence fait son miel de tout cela, du mieux qu'elle peut, sans en rajouter, sans pérorer et sans jamais se plaindre. Une sacrée avocate et une sacrée bonne femme, quoi !

Elle a été mariée lorsqu'elle avait vingt ans avec un joueur de foot allemand, très beau garçon, qu'elle avait rencontré dans une soirée organisée par son père, où étaient invités tous les jeunes espoirs jouant en France. Mais le mariage ne dura que quelques mois, Karl-Heinz, le mari, étant infidèle, sans même toujours se cacher, ce qui était particulièrement humiliant pour sa jeune épouse. Le papa Jacek s'était fâché et avait mis, en plein accord avec Clémence, le fameux Karl-Heinz, à la porte de la famille, après lui avoir mis son poing dans la gueule et cassé son joli petit nez. Le divorce fut prononcé quelques mois plus tard. Clémence, très affectée, se méfia ensuite des hommes et ne s'engagea plus dans de durables relations.

Elle se contenta désormais d'aventures fugaces parce que, comme le chantait le grand Jacques Brel, « il faut bien que le corps exulte ». Cette situation, au fond, convenait assez bien à la personnalité de la jeune femme, indépendante et libre.

Lorsqu'elle fit la connaissance de Gina, elle sut qu'elle avait trouvé là une amie pour la vie, s'engageant avec elle dans une relation durable. Elle pensait qu'elle était probablement plus faite pour l'amitié que pour l'amour.

Le coup de foudre réciproque avec Parfait Callard, le bohémien aux yeux de braise, lui prouvera qu'elle se trompait.

## CHAPITRE QUINZIÈME

Carrières-sur-Seine est une jolie petite ville de 15 000 habitants, située dans le département des Yvelines, au sein des boucles de la Seine, où il y a tout ce qu'il faut pour vivre heureux, un centre-ville ancien fort bien mis en valeur, de jolis bords de Seine que l'on atteint par des rues pentues et où il fait bon se promener, des commerces de qualité, des écoles, une active vie culturelle. Bref, c'est un peu la belle province à quelques kilomètres de Paris, à quelques encablures des tours de la Défense.

Ni Gina ni Clémence, pures parisiennes et fières de l'être, n'avaient eu l'occasion de mettre les pieds à Carrières-sur-Seine. On se demande bien ce qu'elles seraient venues y faire !

Mais les deux témoins oculaires du holdup ayant eu lieu cinq ans plus tôt, les sieurs Adrien Chaudard et Eugène Varambier, ayant, en son temps, convaincu définitivement le jury d'assise de condamner Parfait Callard, habitent dans cette commune.

Gina et Clémence, pensives et soupçonneuses, après avoir lu les procès-verbaux d'audition et les comptes rendus d'audience du procès, ont décidé de les entendre, se faisant passer auprès d'eux pour des journalistes-écrivaines voulant relater les faits divers s'étant produits à Carrières-sur-Seine et dans ses environs au cours des dix dernières années.

Ni Adrien Chaudard ni Eugène Varambier n'avaient de raison de craindre quoi que ce soit à propos d'une affaire classée depuis longtemps, surtout de la part de journalistes voulant écrire un bouquin dans lequel ils figureraient en bonne place, vous pensez des témoins ayant fait condamner un dangereux voleur, des héros somme toutes. Ils se téléphonèrent tout de même, étant restés en relation amicale depuis le procès, entre héros en quelque sorte.

Ils ne trouvèrent rien à redire surtout après avoir effectué quelques recherches sur internet pour trouver trace des deux intervieweuses. Clémence et Gina, naturellement, avaient usurpé l'identité de deux journalistes à peu près du même âge qu'elles et leur ressemblant un peu, l'une travaillant au sein d'un mensuel de mode bien connu, l'autre œuvrant dans un quotidien des pays de Loire. Tout cela

n'est pas bien compliqué. Il suffit de prendre le temps de chercher, patiemment, calmement, ce que peu de gens savent faire et de s'appuyer sur la grande naïveté de la plupart des êtres humains due à leur bêtise et aussi sur leur incommensurable vanité.

La rue de la Remise à Carrières-sur-Seine n'a rien de particulièrement original, pas plus que l'immeuble situé au 6 bis dans lequel crèche le sieur Adrien Chaudard, 57 ans, conducteur de travaux dans une grosse entreprise de travaux publics de Saint-Germain en Laye. Mais c'est plutôt une belle rue, moderne et claire et l'immeuble est de belle facture, avec des prestations d'un certain niveau.

L'appartement dans lequel entrent Gina et Clémence est assez cosu et les sièges en cuir du salon sont confortables. Quant à l'hôte c'est un type pas très grand, costaud, carré, trapu, cheveux courts sur une tête compacte, yeux noirs vifs. On dirait un ancien joueur de rugby, plutôt pilier que trois quart centre. L'homme est accueillant même si Clémence, habituée aux entretiens, a l'impression qu'il est un peu méfiant, presque dans ses petits souliers. Il va falloir être prudent et la jouer serrée.

— Asseyez-vous mesdames, je vous en prie. En quoi puis-je vous être utile ?

— Merci de nous recevoir monsieur Chaudard ; Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, nous faisons un livre sur les faits divers qui se sont produits à Carrières depuis dix ans. Nous sommes passionnées par les faits divers qui, pour nous, sont les symboles d'une époque...

— Pourquoi Carrières-sur-Seine si je peux me permettre ?

Clémence n'est pas surprise par la question. Elle a préparé son coup avec soin, en ayant réfléchi, avec Gina, à tout ce que leurs interlocuteurs pourraient avoir à dire sur le sujet pour lequel elles étaient là.

— C'est très simple. L'éditrice qui va publier notre livre est née à Carrières et elle nous a proposé l'idée.

— C'est bien ça. Sans indiscretion puis-je vous demander le nom de cette editrice, juste pour savoir ?

On sent bien que monsieur Chaudard se méfie un peu et qu'il est plutôt habile, mine de rien, avec son petit sourire sympathique.

— Mesdames, voulez-vous boire un café ou autre chose ? Un thé, une bière, un jus de fruit, un verre de vin blanc ?

Clémence et Gina optent pour un verre de vin blanc. Il est environ 18 heures 30. C'est l'heure de l'apéro.

L'homme apporte une bouteille de Sancerre qu'il débouche avec dextérité devant ses invitées. On sent qu'il a l'habitude. Il apporte aussi des fromages de chèvre secs coupés en petits morceaux sur une assiette. Voilà décidément quelqu'un qui sait vivre. On trinque. Le vin est fruité, frais, impeccable. Le fromage est goûteux, fondant dans la bouche.

— C'est délicieux monsieur Chaudard dit Gina qui adore manger et boire tout ce qui est bon.

Clémence apprécie également mais elle doit rester concentrée pour continuer l'entretien avec quelqu'un qui, pour elle, elle en est à peu près certaine et Gina aussi, a fait un faux témoignage devant le tribunal qui a condamné Parfait. Alors on ne se pâme pas, on ne fait pas comme si on était entre amis. On reste sur le qui-vive. On doit d'abord répondre à la question du sieur Chaudard restée sans réponse depuis plusieurs minutes.

— Notre éditrice c'est Anne-line Reynaud, patronne des éditions des *Boucles de la Seine*. Elle est née à Carrières-sur-Seine où elle a encore de la famille, une tante et un oncle je crois.

Clémence et Gina s'étaient évidemment renseignées sur les gens nés à Carrières et, le hasard faisant parfois bien les choses, elles étaient tombées sur cette Anne-Line Reynaud, directrice d'une petite maison d'édition de Paris, née dans la commune en 1979.

— Très bien merci beaucoup. Pour en revenir à notre affaire, vous savez, je n'ai rien de particulier à ajouter à ce que j'ai dit à l'époque de ce holdup qui vous intéresse. Le jour du braquage, j'étais sur le trottoir devant le Crédit agricole en train de ranger mes sous dans mon portefeuille. Je venais de retirer de l'argent au distributeur de la banque. Tout à coup, un type est sorti en courant de l'agence avec une arme dans la main et m'a bousculé. J'ai appris ensuite que c'était le gangster. Voilà, c'est tout. Ensuite j'ai raconté ça à la police qui cherchait des témoins.

— Vous avez été précis pour décrire l'homme qui vous a bousculé. Pourtant

une bousculade comme celle-là, ça dure deux ou trois secondes, pas plus.

— Vous avez raison. D'ailleurs sur le moment je n'avais rien de particulier à dire sur le malfaiteur. J'étais sous le coup de l'émotion. Mes billets et mon portefeuille étaient tombés par terre, alors vous pensez !

— Ah bon, vous vous êtes penché alors pour les ramasser ?

— Ben oui, bien sûr.

— Mais, dans ces conditions, comment avez-vous fait pour voir en détail l'homme qui venait de vous bousculer ? Je suppose qu'il courait toujours et vous vous étiez penché. Ça paraît un peu étrange, non ?

— Je ne vois pas ce que voulez me faire dire. Le gangster m'a bousculé et j'ai bien vu son visage. Une fois au calme, l'émotion passée, la police s'est longuement entretenue avec moi pour me faire préciser les choses.

— Vous dites la police, monsieur Chaudard, vous vous rappelez qui exactement vous a interrogé ?

— Ah ben oui si je me rappelle ! C'était le commissaire Dupeyron de la brigade criminelle de Paris. Un type dynamique, chaleureux et qui vous met en confiance. Sûr qu'on ne l'oublie pas ! On ne s'attend pas à se trouver en face d'un commissaire de police aussi amical et sympathique.

— Et, en toute confiance, vous avez pu lui préciser les choses et notamment le physique de l'homme qui vous a bousculé ?

— Exactement. La mémoire m'est revenue petit à petit quand le commissaire m'a montré des photos du gangster, le bohémien qui a été mis en prison.

— En vous montrant les photos il vous disait que c'était le coupable et que c'est bien lui que vous aviez vu ?

— C'est exactement ça, madame. On dirait que vous y étiez. Dans ma tête, plus j'écoutais le commissaire Dupeyron, plus je retrouvais des détails. Ma mémoire se mettait en place. Les favoris jusqu'au milieu des joues, les cheveux et les yeux très noirs, le teint mat, le diamant dans l'oreille, tout. C'était bien l'homme des photos, celui que le commissaire désignait, le coupable, quoi !

— Vous avez même précisé que le diamant était à l'oreille droite.



— Mais alors vous savez tout sur ce que j’ai dit. Pourquoi vous êtes venues me voir si vous savez tout.

Adrien Chaudard, brutalement se trouble. Son visage se raidit insensiblement. Il ne peut cacher ce qui semble bien être de l’inquiétude. Clémence, habituée aux interrogatoires, décide *illico* de le rassurer, même si ce qu’elle vient d’apprendre sur Claudius lui fait beaucoup de soucis. Elle regarde Gina qui, comme elle, est au supplice

— Pour faire un livre, monsieur Chaudard, il faut beaucoup de précisions. Nous avons lu le compte rendu des audiences du procès, voilà tout. Nous ne sommes pas là pour vous faire des misères, bien au contraire, mais pour vous mettre en valeur. Vous avez été très courageux et nous vous admirons.

— Merci beaucoup madame. Oui, avec les photos et les commentaires du commissaire, tout m’est revenu, chaque seconde de la bousculade, chaque détail, le diamant dans l’oreille droite du bohémien aussi, bien sûr. Je dis le bohémien parce que c’est comme ça que monsieur Dupeyron disait pour parler du gangster.

— Ah bon, eh bien dites donc, il n’avait pas l’air de l’aimer beaucoup cet homme ?

— Il disait que la plupart de ces gens-là étaient des dangers potentiels, des voleurs ou des violeurs, parce que c’était dans leurs gênes, dans leur nature et puis c’est tout !

— Il disait ça le commissaire Dupeyron ? Vous l’avez entendu proférer ces propos ? Vous, en personne ?

Gina est très remontée, à la fois surprise par ce qu’elle venait d’entendre et énormément inquiète que cela soit vrai.

— Non madame. Moi je ne l’ai pas entendu personnellement prononcer ces mots mais c’est ce qui se disait.

— Qui disait cela ? Vous comprenez bien, monsieur Chaudard que vous avez soulevé quelque chose d’intéressant. Un commissaire de police raciste, osons le mot, ce n’est pas tout à fait ordinaire, vous êtes bien d’accord ?

— Bien sûr madame mais c’était une sorte de rumeur qu’on connaissait tous et l’avocat du bohémien disait que c’était vrai...

— Ah bon. Maître Bavasson ?

— C'est ça, c'est bien lui. Il tapait sur le commissaire Dupeyron sans arrêt...

— vous l'avez rencontré cet avocat ?

— Plusieurs fois. Il nous a invités au restaurant avec Eugène Varambier, l'autre témoin, à plusieurs reprises et dans de sacrés restaurants, Taillevent, Passard, Gagnaire, des endroits qu'on n'aurait pas pu se payer. Il voulait être sûr de la solidité de nos témoignages pour savoir comment assurer la meilleure défense possible de son client, disait-il. Après le troisième repas, il nous a dit qu'il était convaincu et qu'il plaiderait probablement coupable.

Clémence, particulièrement au fait des procédures judiciaires, entendant cela, se doit d'intervenir.

— L'avocat de la défense, cher monsieur, ne doit pas avoir de relations avec des témoins à charge. C'est contraire à toute déontologie et il peut être radié du barreau pour ça. D'autant qu'au procès, maître Bavasson n'a pas plaidé coupable comme il vous l'avait laissé entendre...

— Oh vous savez, madame, en réalité il a rien plaidé du tout au procès maître Bavasson !

— Comment ça ?

— Il était complètement silencieux, comme absent des débats et il a laissé condamner l'accusé sans quasiment réagir alors que le bohémien criait son innocence. C'était curieux ce comportement mais ça m'allait puisque je savais que Callard était coupable.

— Mais enfin, il a quand même fait sa plaidoirie. Nous avons lu les comptes rendus d'audience.

— Evidemment, il était bien obligé, mais il n'y a mis aucune conviction, amorphe, battu d'avance, comme il l'avait fait pendant tout le procès. Je me rappelle que Callard avait l'air furieux et il regardait Bavasson comme s'il allait l'étrangler !

— À ce point ?

— Ah oui, je vous assure. C'était à faire peur !

— D'accord. Merci beaucoup monsieur Chaudard.

Clémence ne sait plus trop quoi penser. L'homme devant elle a l'air parfaitement sincère et honnête. Il croit en ce qu'il dit et il dit ce qu'il croit. Elle connaît bien les comportements humains, depuis le temps qu'elle est avocate. Elle en a vu de toutes les couleurs et se pense capable de juger de la sincérité de quelqu'un. Est-ce pour autant que ce Chaudard dit la vérité ?

Gina est dans le même état d'esprit. Elle est angoissée. Elle a des doutes sur tout ce qu'elle vient d'entendre. Elle se lance.

— Une dernière chose, monsieur, si vous permettez.

— Je vous en prie.

— Avez-vous, depuis le procès, revu les protagonistes de l'affaire ?

— Non je n'ai revu personne.

— Callard n'a pas essayé de se venger de vous ?

— Non madame, je vous assure que je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

— Et de maître Bavasson ?

— Non plus, jamais plus entendu parler, sauf dans les journaux quand il a été radié du barreau.

— Pareil pour le commissaire Dupeyron, je suppose ?

Clémence se demande où Gina veut en venir. Mais elle la laisse faire, Chaudard étant particulièrement coopératif.

— Je ne l'ai jamais revu. Une précision toutefois, madame, il m'a envoyé des SMS pour me féliciter de mon courage. Le premier soir après la fin du procès, puis d'autres, trois ou quatre, ensuite. Des messages très sympas avec moi dans lesquels il disait sa joie d'avoir fait condamner Callard, ce salopard de bohémien.

— C'étaient ses mots exacts ?

— Je crois me rappeler que oui.

— Vous n'avez pas gardé trace de ces messages ?

— Pendant quelques semaines ou quelques mois, puis je les ai effacés. Mais j'ai une excellente mémoire.

Gina est effondrée à l'intérieur d'elle-même, comprenant que Dupeyron n'est peut-être pas l'homme qu'elle croyait, mais elle essaie de ne pas le montrer. Elle fait un gros effort pour rester d'apparence calme et distanciée. Clémence s'en rend compte, d'un simple coup d'œil et pense qu'il faut mettre fin sans délai à l'entretien.

— Très bien, merci beaucoup monsieur Chaudard de toutes vos réponses et pardon de vous avoir pris de votre temps. Merci également pour l'excellent apéritif.

— Je vous en prie mesdames, ce fut un plaisir. Vous m'enverrez votre livre avec une dédicace, j'en serai très heureux.

— C'est promis !

Arrivées dans la rue les deux amies sont assez abattues, surtout Gina qui désormais doute de l'homme qu'elle aime, ce qui laissera de toute façon des traces dans sa tête et dans son cœur, quoiqu'il advienne.

— Dis Clémence, tu penses que Chaudard est sincère ?

— Je pense, hélas, qu'il est honnête et sincère...

— C'est affreux ce qu'il a dit sur Claudius, horrible. Et il est sûr que Parfait est coupable. Ça fait beaucoup pour nos hommes, tu ne trouves pas ?

— Si, je trouve que c'est pénible. Mais il est peut-être sincère ce Chaudard, Gina, mais ce n'est pas pour ça que ce qu'il dit est vrai. Il a pu être abusé par Bavasson qui l'a complètement intoxiqué, notamment lors des fameux repas, aussi bien sur Claudius que sur Parfait. Allez, haut les cœurs ma belle ! On garde confiance et on continue notre enquête. Ce n'est qu'à la fin que nous verrons clair.

— D'accord Clémence, d'accord. Je vais me reprendre. Tout n'est peut-être pas perdu.

Il n'empêche que dans le taxi qui les ramène à Paris, Gina et Clémence restent silencieuses, pensives, dubitatives, en un mot circonspectes.

Elles n'osent pas se regarder, imaginant les sombres pensées de l'autre.

Et si Claudius était un salaud tel qu'il vient d'être décrit par Chaudard ? Et si Parfait était bien le coupable comme Claudius l'a toujours pensé ? Mais pourquoi les deux sont-ils amis aujourd'hui ? Cette amitié paraît réelle et solide. Pour oublier leurs fautes ? Ils se mentiraient ainsi à eux-mêmes, dans une sorte de déni, pour avoir l'esprit tranquille, l'âme en paix. Pour faire comme si le passé n'avait jamais existé. Après tout, pourquoi pas ? Mais quand même, si tout ce qu'on a entendu est vrai, alors ce ne sont pas des hommes bien. Ils se sont peut-être conduits comme des saligauds, sans foi ni loi, mentant à tout le monde depuis des années et notamment aux femmes qui les aiment.

Gina et Clémence décident de ne pas se quitter, de peur de se retrouver seules, assaillies par de mauvaises pensées. Après avoir diné dans une brasserie d'un beauf en daube accompagné de quelques verres de beaujolais-villages elles vont passer la soirée chez Gina devant un vieux film avec Gabin et Belmondo. Elles n'ont pas appelé leurs hommes, lesquels d'ailleurs en ont fait autant. Gina a convaincu Clémence de dormir sur le canapé du salon. Elles ont, l'une et l'autre, beaucoup de mal à s'endormir, l'esprit embrumé, l'âme inquiète et triste.

\*

Eugène Varambier est un petit monsieur mince, cheveux grisonnants avec raie sur le côté, petites lunettes rondes cerclées de métal, chemise blanche et cravate bleue, de bon aloi, bien propre sur lui. Il ressemble parfaitement à l'image que l'on peut se faire d'un caissier d'une agence de grande banque.

Il reçoit Gina et Clémence avec gentillesse, un brin compassé, presque inquiet même si sa conversation d'hier au soir avec son ami Chaudard l'a rassuré en grande partie. La beauté des deux journalistes, la brune incendiaire et la blonde plantureuse, lui inspire confiance. Il ne sait pas trop pourquoi mais il imagine que des filles aussi belles, aussi bien gaulées, aussi à l'aise dans leur peau, ne peuvent pas lui vouloir de mal, ni à lui ni à personne d'autre. Alors il se détend et, aidé par le porto qu'il partage avec ses visiteuses, il parle sans retenue.

— Je n'ai pas eu beaucoup de mérite, vous savez, mesdames. J'ai simplement dit ce que j'ai vu.

— Monsieur Varambier, vous avez été très précis dans votre description du gangster. Pourtant le holdup n'a pris que quelques secondes, comme vous l'avez dit vous-même au tribunal.

— C'est vrai ça a duré très peu de temps. L'homme paraissait déterminé avec une voix forte, très assurée et une arme dans la main. Alors je n'ai pas pensé une seconde à résister, je dois bien le dire, surtout qu'il n'y avait personne d'autre que nous deux. J'ai immédiatement pris les billets dans ma caisse, dans le tiroir à ma droite et les ai mis dans le sac qu'il me présentait. Il s'est alors enfui à toutes jambes. Ce n'est qu'à cette seconde que j'ai appuyé sur le bouton d'alerte.

— Ce qui fait que vous n'avez pas vraiment eu le temps de regarder l'agresseur...

— Comment ça ? Il était devant moi, bien sûr que je l'ai regardé.

— Oui mais sur le moment, monsieur Varambier, vous avez peur, vous obéissez immédiatement, vous venez de le dire. Vous vous tournez vers votre caisse où vous prenez les billets puis vous regardez le sac dans lequel vous les glissez et le gangster se sauve. Il est alors de dos...

— Il n'empêche que je l'ai tout de suite reconnu sur les photos que la police m'a présentées...

— La police c'était le commissaire Dupeyron peut-être ?

— Oui, c'est bien ça. Un homme sympathique et chaleureux avec lequel il était bien agréable de causer.

— Et à force de parler avec lui tous les détails vous sont revenus en mémoire, ce qui paraît très naturel.

Gina et Clémence revivent la même scène qu'avec le sieur Chaudard. Exactement la même.

Elles se jettent un petit coup d'œil complice et navré.

— C'est tout à fait ça, madame. Mon ami Chaudard a dû vous expliquer la même chose, je suppose. Ca lui a fait pareil qu'à moi. Au tout début on est un

peu dans le flou. Ca s'est passé si vite. On n'ose pas dire au commissaire que oui peut-être, c'est probablement le mec des photos qu'on a vu lors du holdup. On hésite quand même, dites, à faire condamner quelqu'un sur la base de notre témoignage. On mesure la gravité de la chose. Et puis le commissaire nous explique que c'est notre devoir de bon citoyen de bien tout dire, en nous rappelant chaque détail, vous comprenez ? Parce que le holdup il a bien eu lieu et c'est bien quelqu'un qui l'a commis et que c'est très grave et que ça ne peut pas rester impuni. Voilà ce qu'il nous dit le commissaire, plusieurs fois de suite, bien calmement, avec des mots différents. On est alors un peu sous pression, vous comprenez ?

— Nous comprenons très bien, monsieur Varambier. Et sous cette amicale pression, en vous creusant la tête, petit à petit les choses se remettent en place et vous revivez chaque seconde du holdup et chaque détail du visage du gangster apparaît, exactement comme sur les photos.

— Oui c'est ça. C'est extraordinaire. On dirait que vous y étiez madame. On voit bien que vous êtes journaliste.

Clémence acquiesce en opinant légèrement, un beau sourire aux lèvres. Gina prend le relai.

— Et l'avocat de l'accusé, maître Bavasson ? Monsieur Chaudard nous a dit qu'il vous avait vu à plusieurs reprises.

— Oui il nous a invités plusieurs fois dans des grands restaurants. Je sais depuis qu'on n'aurait peut-être pas dû accepter mais on ne pensait à mal. Maître Bavasson voulait lui-même se faire une opinion claire sur la culpabilité de son client. Et nous et ben nous savions qu'il était coupable, Callard. Alors tout ça nous est apparu très normal.

— Lors du procès monsieur Chaudard nous a dit que l'avocat n'avait pas été, comment dire, très performant pour défendre son client. Vous confirmez ?

— Oh que oui je confirme. Comme absent des débats, il était l'avocat. Comme si, sûr de la culpabilité de Callard, il avait décidé de ne pas le soutenir pour qu'il soit condamné lourdement. C'est tout de même étrange. Personne n'a trop compris et Callard était très mécontent. Mais, bon, comme Callard était le coupable, on s'en foutait un peu de tout ça. Chaudard et moi on savait ; alors je vais vous dire quelque chose : que l'avocat soit bon ou mauvais ça n'avait pour

nous aucune espèce importance après tout. Vous comprenez ?

Clémence prend à nouveau la parole. Elle pense qu'il faut conclure assez vite maintenant, Varambier semblant se contracter et légèrement s'irriter.

— Vous avez conscience que monsieur Callard a été condamné sur la base exclusive de votre témoignage et de celui de monsieur Chaudard ?

— Oui et alors ? Pourquoi vous me dites ça, madame ? On dirait un reproche...

— Au contraire, monsieur Varambier, au contraire. C'est grâce à vous et à monsieur Chaudard et à vous seuls que la justice a condamné un coupable. C'est ça que nous allons faire bien ressortir dans le livre.

— Ah oui, je ne pigeais pas. Pardon d'avoir mal compris. Mais comme ça c'est bien, merci.

Clémence et Gina se lèvent et serrent la main de leur hôte en le remerciant chaleureusement. Il dit être très content de cet entretien et souhaite du succès au futur livre. Clémence et Gina, qui ne sont plus, les coquines, à une menterie près, promettent d'en envoyer un exemplaire dédicacé. Le sieur Varambier, sur son palier, est tout retourné par cette promesse, par le sourire des deux pseudo-journalistes et leur excitante silhouette qui disparaît dans le couloir.

Dès qu'elles sont dans la rue, Gina et Clémence tirent les conclusions de leur entretien qui confirme totalement celui d'hier.

— Claudius a fait condamner Parfait, il n'y a désormais aucun doute à avoir. Il a manipulé Chaudard et Varambier, c'est évident.

— Oui Clémence, tu as raison mais il était convaincu de sa culpabilité. C'était son job après tout. Et Parfait était peut-être celui qui a fait le holdup. Je commence à avoir des doutes...

— Ah bon, tu crois Parfait coupable ?

— Je n'en sais rien mais si on regarde les choses lucidement Bavasson en avait l'air convaincu aussi. Et puis il n'y a eu aucun autre suspect puisque la police n'a creusé aucune autre piste. Et puis Claudius c'est un homme honnête, j'en suis sûr...



— Gina, je comprends ce que tu dis et ne suis pas loin de le partager. Mais ça voudrait dire que Parfait, lui, serait malhonnête puisqu'il aurait menti depuis tout ce temps, à tout le monde, à la justice, à Claudius désormais son ami, à toi, à moi et même à lui-même ! J'ai du mal à le croire. En tous cas, ça me fait rudement mal d'y penser. Parfait, si gentil, si vivant, si aimant, c'est pas possible...

— Clémence, je t'en prie, ne te rends pas malade alors que rien n'est sûr, rien du tout. Imagine que Chaudard et Varambier aient été manipulés par maître Bavasson dont tu nous as dit il n'y a pas si longtemps qu'il avait été radié du barreau parce qu'il faisait intervenir de faux témoins devant les tribunaux. Et pourquoi pas cette fois ?

— D'où les invitations dans les grands restaurants et peut-être plus pour acheter ces deux types, tu ne crois pas Gina ?

— C'est bien possible mais ils nous ont affirmé le contraire...

— Et nous n'avons aucun moyen de les accuser de quoi que ce soit, d'autant qu'ils ont bien chargés Claudius...

— Donc on ne saura jamais la vérité...

— Notamment ce que Claudius a fait et s'il a fait condamner Parfait pourquoi il l'a fait...

— Et si Parfait est coupable ou non...

— En gros tout ce qu'on a fait pour essayer d'aider Parfait n'a abouti à rien, strictement à que dalle...

— Si, Clémence, hélas, à obscurcir encore un peu plus les choses...

— Et à se faire encore plus de soucis ! Putain, ma Gina, les mecs ils ne nous facilitent pas la vie avec leurs conneries, tu ne trouves pas ?

— Si, si, je trouve aussi ! Surtout les nôtres !

— Tu l'as dit bouffie !

\*

Les deux amies rejoignirent Paris et, pour essayer d'oublier un peu leurs malheurs, allèrent se goinfrer d'huitres de Gillardeau et boire du Pouilly-Fuissé de Louis Latour à la santé de leurs hommes, ces mecs si pénibles et, au fond, si fragiles malgré leurs viriles attitudes, dans une brasserie chic et chère de la place de l'Opéra.

Elles en ressortirent fort tard, bien imbibées et elles hélèrent un taxi en riant aux éclats, comme si leurs nerfs les lâchaient quelque peu, les rendant d'une certaine manière et pour un temps libres comme l'air, aériennes comme des pollens au printemps.

## CHAPITRE SEIZIÈME

Le repas du vendredi soir, à Souvigny se passa tranquillement, Gina et Clémence ayant décidé de ne rien dévoiler de ce qu'elles avaient fait et découvert pendant la semaine.

Claudius et Parfait avaient passé une journée calme, à la recherche de champignons dans les bois du côté de Chaon. Ils avaient ramené un joli panier de girolles que Claudius avait fait sauter à la poêle juste avec un peu de persil sauvage et ce fut un régal en accompagnement de côtes de veau fermier, soutenues par un Saint Nicolas de Bourgueil aux saveurs de fruits rouges et de violette.

Les femmes racontèrent leur semaine de travail à Paris, chargées mais ordinaires, sans rien de particulier dirent-elles, en omettant évidemment d'évoquer leurs recherches sur le holdup de Carrière et leurs visites chez les sieurs Chaudard et Varambier.

Les hommes en firent tout autant, détaillant les sorties en vélo, les balades dans les bois, les parties de pétanque.

C'était le bonheur retrouvé.

Gina et Clémence se regardaient avec complicité et une certaine gravité, s'interrogeant l'une et l'autre exactement à la même seconde, sur la suite à donner à leurs vies.

Fallait-il tout gâcher, tout foutre en l'air, en révélant ce qu'elles avaient appris ?

Fallait-il risquer de tout perdre, ce bonheur si fragile, avec les hommes qu'elles aimaient et qui les aimaient, même s'ils n'étaient peut-être, ces deux chenapans, que de fieffés menteurs ?

La vie, après tout, ne vaut d'être vécue que si on est heureux, pleinement au moins de temps en temps et, depuis quelques mois, tous les quatre étaient très heureux, surtout lorsqu'ils étaient ensemble, un peu comme s'ils s'étaient toujours connus, comme s'ils étaient une famille.

Chaque jour où ils étaient ensemble était un joli jour, comme un jour de fête.

Alors fallait-il renoncer à ce bonheur un peu miraculeux parce que des vérités étaient peut-être cachées et que Parfait et Claudius avaient en eux chacun une part d'ombre, finalement peut-être comme tout le monde ?

Clémence et Gina, elles aussi, avaient leur jardin secret, leurs petites vérités cachées, leur petite part d'ombre.

Gina avait eu à l'âge de 18 ans une brève liaison avec une autre fille et n'en avait jamais parlé à personne. Elle n'en avait intimement point honte mais n'avait pas jugé nécessaire de le dire, considérant que ça ne regardait personne.

Clémence, de son côté, avait menti au moins deux fois dans des affaires pénales afin d'éviter au client qu'elle défendait une peine trop lourde. Elle n'en était pas fière mais considérait qu'elle avait agi pour la bonne cause et ne l'avait avoué à personne.

Bref, ça cogitait dur dans les têtes de Clémence et Gina mais elles ne le montraient pas et étaient décidées à en rester là.

Parfait et Claudius ne se doutaient absolument pas des remous qu'ils provoquaient sous les jolis crânes, des soucis que leur comportement passé causait à leurs belles amantes.

Tout était figé.

Tout était en ordre.

Tout allait bien.

Il ne fallait surtout pas toucher à cet agencement fragile qui, sur un seul souffle, pouvait s'écrouler comme château de cartes...

\*

Comme toujours sur cette terre, quels que soient les bonheurs et les malheurs des humains, les joies et les souffrances, les drames et les injustices, immuablement, inexorablement, les jours passèrent, les jours et les semaines.

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Un samedi matin de la fin du mois d'octobre, les quatre étaient en train de trainasser à table après un copieux petit déjeuner. On parlait de tout et de rien, on riait, on blaguait, on s'amusait, on se resservait du café, on se refaisait une tartine de confiture, on était heureux. On n'arrivait pas à se mettre d'accord sur le programme de l'après-midi, pétanque ou balade en forêt, et ça entraînait une discussion rudement animée, pleine de faux semblants et de « déconnage à plein tube ! ».

Bref, on rigolait bien dans la cuisine de la maison de Souvigny. Mais la rigolade n'allait pas durer.

Le bruit de quelqu'un qui frappe très fort à la porte de devant fit sursauter tout le monde. Claudius n'attendait personne. Parfait non plus, pas plus que Clémence et Gina.

— Gendarmerie nationale. Veuillez ouvrir s'il vous plaît !

La voix était très forte, comme hurlée par quelqu'un qui, manifestement, n'était pas là pour plaisanter.

— Qu'est-ce que c'est ? Putain pourquoi il hurle le mec ?

Claudius se leva d'un bond et, sous le regard inquiet des trois autres, courut à la porte qu'il ouvrit brusquement. Trois gendarmes en uniforme étaient là, montrant des cartes tricolores.

— Bonjour messieurs que se passe-t-il ?

— Bonjour monsieur. J'ai sonné mais vous n'avez pas du entendre...

— Non la sonnette ne marche pas...

— Alors j'ai cogné à la porte. Capitaine José Doumenc de la brigade de Lamotte Beuvron. Voici les gendarmes Sousseyrac et Ragiolli. Nous cherchons monsieur Callard, Parfait Callard et nous pensons qu'il est chez vous. Vous êtes bien monsieur Claudius Dupeyron, le commissaire de police ?

— Je suis Claudius Dupeyron et monsieur Callard, en effet, habite chez moi et il est bien là...

— Je viens pour l'arrêter...

— Pour l'arrêter ? Mais qu'est-ce qui motive cette arrestation capitaine ?

— Nous le pensons coupable de plusieurs holdups à main armée dans la région et nous devons le conduire à la gendarmerie pour l'interroger.

— Vous vous trompez capitaine, c'est une évidence. Callard a été condamné il y a cinq ans et il a payé pour cela. Depuis c'est un type formidable et parfaitement inoffensif qui se conduit bien. Il est devenu mon ami et je me porte garant pour lui.

— Merci de nous laisser entrer monsieur Dupeyron et appréhender monsieur Callard.

— Mais enfin capitaine on n'arrête pas les gens comme ça !

— Nous avons des indices concordants et je souhaite entendre monsieur Callard en garde à vue.

— Vous avez un mandat de comparution ?

— Non monsieur le commissaire, je souhaite simplement entendre monsieur Callard comme je viens de vous le dire. Il n'est pas obligé d'obtempérer mais ce serait mieux, je crois, pour tout le monde.

— D'accord capitaine, d'accord.

— Merci commissaire.

— Entrez messieurs. Monsieur Callard est à votre disposition et moi également. Il est dans la cuisine, à votre droite.

Dupeyron, qui jusqu'à présent barrait l'entrée de la maison en s'étant planté, massif, jambes écartées, au milieu du seuil, se retira prestement et les trois pandores entrèrent.

Arrivé dans la cuisine et apercevant Parfait le capitaine Doumenc se présenta et de sa grosse voix interpella le suspect.

— Monsieur Parfait Callard, je suis le capitaine Doumenc et je souhaite vous

conduire à la gendarmerie pour vous poser quelques questions à propos de plusieurs holdups ayant eu lieu dans la région il y a plusieurs mois. Veuillez me suivre sans résister s'il vous plaît. Dès votre arrivée à la gendarmerie de Lamotte-Beuvron vous serez placé en garde à vue et je vous dirai vos droits.

— Je suis innocent capitaine, totalement innocent. Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'ai rien fait de mal. J'ai payé il y a cinq ans pour un holdup que je n'ai pas fait et là ça recommence. C'est insupportable !

— Suivez-nous monsieur Callard. Messieurs veuillez passer les menottes au suspect.

— Vous n'êtes pas obligé capitaine, ça n'est pas utile !

— Commissaire s'il vous plaît, laissez-moi faire mon travail. Je passe les menottes systématiquement, c'est comme ça !

Gina et Clémence étaient en état de sidération, figées, silencieuses, blanches comme des linges. Elles regardèrent sans faire un geste les deux gendarmes empoigner Parfait et le menotter mains dans le dos. Au moment où ils allaient quitter la pièce, Clémence se précipita et embrassa Parfait en le serrant très fort.

— On va t'aider mon chéri. En garde à vue tu ne dis rien jusqu'à ce que j'arrive. Rien. Bouche cousue ! Totalement ! Je suis ton avocate ne l'oublie pas.

— Je suis innocent ma Clémence. Innocent...

Les gendarmes quittèrent la maison et embarquèrent Parfait dans le fourgon bleu foncé. Parfait regarda par la vitre fumée Clémence, Gina et Claudius qui le fixaient avec émotion, des larmes dans les yeux. Clémence fit un petit signe de la main. Le fourgon s'éloigna et tourna au coin de la rue en direction de Lamotte-Beuvron.

— Gina ma chérie, toi tu restes ici pour garder la maison. Clémence et moi on va à la gendarmerie pour aider Parfait. Clémence est son avocate et moi son ami.

— Oui chéri. Il faut l'aider. C'est dingue, il est encore soupçonné pour des holdups. Il a le mauvais œil sur lui ou quoi ? Ou bien c'est un manouche, alors il est forcément coupable, c'est ça ?

— Ca n'existe pas le mauvais œil ! Et puis coupable parce que manouche ce serait une ignominie, non ? On va le sortir de là, je te promets. Hein Clémence

qu'on va le tirer de là notre Parfait ?

— Oui Dudu je ne sais pas comment mais on va le sortir de là !

Claudius Dupeyron, sans vraiment le vouloir, bomba le torse et prit un air un peu supérieur.

— Pas de problème les filles, moi je sais comment. Allez en voiture Clémence. A tout à l'heure chérie. On te tient au courant.

— Tu sais comment le tirer de là, tu viens de dire ?

— Oui, j'ai l'arme absolue.

— Ah bon ! Et c'est quoi ton truc ?

— Du calme les filles, je comprends votre impatience mais vous le saurez bientôt

Gina regarda Claudius et Clémence monter dans la voiture et s'éloigner dans la rue. Elle se surprit à n'être pas trop inquiète, la manière dont Claudius avait dit « j'ai l'arme absolue » l'ayant en bonne part rassérénée. Elle avait confiance en son amant et aussi confiance en son amie. Il ne pouvait rien arriver de grave à Parfait dès lors qu'il était protégé par ces deux merveilleuses personnes. Elle en était quasiment certaine, au plus profond de son âme.

Elle rentra dans la maison et se servit un énième café.

\*

La garde à vue de Parfait Callard était à peine commencée, ses droits lui ayant été clairement présentés, que maître Clémence Durdzak se présenta au capitaine Doumenc pour assister son client, lequel avait jusqu'ici gardé un silence absolu, n'ayant même pas accepté de décliner son identité.

Clémence, après les formalités d'usage, demanda qu'on lui dévoile en détail les motifs exacts de l'arrestation de monsieur Callard et comment on l'avait soupçonné.

Le capitaine Doumenc répéta que ce n'était pas, à ce stade, une arrestation



décidée par un juge puis il donna la liste des holdups pour lesquels Parfait Callard était soupçonné, avec les lieux exacts, les dates précises, les heures et les quelques éléments factuels que l'enquête avait permis de mettre à jour, des témoignages pas du tout convaincants, sans épaisseur. Quand à soupçonner Callard, ce fut le hasard qui permit à un des commençants dévalisés de reconnaître la grosse moto noire en passant à Souvigny « parce que des motos comme ça il ne doit pas y avoir beaucoup en Sologne ».

— Et puis, grâce à la poste, on a su qu'un habitant de la maison avait fait suivre son courrier depuis Sully sur Loire et on a ainsi pu retrouver ce Parfait Callard. On a vu en consultant les fichiers qu'il avait été condamné pour holdup à main armée à 7 ans de prison et on a pensé qu'il avait dû récidiver.

Immédiatement l'avocate demanda la libération de monsieur Parfait Callard puisqu'à chacune des dates citées il serait démontré que le suspect ne pouvait matériellement pas se trouver sur les lieux des holdups puisqu'il se trouvait ailleurs, comme un témoin digne de foi, un policier renommé, allait rapidement l'affirmer.

— Capitaine, le commissaire Claudius Dupeyron souhaite faire une déposition à propos de cette affaire.

Le capitaine Doumenc pâlit mais trouva la force de répondre.

— Très bien maitre je vais l'entendre.

\*

Claudius Dupeyron, commissaire de police en disponibilité, Chevalier de l'Ordre National du Mérite, affirma au capitaine Doumenc, dans une déclaration officielle et solennelle, qu'à chacune des dates des holdups qu'on venait de lui indiquer, aux heures indiquées, monsieur Parfait Callard, son ami, qui s'était installé chez lui depuis plusieurs semaines mais qu'il connaissait depuis plusieurs mois, était en sa compagnie et était donc innocent des crimes dont on l'accuse.

Parfait Callard fut libéré moins d'une demi-heure plus tard, dès que Claudius Dupeyron eut signé sa déposition devant un capitaine de gendarmerie un peu

dépité mais qui n'en pouvait mais, ne disposant d'aucun élément concret d'aucune sorte pour poursuivre son interrogatoire, comme maître Durdzak le lui avait bien fait comprendre. Elle avait, en particulier, tenu les propos suivants :

— Tout acharnement, capitaine Doumenc, pourrait être vu comme une tentative délibérée de privation de liberté d'un honnête citoyen, sous prétexte qu'il est un ancien repris de justice ayant parfaitement purgé sa peine, ce qui est très grave et peut-être aussi parce qu'il est un manouche, un bohémien. Vous comprenez bien, capitaine, que ce serait encore plus grave et mériterait le dépôt de ma part d'une plainte en justice contre vous pour discrimination raciale, la demande d'une enquête administrative sur le comportement anti républicain des gendarmes de Lamotte- Beuvron et peut-être aussi des révélations aux journalistes de la République du Centre, friands de scoops sur les carences des institutions, comme tous leurs bons confrères de France et de Navarre.

— Je comprends, maître. Je comprends. Vous me faites peur ! Vous me mettez au supplice ! Merci, s'il vous plait, de me laisser le temps de consulter.

— Consultez, capitaine, consultez.

Et le capitaine Doumenc consulta. Il passa en urgence un coup de téléphone à son supérieur hiérarchique, le colonel Raymond Badinguet, chevalier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite, lequel appela immédiatement le procureur de la République, Marcel Merkès, officier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite, chevalier de l'ordre de Malte, lequel ne put appeler personne puisqu'il était le seul à pouvoir décider, sans bouclier protecteur au-dessus de lui.

Courageux, comme toujours, mais pas franchement téméraire, pensant à la suite de sa carrière qui jusqu'ici s'annonçait plutôt brillante, avec en vue une promotion dans un département tout de même un peu plus huppé que le Loir et Cher, le procureur Merkès proposa au colonel Badinguet qui attendait une promotion dans l'Ordre du mérite et devait donc se résoudre, mal gré qu'il en avait, à ne pas faire de vagues, de mettre fin à cette inopportune garde à vue, de relâcher immédiatement le suspect Callard contre lequel il n'y avait absolument rien compte tenu du témoignage incontestable du commissaire de police Dupeyron et de lui faire, évidemment et avec le plus grand respect, dans la grande tradition de la gendarmerie française, ce fleuron de notre République, les plus plates excuses.

Le colonel Badinguet opina sans discuter et donna les ordres, sans trembler, au capitaine Doumenc qui, soulagé, au garde à vous réglementaire, debout derrière son bureau, remercia son supérieur avec une obséquiosité qui le surprit un peu et lui donna presque, là sur le moment, le dégoût de lui-même.

Parfait Callard fut immédiatement libéré et la gendarmerie lui fit, alors qu'il n'en demandait pas tant, les plus plates excuses que l'on puisse imaginer et qui lui firent, même s'il n'en fit rien paraître, visage fermé, regard dardant, un peu honte.

Parfait, Claudius et Clémence purent retourner au bercail rejoindre Gina que Claudius avait tenue informée de l'évolution de la situation.

Dans la voiture du retour à Souvigny ce fut le silence le plus total, personne ne sachant quoi dire ou ne voulant parler, de peur d'ouvrir la porte à des tas de questions auxquelles il valait mieux ne pas avoir à répondre.

Entre Vouzon et Souvigny, Claudius dut freiner brusquement pour éviter une laie et ses marcassins qui débouchèrent dans les phares sur la droite de la route et qui traversèrent la chaussée, plan-plan, comme si de rien n'était. Le destin de ces animaux n'avait tenu qu'à un fil, l'efficacité de l'ABS, mais ils n'en eurent probablement même pas conscience.

## ÉPILOGUE

Personne dans la maison de Souvigny ne parla plus jamais du holdup de Carrières-sur-Seine et des holdups ayant eu lieu dans la région, pour lesquels, soit dit en passant, les gendarmes continuaient allègrement de se perdre en conjectures.

Les quatre étaient heureux, Claudius, Gina, Clémence et Parfait. Les filles prenaient de plus en plus souvent des jours de congés pour prolonger les weekends.

Le bel automne solognot, comme chaque année, fit place au bel hiver et les garçons devaient s'habiller chaudement pour leurs longues sorties en vélo. Avec les casques et les jambières noirs, avec les blousons matelassés, on aurait dit deux gros insectes courant les routes de la campagne.

Les forêts étaient toujours belles et profondes même si les feuilles des arbres jonchaient les chemins creux. Les écureuils étaient magnifiques, étonnants de rousse beauté et de pétulante vivacité

Les soirées au coin du feu, devant la cheminée où crépitaient des bûches de merisier, faisaient le bonheur de la bande des quatre.

C'est par là que le père Noël était descendu il y a quelques jours pour déposer plein de beaux cadeaux enrubannés sous le magnifique sapin aux guirlandes scintillantes, dont personne n'avait encore eu la saugrenue, grotesque et désolante idée de dire que ce n'était qu'un arbre mort.

Gina et Claudius s'aimaient de plus en plus fort.

Clémence et Parfait, eux aussi, étaient de plus en plus amoureux.

C'était le temps d'avant, celui dans lequel les femmes et les hommes pouvaient s'aimer sans déclencher les foudres de telle ou telle amazone en folie, lesbienne jusqu'à en perdre la raison, barge complète jusqu'au terrorisme intellectuel, à la mairie de Paris ou d'ailleurs...

Claudius et Parfait étaient définitivement amis pour la vie, c'est dit ! Sans

pour autant avoir l'un pour l'autre des penchants homosexuels inavoués comme tout psychanalyste, freudien ou non, digne de ce nom le croit ou l'espère.

Gina et Clémence étaient plus complices que jamais.

Bref, tout paraissait bien dans le meilleur des mondes.

Tout semblait à sa place.

Toujours, sur cette terre où vivent les humains, la vie, leur vie, brinqueballe un peu voire beaucoup, ça va, ça vient, ça tangué parce que les humains sont très imparfaits et plein d'incohérences... et puis, immuablement, inexorablement, tout reprend plus ou moins sa place, tout rentre plus ou moins dans l'ordre, les choses et les gens, comme ça peut, pour tout le monde et partout ! Peu ou prou ! Parce qu'il le faut bien.

\*

À Wuhan, en Chine, des gens étaient atteints par un mystérieux virus et des malades mourraient mais on n'en parlait pas beaucoup.

La Chine c'est très loin et en Sologne, comme partout ailleurs, tout le monde se foutait de ce qui pouvait bien s'y passer.

Tout le monde se disait, le regard bas, en levant les bras en signe d'impuissance et de désintérêt : **qui vivra verra !**

**C**omment les choses arrivent comment elles se nouent

**O**n ne le sait pas trop parfois même on s'en fout

**M**ais le destin lui veille et il fait ce qu'il veut

**M**almenant bien souvent ceux qui veulent vivre heureux

**E**ntretenant le doute sur comment on doit être

**P**our se conduire au mieux au-delà du paraître

**O**béir aux principes être juste être fort

**L**umineux admirable et puis sincère encore

**L**a vie pourtant s'impose elle est parfois d'airain

**E**lle conduit bien souvent le troupeau des humains

**N**avré et désolant à chercher le bonheur

**S**ans panache et sans gloire mais de l'ardeur au cœur